PT
2361
.F4
A1-4
1830
d.1-2
SMRS

Voir Girault de St-Fargeau
pour l'éd. de 1829
pp. 332-339

manque le tome II
(i.e: "Salvator Rosa" et
"La Vie d'artiste".

le tome V a été
relié (à l'époque)
avec le tome I !

manque le tome VI
(i.e: "Nâtre Martin ..." et
"L'Eglise des Jésuites"

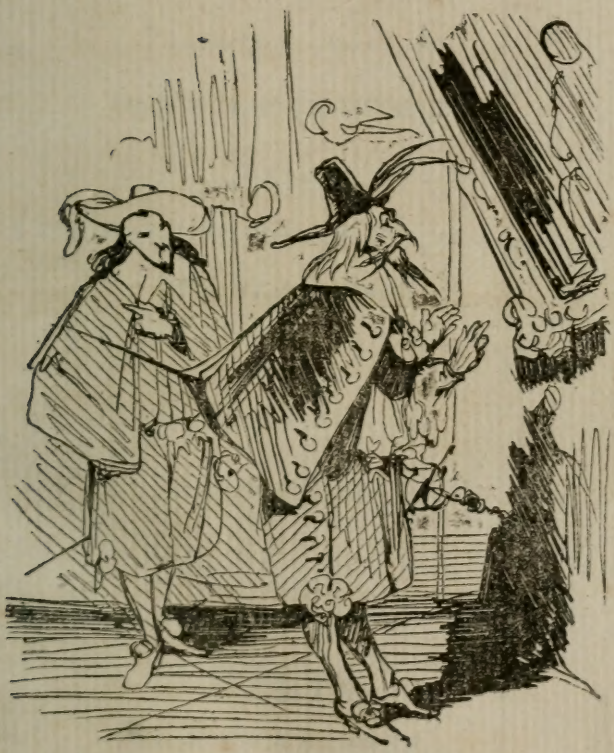
PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
RUE SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS, N. 9.

CONTES
FANTASTIQUES

DE

DE E.-T.-A. HOFFMANN.

I.



PARIS.
Eugène Renduel.
1832.

CONTES FANTASTIQUES

DE E.-T.-A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

I.

— RÉIMPRESSION. —

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1832.

La notice critique de Walter Scott sur Hoffmann, qui précède ces Contes, a déjà été placée dans les œuvres du romancier écossais. Il n'a pas dépendu de nous de la supprimer dans cet ouvrage, ni de la publier plus tôt; il nous a semblé d'ailleurs que sa place était marquée en tête de ce livre : Hoffmann pourra ainsi répondre par lui-même à son rigoureux critique.

Ce n'était peut-être pas avec les principes de la raison la plus élevée, du goût le plus pur, qu'il fallait juger un Hoffmann. D'où vient cette manie

générale de reconstruire à sa guise l'âme d'un écrivain? et pourquoi regretter que tel homme n'ait pas eu le talent de tel autre? Hoffmann dessinait, il composait des vers, de la musique, dans une sorte de délire; il aimait le vin, une place obscure au fond d'une taverne; il se réjouissait de copier des figures étranges, de peindre un caractère brut et bizarre; il craignait le diable, il aimait les revenans, la musique, les lettres, la peinture; ces trois passions qui dévorèrent sa vie, il les cultivait avec un emportement sauvage; Salvator, Callot, Béethoven, Dante, Byron, étaient les génies qui réchauffaient son âme : Hoffmann a vécu dans une fièvre continuelle; il est mort presque en démence : un tel homme était plus fait pour être un sujet d'études que de critiques; et on devait plutôt compatir à cette originalité qui lui a coûté tant de douleurs, qu'en

discuter froidement les principes. Il ne fallait pas oublier surtout que, s'il est des écrivains qui trouvent leur immense talent et leur verve dans le bonheur et dans l'opulence, il en est d'autres dont la route a été marquée à travers toutes les afflictions humaines, et dont un fatal destin a nourri l'imagination par des maux inouïs et par une éternelle misère.

A. Loève-Veimars.

SUR HOFFMANN

ET LES COMPOSITIONS

FANTASTIQUES.

Le goût des Allemands pour le *mystérieux* leur a fait inventer un genre de composition qui peut-être ne pouvait exister que dans leur pays et leur langue. C'est celui qu'on pourrait appeler le genre FANTASTIQUE, où l'imagination s'abandonne à toute l'irrégularité de ses caprices et à toutes les combinaisons des scènes les plus bizarres et les plus burlesques. Dans les autres fictions où le merveilleux est admis, on suit une règle quelconque : ici l'imagination ne s'arrête que lorsqu'elle est épuisée. Ce genre est au roman plus régulier, sérieux ou comique, ce que la farce, ou plutôt les parades et la pantomime sont à la tragédie et à la comédie. Les transformations les plus imprévues et les plus extravagantes ont lieu par les moyens les plus

improbables. Rien ne tend à en modifier l'absurdité. Il faut que le lecteur se contente de regarder les tours d'escamotage de l'auteur, comme il regarderait les sauts périlleux et les métamorphoses d'Arlequin, sans y chercher aucun sens, ni d'autre but que la surprise du moment. L'auteur qui est la tête de cette branche de la littérature romantique est Ernest-Théodore-Guillaume Hoffmann.

L'originalité du génie, du caractère et des habitudes d'Ernest-Théodore-Guillaume Hoffmann le rendaient propre à se distinguer dans un genre d'ouvrages qui exige l'imagination la plus bizarre. Ce fut un homme d'un rare talent. Il était à la fois poëte, dessinateur et musicien ; mais malheureusement son tempérament hypocondriaque le poussa sans cesse aux extrêmes dans tout ce qu'il entreprit : ainsi sa musique ne fut qu'un assemblage de sons étranges, ses dessins que des caricatures, ses contes, comme il le dit lui-même, que des extravagances.

Élevé pour le barreau, il remplit d'abord en Prusse des fonctions inférieures dans la magistrature ; mais bientôt réduit à vivre de son industrie, il eut recours à sa plume et à ses

crayons, ou composa de la musique pour le théâtre. Ce changement continuel d'occupations incertaines, cette existence errante et précaire, produisirent sans doute leur effet sur un esprit particulièrement susceptible d'exaltation ou de découragement, et rendirent plus variable encore un caractère déjà trop inconstant. Hoffmann entretenait aussi l'ardeur de son génie par des libations fréquentes; et sa pipe, compagne fidèle, l'enveloppait d'une atmosphère de vapeurs. Son extérieur même indiquait son irritation nerveuse. Il était petit de taille, et son regard fixe et sauvage, qui s'échappait à travers une épaisse chevelure noire, trahissait cette sorte de désordre mental dont il semble avoir eu lui-même le sentiment, quand il écrivait sur son journal ce *memorandum* qu'on ne peut lire sans un mouvement d'effroi : « Pourquoi, » dans mon sommeil comme dans mes veilles, » mes pensées se portent-elles si souvent mal- » gré moi sur le triste sujet de la démence? » Il me semble, en donnant carrière aux idées » désordonnées qui s'élèvent dans mon esprit, » qu'elles s'échappent comme si le sang cou- » lait d'une de mes veines qui viendrait de se » rompre. »

Quelques circonstances de la vie vagabonde d'Hoffmann vinrent aussi ajouter à ses craintes chimériques d'être marqué d'un sceau fatal, qui le rejetait hors du cercle commun des hommes. Ces circonstances n'avaient rien cependant d'aussi extraordinaire que se le figurait son imagination malade. Citons-en un exemple. Il était aux eaux et assistait à une partie de jeu fort animée, avec un de ses amis, qui ne put résister à l'appât de s'approprier une partie de l'or qui couvrait le tapis. Partagé entre l'espérance du gain et la crainte de la perte, et se méfiant de sa propre étoile, il glissa enfin six pièces d'or entre les mains d'Hoffmann, le priant de jouer pour lui. La fortune fut propice à notre jeune visionnaire, et il gagna pour son ami une trentaine de frédérics d'or. Le lendemain soir, Hoffmann résolut de tenter le sort pour lui-même. Cette idée, comme il le remarque, n'était pas le fruit d'une détermination antérieure, mais lui fut soudainement suggérée par la prière que lui fit son ami de jouer pour lui une seconde fois. Il s'approcha donc de la table pour son propre compte, et plaça sur une carte les deux seuls frédérics d'or qu'il possédât. Si le bonheur d'Hoffmann avait été remarquable la veille, on aurait

pu croire maintenant qu'un pouvoir surnaturel avait fait un pacte avec lui pour le seconder : chaque carte lui était favorable. Mais laissons-le parler lui-même :

« Je perdis tout pouvoir sur mes sens, et à » mesure que l'or s'entassait devant moi, je » croyais faire un rêve, dont je ne m'éveillai » que pour emporter ce gain aussi considérable » qu'inattendu. Le jeu cessa, suivant l'usage, à » deux heures du matin. Comme j'allais quitter » la salle, un vieil officier me mit la main sur » l'épaule, et m'adressant un regard sévère : » — Jeune homme, me dit-il, si vous y allez de » ce train, vous ferez sauter la banque ; mais » quand cela serait, vous n'en êtes pas moins, » comptez-y bien, une proie aussi sûre pour le » diable que le reste des joueurs. — Il sortit » aussitôt sans attendre une réponse. Le jour » commençait à poindre, quand je rentrai chez » moi, et couvris ma table de mes monceaux » d'or. Qu'on s'imagine ce que dut éprouver » un jeune homme qui, dans un état de dépen- » dance absolue, et la bourse ordinairement bien » légère, se trouvait tout-à-coup en possession » d'une somme suffisante pour constituer une » véritable richesse, au moins pour le moment !

» Mais tandis que je contemplais mon trésor, » une angoisse singulière vint changer le cours » de mes idées ; une sueur froide ruissclait de » mon front. Les paroles du vieil officier reten- » tirent à mon oreille dans leur acception la » plus étendue et la plus terrible. Il me sembla » que l'or qui brillait sur ma table était les » arrhes d'un marché par lequel le prince des » ténèbres avait pris possession de mon âme » pour sa destruction éternelle : il me sembla » qu'un reptile vénéneux suçait le sang de mon » cœur ; et je me sentis plongé dans un abîme » de désespoir. »

L'aube naissante commençait alors à briller à travers la fenêtre d'Hoffmann, et à éclairer de ses rayons la campagne voisine. Il en éprouva la douce influence, et, retrouvant des forces pour combattre la tentation, il fit le serment de ne plus toucher une carte de sa vie, et le tint.

« La leçon de l'officier fut bonne, dit-il ; et » son effet, excellent. » Mais avec une imagination comme celle d'Hoffmann, cette impression fut le remède d'un empirique plutôt que d'un médecin habile. Il renonça au jeu, moins par sa conviction des funestes conséquences morales de

cette passion, que par la crainte positive que lui inspirait l'esprit du mal en personne.

Il n'est pas rare de voir à cette exaltation, comme à celle de la folie, succéder des accès d'une timidité excessive. Les poëtes eux-mêmes ne passent pas pour être tous les jours braves, depuis qu'Horace a fait l'aveu d'avoir abandonné son bouclier ; mais il n'en était pas ainsi d'Hoffmann.

Il était à Dresde à l'époque critique où cette ville, sur le point d'être prise par les alliés, fut sauvée par le retour soudain de Bonaparte et de sa garde. Il vit alors la guerre de près, et s'aventura plusieurs fois à cinquante pas des tirailleurs français, qui échangeaient leurs balles, en vue de Dresde, avec celles des alliés. Lors du bombardement de cette ville, une bombe éclata devant la maison où Hoffmann était avec le comédien Keller, le verre à la main, et regardant d'une fenêtre élevée les progrès de l'attaque. L'explosion tua trois personnes : Keller laissa tomber son verre ; mais Hoffmann, après avoir vidé le sien : « Qu'est-ce que la vie ? s'écria-» t-il philosophiquement; et combien est fragile » la machine humaine, qui ne peut résister à un » éclat de fer brûlant ! »

Au moment où l'on entassait les cadavres dans ces fosses immenses qui sont le tombeau du soldat, il visita le champ de bataille, couvert de morts et de blessés, d'armes brisées, de schakos, de sabres, de gibernes, et de tous les débris d'une bataille sanglante. Il vit aussi Napoléon au milieu de son triomphe, et l'entendit adresser à un adjudant, avec le regard et la voix retentissante du lion, ce seul mot : « Voyons. »

Il est bien à regretter qu'Hoffmann n'ait laissé que des notes peu nombreuses sur les événemens dont il fut témoin à Dresde, et dont il aurait pu, avec son esprit observateur et son talent pour la description, tracer un tableau si fidèle. On peut dire, en général, des relations de siéges et de combats, qu'elles ressemblent plutôt à des plans qu'à des tableaux ; et que, si elles peuvent instruire le tacticien, elles sont peu faites pour intéresser le commun des lecteurs. Un militaire surtout, en parlant des affaires où il s'est trouvé, est beaucoup trop disposé à les raconter dans le style sec et technique d'une gazette : comme s'il craignait d'être accusé de vouloir exagérer ses propres périls en rendant son récit dramatique.

La relation de la bataille de Leipsick, telle que l'a publiée un témoin oculaire, M. Schoberl, est un exemple de ce qu'on aurait pu attendre des talens de M. Hoffmann, si sa plume nous avait rendu compte des grandes circonstances qui venaient de se passer sous ses yeux. Nous lui aurions volontiers fait grâce de quelques-uns de ses ouvrages de diablerie, s'il nous eût donné à la place une description fidèle de l'attaque de Dresde, et de la retraite de l'armée alliée dans le mois d'août 1813. Hoffmann était d'ailleurs un honnête et véritable Allemand, dans toute la force du terme; et il eût trouvé une muse dans son ardent patriotisme.

Il ne lui fut pas donné toutefois d'essayer aucun ouvrage, si léger qu'il fût, dans le genre historique. La retraite de l'armée française le rendit bientôt à ses habitudes de travaux littéraires et de jouissances sociales. On peut supposer cependant que l'imagination toujours active d'Hoffmann reçut une nouvelle impulsion de tant de scènes de péril et de terreur. Une calamité domestique vint aussi contribuer à augmenter sa sensibilité nerveuse. Une voiture publique dans laquelle il voyageait, versa en route, et sa femme reçut à la tête une blessure fort

grave qui la fit souffrir pendant long-temps.

Toutes ces circonstances, jointes à l'irritabilité naturelle de son propre caractère, jetèrent Hoffmann dans une situation d'esprit plus favorable peut-être pour obtenir des succès dans son genre particulier de composition, que compatible avec ce calme heureux de la vie, dans lequel les philosophes s'accordent à placer le bonheur ici-bas. C'est à une organisation comme celle d'Hoffmann, que s'applique ce passage de l'ode admirable *à l'Indifférence :**

« Le cœur ne peut plus connaître la paix ni la
» joie, quand, semblable à la boussole, il tourne,
» mais tremble en tournant, selon le vent de la
» fortune ou de l'adversité. »

Bientôt Hoffmann fut soumis à la plus cruelle épreuve qu'on puisse imaginer.

En 1807, un violent accès de fièvre nerveuse avait beaucoup augmenté la funeste sensibilité à laquelle il devait tant de souffrances. Il s'était fait lui-même, pour constater l'état de son imagination, une échelle graduée, une espèce de thermomètre, qui indiquait l'exaltation de ses sentimens, et s'élevait quelquefois jusqu'à un degré peu éloigné d'une véritable aliénation

* Du poëte Collins.

mentale. Il n'est pas facile peut-être de traduire par des expressions équivalentes les termes dont se sert Hoffmann pour classer ses sensations ; nous essaierons cependant de dire que ses notes sur son humeur journalière décrivent tour-à-tour une disposition aux idées mystiques ou religieuses ; le sentiment d'une gaîté exagérée ; celui d'une gaîté ironique ; le goût d'une musique bruyante et folle ; une humeur romanesque tournée vers les idées sombres et terribles ; un penchant excessif pour la satire amère, visant à ce qu'il y a de plus bizarre, de plus capricieux, de plus extraordinaire ; une sorte de quiétisme favorable aux expressions les plus chastes et les plus douces d'une imagination poétique ; enfin, une exaltation susceptible uniquement des idées les plus noires, les plus horribles, les plus désordonnées et les plus accablantes.

Dans certains temps, au contraire, les sentimens que retrace le journal de cet homme malheureux n'accusent plus qu'un abattement profond, un dégoût qui lui faisait repousser les émotions qu'il accueillait la veille avec le plus d'empressement. Cette espèce de paralysie morale est, à notre avis, une maladie qui affecte plus ou moins toutes les classes, depuis l'ouvrier

qui s'aperçoit, pour nous servir de son expression, qu'il *a perdu sa main*, et ne peut plus remplir sa tâche journalière avec sa promptitude habituelle, jusqu'au poëte, que sa muse abandonne quand il a le plus besoin de ses inspirations. Dans des cas pareils, l'homme sage a recours à l'exercice ou à un changement d'étude : les ignorans et les imprudens cherchent des moyens plus grossiers pour chasser le paroxysme. Mais ce qui, pour une personne d'un esprit sain, n'est que la sensation désagréable d'un jour ou d'une heure, devient une véritable maladie pour des esprits comme celui d'Hoffmann, toujours disposés à tirer du présent de funestes présages pour l'avenir.

Hoffmann avait le malheur d'être particulièrement soumis à cette singulière peur du lendemain, et d'opposer presque immédiatement à toute sensation agréable qui s'élevait dans son cœur l'idée d'une conséquence triste ou dangereuse. Son biographe nous a donné un singulier exemple de cette fâcheuse disposition qui le portait non-seulement à redouter le pire, quand il en avait quelque motif réel, mais même à troubler, par cette appréhension ridicule et déraisonnable, les circonstances les plus naturelles

de la vie. « Le diable, avait-il l'habitude de dire, » se glisse dans toutes les affaires, même quand » elles présentent en commençant la tournure la » plus favorable. » Un exemple sans importance, mais bizarre, fera mieux connaître ce penchant fatale au pessimisme.

Hoffmann, observateur minutieux, vit un jour une petite fille s'adresser à une femme dans le marché pour lui acheter quelques fruits qui avaient frappé ses yeux et excité ses désirs. La prudente fruitière voulut d'abord savoir ce qu'elle avait à dépenser pour son achat; et quand la pauvre fille, qui était d'une beauté remarquable, lui eut montré avec une joie mêlée d'orgueil, une toute petite pièce de monnaie, la marchande lui fit entendre qu'elle n'avait rien dans sa boutique qui fût d'un prix assez modique pour sa bourse. La pauvre enfant, mortifiée, se retirait les larmes aux yeux, quand Hoffmann la rappela, et, ayant fait son marché lui-même, remplit son tablier des plus beaux fruits; mais il avait à peine eu le temps de jouir de l'expression du bonheur qui avait ranimé tout à coup cette jolie figure d'enfant, qu'il devint tourmenté de l'idée qu'il pourrait être la cause de sa mort, puisque le fruit qu'il lui avait

donné pourrait lui occasioner une indigestion ou toute autre maladie. Ce pressentiment le poursuivit jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la maison d'un ami. C'est ainsi que la crainte vague d'un mal imaginaire venait sans cesse empoisonner tout ce qui aurait dû charmer pour lui le présent ou embellir l'avenir. Nous ne pouvons nous empêcher ici d'opposer au caractère d'Hoffmann celui de notre poëte Wordsworth, si remarquable par sa riche imagination. La plupart des petits poëmes de Wordsworth sont l'expression d'une sensibilité extrême, excitée par les moindres incidens, tels que celui qui vient d'être raconté ; mais avec cette différence qu'une disposition plus heureuse et plus noble fait puiser à Wordsworth des réflexions agréables, douces et consolantes, dans ces mêmes circonstances qui n'inspiraient à Hoffmann que des idées d'une tout autre nature. Ces incidens passent sans arrêter l'attention des esprits ordinaires ; mais des observateurs doués d'une imagination poétique, comme Wordsworth et Hoffmaun, sont, pour ainsi dire, des chimistes habiles, qui, de ces matières en apparence insignifiantes, savent distiller des cordiaux ou des poisons.

Nous ne voulons pas dire que l'imagination

d'Hoffmann fût vicieuse ou corrompue ; mais seulement qu'elle était déréglée, et avait un malheureux penchant vers les images horribles et déchirantes. Ainsi il était poursuivi, surtout dans ses heures de solitude et de travail, par l'appréhension de quelque danger indéfini dont il se croyait menacé ; et son repos était troublé par les spectres et les apparitions de toute espèce, dont la description avait rempli ses livres, et que son imagination seule avait enfantés : comme s'ils eussent eu une existence réelle et un pouvoir véritable sur lui. L'effet de ces visions était souvent tel, que, pendant les nuits, qu'il consacrait quelquefois à l'étude, il avait coutume de faire lever sa femme et de la faire asseoir auprès de lui, pour le protéger par sa présence contre les fantômes qu'il avait conjurés lui-même dans son exaltation.

Ainsi l'inventeur, ou au moins le premier auteur célèbre qui ait introduit dans sa composition le FANTASTIQUE ou le grotesque surnaturel, était si près d'un véritable état de folie, qu'il tremblait devant les fantômes de ses ouvrages. Il n'est pas étonnant qu'un esprit qui accordait si peu à la raison et tant à l'imagination, ait publié de si nombreux écrits où la seconde domine à

l'exclusion de la première. Et, en effet, le grotesque, dans les ouvrages d'Hoffmann, ressemble en partie à ces peintures arabesques qui offrent à nos yeux les monstres les plus étranges et les plus compliqués : des centaures, des griffons, des sphinx, des chimères ; enfin, toutes les créations d'une imagination romanesque. De telles compositions peuvent éblouir par une fécondité prodigieuse d'idées, par le brillant contraste des formes et des couleurs ; mais elle ne présentent rien qui puisse éclairer l'esprit ou satisfaire le jugement. Hoffmann passa sa vie (et certes ce ne pouvait être une vie heureuse) à tracer, sans règle et sans mesure, des images bizarres et extravagantes, qui, après tout, ne lui valurent qu'une réputation bien au dessous de celle qu'il aurait pu acquérir par son talent, s'il l'eût soumis à la direction d'un goût plus sûr ou d'un jugement plus solide. Il y a bien lieu de croire que sa vie fut abrégée, non-seulement par sa maladie mentale, mais encore par les excès auxquels il eut recours pour se garantir de la mélancolie, et qui agirent directement sur sa tournure d'esprit. Nous devons d'autant plus le regretter que, malgré tant de divagation, Hoffmann n'était pas un homme ordinaire ; et si le désordre de ses idées ne lui avait

fait confondre le surnaturel avec l'absurde, il se serait distingué comme un excellent peintre de la nature humaine, qu'il savait observer et admirer dans ses réalités.

Hoffmann réussissait surtout à tracer les caractères propres à son pays. L'Allemagne, parmi ses auteurs nombreux, n'en peut citer aucun qui ait su plus fidèlement personnifier cette droiture et cette intégrité qu'on rencontre dans toutes les classes parmi les descendans des anciens Teutons. Il y a surtout dans le conte intitulé *le Majorat* un caractère qui est peut-être particulier à l'Allemagne, et qui forme un contraste frappant avec les individus de la même classe, tels qu'on nous les représente dans les romans, et tels que, peut-être, ils existent en réalité dans les autres pays. Le *justicier* B.... remplit, dans la famille du baron Roderic de R...., noble propriétaire de vastes domaines en Courlande, à peu près le même office que le fameux bailli Macwhecble exerçait sur les terres du baron de Bradwardine (s'il m'était permis de citer *Waverley*). Le justicier, par exemple, était le représentant du seigneur dans ses cours de justice féodale; il avait la surveillance de ses revenus, dirigeait et contrôlait sa maison, et, par sa connaissance des affaires de la famille, il avait

acquis le droit d'offrir et son avis et son assistance dans les cas de difficultés pécuniaires. L'auteur écossais a pris la liberté de mêler à ce caractère une teinte de cette friponnerie dont on fait presque l'attribut obligé de la classe inférieure des gens de loi. Le bailli est bas, avare, rusé et lâche; il n'échappe à notre dégoût ou à notre mépris que par le côté plaisant de son caractère; on lui pardonne une partie de ses vices en faveur de cet attachement pour son maître et sa famille, qui est chez lui une sorte d'instinct et qui semble l'emporter même sur son égoïsme naturel. Le justicier de R.... est précisément l'opposé de ce caractère : c'est bien aussi un original : il a les manies de la vieillesse et un peu de sa mauvaise humeur satirique; mais ses qualités morales en font, comme le dit justement La Motte-Fouqué, un héros des anciens temps, qui a pris la robe de chambre et les pantoufles d'un vieux procureur de nos jours. Son mérite naturel, son indépendance, son courage, sont plutôt rehaussés que ternis par son éducation, et sa profession, qui suppose une connaissance exacte du genre humain, et qui, si elle n'est pas subordonnée à l'honneur et à la probité, est le masque le plus vil et le plus dangereux dont un homme puisse se couvrir pour trom-

per les autres. Mais le justicier d'Hoffmann, par sa situation dans la famille de ses maîtres, dont il a connu deux générations, par la possession de tous leurs secrets, et plus encore par la loyauté et la noblesse de son caractère, exerce sur son seigneur lui-même, tout fier qu'il est parfois, un véritable ascendant.

Le conte que nous venons de citer montre l'imagination déréglée d'Hoffmann, mais prouve aussi qu'il possédait un talent qui aurait dû la contenir et la modifier. Malheureusement son goût et son tempérament l'entraînaient trop fortement au grotesque et au fantastique, pour lui permettre de revenir souvent dans ses compositions au genre plus raisonnable dans lequel il aurait facilement réussi. Le roman populaire a sans doute un vaste cercle à parcourir, et loin de nous la pensée d'appeler les rigueurs de la critique contre ceux dont le seul objet est de faire passer au lecteur une heure agréable. On peut répéter avec vérité que, dans cette littérature légère,

« Tous les genres sont bons, hors le genre ennuyeux. »

Sans doute, il ne faut pas condamner une faute

de goût avec la même sévérité que si c'était une fausse maxime de morale, une hypothèse erronée de la science, ou une hérésie en religion. Le génie aussi, nous le savons, est capricieux, et veut avoir son libre essor, même hors des régions ordinaires, ne fût-ce que pour hasarder une tentative nouvelle. Quelquefois enfin, on peut arrêter ses regards avec plaisir sur une peinture arabesque, exécutée par un artiste doué d'une riche imagination; mais il est pénible de voir le génie s'épuiser sur des sujets que le goût réprouve. Nous ne voudrions lui permettre une excursion dans ces régions fantastiques, qu'à condition qu'il en rapporterait des idées douces et agréables. Nous ne saurions avoir la même tolérance pour ces caprices qui non-seulement nous étonnent par leur extravagance, mais nous révoltent par leur horreur. Hoffmann doit avoir eu dans sa vie des momens d'exaltation douce aussi bien que d'exaltation pénible; et le champagne qui pétillait dans son verre aurait perdu pour lui sa bienveillante influence, s'il n'avait quelquefois éveillé dans son esprit des idées agréables aussi bien que des pensées bizarres. Mais c'est le propre de tous les sentimens exagérés, de tendre toujours vers les émotions pénibles; comme les accès

de la folie ont bien plus fréquemment un caractère triste qu'agréable. De même le grotesque a une alliance intime avec l'horrible; car ce qui est hors de la nature peut difficilement avoir aucun rapport avec ce qui est beau. Rien, par exemple, ne peut être plus déplaisant pour l'œil que le palais de ce prince italien au cerveau malade, qui était décoré de toutes les sculptures monstrueuses qu'une imagination dépravée pouvait suggérer au ciseau de l'artiste. Les ouvrages de Callot, qui a fait preuve d'une fécondité d'esprit merveilleuse, causent pareillement plus de surprise que de plaisir. Si nous comparons la fécondité de Callot à celle d'Hogarth, nous les trouverons égaux l'un à l'autre; mais comparons le degré de satisfaction que procure un examen attentif de leurs compositions respectives, et l'artiste anglais aura un immense avantage. Chaque nouveau coup de pinceau que l'observateur découvre parmi les détails riches et presque superflus d'Hogarth, vaut un chapitre dans l'histoire des mœurs humaines, sinon du cœur humain; en examinant de près, au contraire, les productions de Callot, on découvre seulement dans chacune de ses *diableries* un nouvel exemple d'un esprit employé en pure perte, ou d'une imagination qui s'égare dans les

régions de l'absurde. Les ouvrages de l'un ressemblent à un jardin soigneusement cultivé, qui nous offre à chaque pas quelque chose d'agréable ou d'utile ; ceux de l'autre rappellent un jardin négligé, dont le sol, également fertile, ne produit que des plantes sauvages et parasites.

Hoffmann s'est en quelque sorte identifié avec l'ingénieux artiste que nous venons de critiquer, par son titre de *Tableaux de nuit à la manière de Callot*, et pour écrire, par exemple, un conte comme *le Sablier**, il faut qu'il ait été initié dans les secrets de ce peintre original, avec qui il peut certes réclamer une véritable analogie de talent. Nous avons cité un conte, *le Majorat*, où le merveilleux nous paraît heureusement employé parce qu'il se mêle à des intérêts et des sentimens réels, et qu'il montre avec beaucoup de force à quel degré les circonstances peuvent élever l'énergie et la dignité de l'âme ; mais celui-ci est d'un genre bien différent :

« Moitié horrible, moitié bizarre, semblable à un démon qu exprime sa joie par mille grimaces. »

Nathaniel, le héros de ce conte, est un jeune

* Ce conte fait partie de la seconde livraison des *Contes Fantastiques*. L'Éditeur.

homme d'un tempérament fantasque et hypocondriaque, d'une tournure d'esprit poétique et métaphysique à l'excès, avec cette organisation nerveuse plus particulièrement soumise à l'influence de l'imagination. Il nous raconte les événemens de son enfance dans une lettre adressée à Lothaire, son ami, frère de Clara, sa fiancée.

Son père, honnête horloger, avait l'habitude d'envoyer coucher ses enfans, à certains jours, plus tôt qu'à l'ordinaire, et la mère ajoutait chaque fois à cet ordre : Allez au lit, voici le Sablier qui vient. Nathaniel, en effet, observa qu'alors, après leur retraite, on entendait frapper à la porte; des pas lourds et traînans retentissaient sur l'escalier; quelqu'un entrait chez son père, et quelquefois une vapeur désagréable et suffoquante se répandait dans la maison. C'était donc le Sablier : mais que voulait-il, et que venait-il faire? Aux questions de Nathaniel, la bonne répondit, par un conte de nourrice, que le Sablier était un méchant homme qui jetait du sable dans les yeux des petits enfans qui ne voulaient pas aller se coucher. Cette réponse redoubla sa frayeur, mais éveilla en même temps sa curiosité. Il résolut enfin de se cacher dans la chambre de son père, et d'y attendre l'arrivée du

visiteur nocturne : il exécuta ce projet, et reconnut dans le Sablier l'homme de loi Copelius qu'il avait vu souvent avec son père. Sa masse informe s'appuyait sur des jambes torses; il était gaucher, avait le nez gros, les oreilles énormes, tous les traits démesurés, et son aspect farouche, qui le faisait ressembler à un ogre, avait souvent épouvanté les enfans, quand ils ignoraient encore que ce légiste, odieux déjà par sa laideur repoussante, n'était autre que le redoutable Sablier. Hoffmann a tracé de cette figure monstrueuse une esquisse qu'il a voulu sans doute rendre aussi révoltante pour ses lecteurs qu'elle pouvait être terrible pour les enfans. Copelius fut reçu par le père de Nathaniel avec les démonstrations d'un humble respect : ils découvrirent un fourneau secret, l'allumèrent, et commencèrent bientôt des opérations chimiques d'une nature étrange et mystérieuse, qui expliquaient cette vapeur dont la maison avait été plusieurs fois remplie. Les gestes des opérateurs devinrent frénétiques; leurs traits prirent une expression d'égarement et de fureur à mesure qu'ils avançaient dans leurs travaux; Nathaniel, cédant à la terreur, jeta un cri et sortit de sa retraite. L'alchimiste, car Copelius en était un,

eut à peine découvert le petit espion, qu'il menaça de lui arracher les yeux, et ce ne fut pas sans difficulté que le père, en s'interposant, parvint à l'empêcher de jeter des cendres ardentes dans les yeux de l'enfant. L'imagination de Nathaniel fut tellement troublée de cette scène, qu'il fut attaqué d'une fièvre nerveuse pendant laquelle l'horrible figure du disciple de Paracelse était sans cesse devant ses yeux comme un spectre menaçant.

Après un long intervalle, et quand Nathaniel fut rétabli, les visites nocturnes de Copelius à son élève recommencèrent; celui-ci promit un jour à sa femme que ce serait pour la dernière fois. Sa promesse fut réalisée, mais non pas sans doute comme l'entendait le vieux horloger. Il périt le jour même par l'explosion de son laboratoire chimique, sans qu'on pût retrouver aucune trace de son maître dans l'art fatal qui lui avait coûté la vie. Un pareil événement était bien fait pour produire une impression profonde sur une imagination ardente : Nathaniel fut poursuivi, tant qu'il vécut, par le souvenir de cet affreux personnage ; et Copelius s'identifia dans son esprit avec le principe du mal. L'auteur continue ensuite le récit lui-même, et nous présente son

héros étudiant à l'université, où il est surpris par l'apparition soudaine de son infatigable persécuteur. Celui-ci joue maintenant le rôle d'un colporteur italien ou du Tyrol, qui vend des instrumens d'optique; mais, sous le déguisement de sa nouvelle profession et sous le nom italianisé de Giuseppe Coppola, c'est toujours l'ennemi acharné de Nathaniel; celui-ci est vivement tourmenté de ne pouvoir faire partager à son ami et à sa maîtresse les craintes que lui inspire le faux marchand de baromètres, qu'il croit reconnaître pour le terrible jurisconsulte. Il est aussi mécontent de Clara, qui, guidée par son bon sens et par un jugement sain, rejette non-seulement ses frayeurs métaphysiques, mais blâme aussi son style poétique, plein d'enflure et d'affectation. Son cœur s'éloigne par degrés de la compagne de son enfance, qui ne sait être que franche, sensible et affectionnée; et il transporte, par la même gradation, son amour sur a fille d'un professeur appelé Spalanzani, dont la maison fait face aux fenêtres de son logement. Ce voisinage lui donne l'occasion fréquente de contempler Olympia assise dans sa chambre : elle y reste des heures entières sans lire, sans travailler, ou même sans se mouvoir; mais, en dé-

pit de cette insipidité et de cette inaction, il ne peut résister au charme de son extrême beauté. Cette passion funeste prend un accroissement bien plus rapide encore, quand il s'est laissé persuader d'acheter une lorgnette d'approche au perfide Italien, malgré sa ressemblance frappante avec l'ancien objet de sa haine et de son horreur. La secrète influence de ce verre trompeur cache aux yeux de Nathaniel ce qui frappait tous ceux qui approchaient Olympia. Il ne voit pas en elle une certaine raideur de manières qui rend sa démarche semblable aux mouvemens d'une machine, une stérilité d'idées qui réduit sa conversation à un petit nombre de phrases sèches et brèves, qu'elle répète tour-à-tour; il ne voit rien enfin de tout ce qui trahissait son origine mécanique. Ce n'était en effet qu'une belle poupée, ou automate, créée par la main habile de Spalanzani, et douée d'une apparence de vie par les artifices diaboliques de l'alchimiste, avocat et colporteur, Copelius ou Coppola.

L'amoureux Nathaniel vient à connaître cette fatale vérité en se trouvant le témoin d'une querelle terrible qui s'élève entre les deux imitateurs de Prométhée, au sujet de leurs intérêts respectifs dans ce produit de leur pouvoir créa-

teur. Ils profèrent les plus infâmes imprécations, mettent en pièces leur belle machine, et saisissent ses membres épars, dont ils se frappent à coups redoublés. Nathaniel, déjà à moitié fou, tombe dans une frénésie complète à la vue de cet horrible spectacle.

Mais nous serions fous nous-mêmes de continuer à analyser ces rêves d'un cerveau en délire. Au dénouement, notre étudiant, dans un accès de fureur, veut tuer Clara en la précipitant du sommet d'une tour : son frère la sauve de ce péril, et le frénétique, resté seul sur la plate-forme, gesticule avec violence et débite le jargon magique qu'il a appris de Copelius et de Spalanzani. Les spectateurs, que cette scène avait rassemblés en foule au pied de la tour, cherchaient les moyens de s'emparer de ce furieux, lorsque Copelius apparaît soudain parmi eux, et leur donne l'assurance que Nathaniel va descendre de son propre mouvement. Il réalise sa prophétie en fixant sur le malheureux jeune homme un regard de fascination, qui le fait aussitôt se précipiter lui-même, la tête la première. L'horrible absurdité de ce conte est faiblement rachetée par quelques traits dans le caractère de Clara, dont la fermeté, le simple bon sens et la franche af-

fection forment un contraste agréable avec l'imagination en désordre, les appréhensions, les frayeurs chimériques et la passion déréglée de son extravagant admirateur.

Il est impossible de soumettre de pareils contes à la critique. Ce ne sont pas les visions d'un esprit poétique ; elles n'ont pas même cette liaison apparente que les égaremens de la démence laissent quelquefois aux idées d'un fou : ce sont les rêves d'une tête faible, en proie à la fièvre, qui peuvent un moment exciter notre curiosité par leur bizarrerie, ou notre surprise par leur originalité, mais jamais au delà d'une attention très-passagère, et, en vérité, les inspirations d'Hoffmann ressemblent si souvent aux idées produites par l'usage immodéré de l'opium, que nous croyons qu'il avait plus besoin du secours de la médecine que des avis de la critique.

La mort de cet homme extraordinaire arriva en 1822. Il devint affecté de cette cruelle maladie appelée *tabes dorsalis*, qui le priva peu à peu de l'usage de ses membres. Même dans cette triste extrémité, il dicta plusieurs ouvrages qui indiquent encore la force de son imagination, parmi lesquels nous citerons un fragment intitulé

la Convalescence, plein d'allusions touchantes à ses propres sentimens à cette époque, et une nouvelle appelée *l'Adversaire*, à laquelle il consacra presque ses derniers momens. Rien ne put ébranler la force de son courage ; il sut endurer avec constance les angoisses de son corps, quoiqu'il fût incapable de supporter les terreurs imaginaires de son esprit. Les médecins crurent devoir en venir à la cruelle épreuve du cautère actuel, par l'application d'un fer brûlant sur le trajet de la moelle épinière, pour essayer de ranimer l'activité du système nerveux. Il fut si loin de se laisser abattre par les tortures de ce martyr médical, qu'il demanda à un de ses amis, qui entra dans sa chambre au moment où l'on venait de terminer cette terrible opération, s'il ne sentait pas *la chair rôtie*. « Je consentirais volontiers, disait-il avec le même » courage héroïque, à perdre l'usage de mes mem- » bres, si je pouvais seulement conserver la force » de travailler avec l'aide d'un secrétaire. » Hoffmann mourut à Berlin, le 25 juin 1822, laissant la réputation d'un homme remarquable, que son tempérament et sa santé avaient seuls empêché d'arriver à la plus haute renommée, et dont les ouvrages, tels qu'ils existent aujourd'hui, doivent

être considérés moins comme un modèle à imiter, que comme un avertissement salutaire du danger que court un auteur qui s'abandonne aux écarts d'une folle imagination.

WALTER SCOTT.

LE MAJORAT.

CONTES FANTASTIQUES.

LE MAJORAT.

CHAPITRE PREMIER.

Non loin du rivage de la mer Baltique, se trouve le château héréditaire de la famille de R..., nommé R...bourg. La contrée est sauvage et déserte. Çà

et là, quelques brins de gazon percent avec peine le sol formé de sable mouvant. Au lieu du parc qui embellit d'ordinaire les alentours d'une habitation seigneuriale, s'élève, au-dessous des murailles nues, un misérable bois de pins dont l'éternelle couleur sombre semble mépriser la parure du printemps, et dans lequel les joyeux gazouillemens des oiseaux sont remplacés par l'affreux croassement des corbeaux et les sifflemens des mouettes dont le vol annonce l'orage.

A un demi-mille de ce lieu, la nature change tout à coup d'aspect. On se trouve transporté, comme par un coup de baguette magique, au milieu de plaines fleuries, de champs et de prairies émaillés. A l'extrémité d'un gracieux bouquet d'aulnes, on aperçoit les fondations d'un grand château qu'un des anciens propriétaires de R...bourg

avait dessein d'élever. Ses successeurs, retirés dans leurs domaines de Courlande, le laissèrent inachevé; et le baron Roderich de R..., qui revint établir sa résidence dans le château de ses pères, préféra, dans son humeur triste et sombre, cette demeure gothique et isolée à une habitation plus élégante.

Il fit réparer le vieux château ruiné aussi bien qu'on le put, et s'y renferma avec un intendant grondeur et un petit nombre de domestiques. On le voyait rarement dans le village; en revanche, il allait souvent se promener à pied ou à cheval sur le rivage de la mer, et l'on prétendait avoir remarqué de loin qu'il parlait aux vagues et qu'il écoutait le mugissement des flots comme s'il eût entendu la voix de l'esprit des mers.

Il avait fait arranger un cabinet au haut de la tour la plus élevée, et l'a-

vait pourvu de lunettes et de l'appareil astronomique le plus complet. Là, il observait tous les jours, les yeux tournés vers la mer, les navires qui glissaient à l'horizon comme des oiseaux aquatiques aux ailes blanches éployées. Les nuits étoilées, il les passait dans ce lieu, occupé de travaux astronomiques ou astrologiques, comme on le disait, en quoi le vieil intendant lui prêtait son asistance. Généralement, on pensait alors qu'il s'était adonné aux sciences occultes, à ce qu'on nommait la magie noire, et qu'une opération manquée, dont la non-réussite avait irrité contre lui une maison souveraine, l'avait forcé de quitter la Courlande. Le plus léger ressouvenir de son ancien séjour le remplissait d'horreur, et il attribuait tous les malheurs qui avaient troublé sa vie à la faute de ses aïeux, qui avaient quitté R...bourg.

Pour attacher dans l'avenir le chef de sa maison à ce domaine, il résolut d'en faire un majorat. Le souverain y consentit d'autant plus volontiers, qu'il retenait par là dans le royaume une noble et riche famille, dont les membres s'étaient déjà répandus dans les pays étrangers.

Cependant, ni le fils du baron, nommé Hubert, ni le seigneur du majorat, qui portait le nom de Roderich comme son père et son grand-père, ne demeurèrent habituellement au château. Ils passaient leur vie en Courlande. Il semblait qu'ils redoutassent plus que leur ancêtre, la solitude effrayante de R...bourg. Le baron Roderich avait deux tantes, deux vieilles filles, sœurs de son père, à qui, dans leur pauvreté, il avait accordé un asile. Elles habitaient, avec une servante âgée, un petit appartement bien chaud,

dans une aile latérale; et outre ces personnes et un cuisinier qui vivait dans les caves où se préparaient les mets, on ne rencontrait dans les vastes salles et dans les longs corridors du bâtiment principal, qu'un vieux garde-chasse exténué, qui remplissait l'office d'intendant; les autres domestiques demeuraient dans le village, chez l'inspecteur du domaine.

Mais dans l'arrière-saison, lorsque les premières neiges commençaient à tomber, et que le temps de la chasse aux loups et aux sangliers était arrivé, le vieux château, mort et abandonné, prenait une vie nouvelle. Alors arrivait de Courlande le baron Roderich avec sa femme, accompagné de parens, d'amis, et de nombreux équipages de chasse. La noblesse voisine et tous les chasseurs de la ville prochaine arrivaient à leur tour, et le châ-

teau pouvait à peine contenir tous les hôtes qui y affluaient. Dans tous les foyers brillaient des feux pétillans, et dès que le ciel commençait à grisonner, jusqu'à la nuit noire, les cuisines étaient animées, les degrés étaient couverts de seigneurs, de dames, de laquais qui descendaient et montaient avec fracas; d'un côté retentissaient le bruit des verres que l'on choquait, et les joyeux refrains de chasse, de l'autre, les sons de l'orchestre qui animaient les danseurs; partout des rires bruyans et des cris de plaisir. C'est ainsi que durant plus de six semaines le château ressemblait plus à une magnifique auberge bien achalandée, qu'à l'habitation d'un noble seigneur.

Le baron Roderich employait ce temps, autant qu'il le pouvait, à des affaires sérieuses, et retiré loin du tumulte de ses hôtes, il remplissait les

devoirs du seigneur d'un majorat. Il ne se faisait pas seulement rendre un compte détaillé de tous les revenus, il écoutait encore chaque projet d'amélioration, et jusqu'aux moindres plaintes de ses vassaux, cherchant à rétablir partout l'ordre et à rendre justice à chacun. Le vieil avocat V...., chargé de père en fils des affaires de la maison des barons de Roderich, et justicier des biens qu'ils possédaient à P..., l'assistait activement dans ce travail; il avait coutume de partir régulièrement pour le château huit jours avant l'époque où le baron venait annuellement dans son majorat.

CHAPITRE II.

En 179..., le temps était arrivé où le vieil avocat V... devait partir pour le château. Quelque énergie que se sentît encore le vieillard à soixante-dix ans, il pensait toutefois qu'une main auxiliaire lui serait d'un grand secours. Un

jour il me dit en riant : Neveu (j'étais son petit-neveu, et je porte encore son nom), neveu ! — Je pense que tu ferais bien de te faire un peu souffler le vent de la mer aux oreilles, et de venir avec moi à R...bourg. Outre que tu peux m'assister vaillamment dans plus d'une méchante affaire, tu te trouveras bien de tâter un peu de la rude vie des chasseurs, et quand tu auras passé une matinée à écrire un protocole, de t'essayer le lendemain à regarder en face un terrible animal courroucé, comme l'est un loup affamé, aux longs poils gris, ou même à lui tirer un bon coup de fusil.

J'avais entendu trop de récits des joyeuses chasses de R...bourg, et j'étais trop attaché à mon digne et vieux grand-oncle, pour ne pas me trouver fort satisfait qu'il voulût bien cette fois m'emmener avec lui. Déjà passable-

ment initié au genre d'affaires qu'ils avait à conduire, je lui promis de lui épargner une grande partie de ses travaux.

Le jour suivant, nous étions assis dans une bonne voiture, bien enveloppés dans une immense pelisse, et nous roulions vers R...bourg à travers d'épais flocons de neige, avant-coureurs d'un hiver rigoureux.

En chemin, mon vieil oncle me raconta mille choses bizarres du défunt baron Roderich qui avait fondé le majorat, et qui l'avait nommé, malgré sa jeunesse, son justicier et son exécuteur testamentaire. Il me parla des façons rudes et sauvages du seigneur, dont toute sa famille semblait avoir hérité, et que le baron actuel, qu'il avait connu dans sa jeunesse doux et presque faible, semblait prendre chaque jour davantage. Il me prescrivit de me con-

duire sans façon et avec hardiesse, pour avoir quelque valeur aux yeux du baron, et finit par m'entretenir du logement qu'il avait choisi une fois pour toutes, au château, parce qu'il était chaud, commode et assez éloigné des autres, pour qu'on pût s'y soustraire au bruit des chasseurs et des convives. Dans deux petites chambres garnies de bonnes tapisseries, tout auprès de la grande salle d'audience, et vis-à-vis de l'appartement des deux vieilles demoiselles, c'est là que mon oncle établissait chaque fois sa résidence.

Enfin, après un voyage aussi rapide que pénible, nous arrivâmes par une nuit obscure à R...bourg. Nous passâmes à travers le village. C'était un dimanche; la maison de l'inspecteur du domaine était éclairée du haut en bas; on voyait sauter les danseurs,

et on entendait le son des violons. Le château où nous nous rendîmes, ne nous parut que plus sombre et plus désert. Le vent de la mer arrivait jusqu'à nous comme de longs gémissemens, et les pins courbés rendaient des sons lugubres. Les hautes murailles noircies s'élevaient devant nous du fond d'un abîme de neige. Nous nous arrêtâmes devant la porte principale qui était fermée. Mais les cris, les claquemens du fouet, les coups de marteau redoublés, tout fut inutile; un silence profond régnait dans l'édifice, et on n'y apercevait aucune lumière. Mon vieil oncle fit entendre sa voix forte et retentissante : François ! François ! — Où restez-vous donc? — Au diable, remuez-vous! — Nous gelons à cette porte! La neige nous coupe le visage. — Que diable, remuez-vous!

Un chien se mit à gronder, une lu-

mière vacillante parut dans une salle basse, elle traversa plusieurs fenêtres; un bruit de clefs se fit entendre, et les lourdes portes crièrent sur leurs gonds.

— Eh! soyez le bien-venu, mille fois le bien-venu, M. le Justicier. Voilà un bien triste temps!

Ainsi parla le vieux François, en élevant sa lanterne de manière à ce que toute la lumière tombât sur son visage éraillé, auquel il s'efforçait de donner une expression joviale. La voiture entra dans la cour, nous descendîmes, et j'aperçus alors distinctement l'ensemble du vieux domestique, enseveli dans une large livrée à la vieille mode, singulièrement garnie de galons. Deux boucles grises descendaient sur un front blanc et large; le bas de son visage avait la couleur robuste du chasseur, et en dépit de ses muscles saillans et de la dureté de ses traits, une expression de bonhomie

un peu niaise paraissait dans ses yeux et surtout dans sa bouche.

— Allons, mon vieux François, dit mon oncle en secouant sur le pavé de la grande salle la neige qui couvrait sa pelisse, allons, tout est-il prêt? Les tapisseries de ma chambre ont-elles été battues, les lits sont-ils dressés; a-t-on bien balayé, bien nettoyé hier et aujourd'hui?

— Non, répondit François fort tranquillement, non, M. le justicier, tout cela n'a pas été fait.

— Mon Dieu! s'écria mon oncle. J'ai cependant écrit à temps, j'arrive juste à la date que j'ai indiquée, et je suis sûr que ces chambres sont glacées.

— Oui, M. le justicier, reprit François en retranchant soigneusement, à l'aide de ciseaux, un énorme lumignon qui s'était formé à l'extrémité de la mèche de la chandelle, et en l'écrasant

sous son pied. Voyez-vous, nous aurions eu beau chauffer, à quoi cela nous eût-il servi, puisque le vent et la neige entrent très-bien par les vîtres cassées que...

— Quoi! s'écria mon grand-oncle en l'interrompant et en entr'ouvrant sa pelisse pour mieux croiser les bras, quoi! les fenêtres sont brisées, et vous, l'intendant de la maison, vous ne les avez pas fait réparer!

— Non, M. le justicier, continua le vieillard avec le même calme, parce qu'on ne peut pas bien entrer à cause des décombres et des pierres qui sont dans les chambres.

— Et comment! mille millions de diables, comment se trouve-t-il des pierres et des décombres dans ma chambre! s'écria mon oncle.

— A l'accomplissement de tous vos souhaits, mon jeune maître! s'écria

François en s'inclinant poliment au moment où j'éternuais; et il ajouta aussitôt: Ce sont les pierres et le plâtre du gros mur qui sont tombés pendant le grand ébranlement.

— Vous avez donc eu un tremblement de terre! s'écria mon oncle hors de lui.

— Non, M. le justicier, répondit le vieux domestique avec une espèce de sourire; mais il y a trois jours, la voûte de la salle d'audience est tombée avec un bruit épouvantable.

— Que le diable emporte... Le grand-oncle, violent et irritable qu'il était, se disposait à lâcher un gros juron; mais levant le bras droit et relevant son bonnet de renard, il se retint et se retourna vers moi en éclatant de rire. — Vraiment, me dit-il, il ne faut plus que nous fassions de questions, car nous ne tarderions pas à apprendre que le château

tout entier s'est écroulé. — Mais, continua-t-il en se tournant vers le vieux domestique, mais, François, ne pouviez-vous pas être assez avisé pour me faire préparer et chauffer un autre appartement? Ne pouviez-vous pas arranger promptement une salle pour les audiences?

— Tout cela a été fait, dit le vieux François en montrant l'escalier d'un air satisfait, et en commençant à monter les degrés.

— Mais voyez donc cet original! s'écria mon oncle en le suivant. Il se mit à marcher le long de quelques grands corridors voûtés, sa lumière vacillante jetait une singulière clarté dans les épaisses ténèbres qui y régnaient. Des colonnes, des chapiteaux, de sombres arcades se montraient dans les airs sous des formes fugitives, nos ombres gigantesques marchaient auprès de nous, et ces merveil-

leuses figures qui se glissaient sur les murailles, semblaient fuir en tremblant, et leurs voix retentir sous les voûtes avec le bruit de nos pas. Enfin, après nous avoir fait traverser une suite de chambres froides et démeublées, François ouvrit une salle où la flamme qui s'élevait dans la cheminée nous salua d'un pétillement hospitalier. Je me trouvai à mon aise dès que j'entrai dans cette chambre; pour mon oncle, il s'arrêta au milieu de la salle, regarda tout autour de lui, et dit d'un ton grave et presque solennel : — C'est donc ici qu'on rendra la justice ?

François élevant son flambeau de manière à éclairer un blanc carré de mur où s'était sans doute trouvée une porte, dit d'une voix sombre et douloureuse : — On a déjà rendu justice ici !

— Quelle idée vous revient là, mon vieux camarade ! s'écria mon oncle en

se débarrassant de sa pelisse et en s'approchant du feu.

— Cela m'est venu sans y penser, dit François. Il alluma des bougies, ouvrit la chambre voisine qui avait été préparée pour nous recevoir. En peu d'instans une table servie se trouva devant la cheminée; le vieux domestique apporta des mets bien apprêtés, auxquels nous fîmes honneur, et une écuelle de punch brûlé à la véritable manière du nord.

Mon oncle, fatigué du voyage, gagna son lit dès qu'il eut soupé; la nouveauté, la singularité de ce lieu, le punch même, avaient trop animé mes esprits pour que je pusse songer à dormir. François débarrassa la table, ranima le feu, et me laissa en me saluant amicalement.

CHAPITRE III.

Je me trouvai donc seul dans la haute et vaste salle. La neige avait cessé de tomber, la tempête de mugir, et le disque de la lune brillait à travers les larges fenêtres cintrées, et éclairait d'une manière magique tous les sombres re-

coins de cette singulière construction, où ne pouvait pas pénétrer la clarté de ma bougie et celle du foyer. Comme on le voit souvent dans les vieux châteaux, les murailles et le plafond de la salle étaient décorés, à l'ancienne manière, de peintures fantastiques et d'arabesques dorés. Au milieu de grands tableaux, représentant des chasses aux loups et aux ours, s'avançaient en relief des figures d'hommes et d'animaux, découpées en bois, et peintes de diverses couleurs, auxquelles le reflet du feu et celui de la lune donnait une singulière vérité. Entre les tableaux, on avait placé les portraits de grandeur naturelle des anciens barons en costume de chasse. Tous ces ornemens portaient la teinte sombre que donne le temps, et faisaient mieux ressortir la place blanche et nue qui se trouvait entre les deux portes. C'était évidemment aussi la place d'une

porte qui avait été murée, et qu'on avait négligé de recouvrir de peintures et d'ornemens.

Qui ne sait combien le séjour d'un lieu pittoresque éveille d'émotions, et saisit même l'âme la plus froide? Qui n'a éprouvé un sentiment inconnu au milieu d'une vallée entourée de rochers, dans les sombres murs d'une église? Qu'on songe maintenant que j'avais vingt ans, que les fumées du punch animaient ma pensée, et l'on comprendra facilement la disposition d'esprit où je me trouvais dans cette salle. Qu'on se peigne aussi le silence de la nuit, au milieu duquel le sourd murmure de la mer et les singuliers sifflemens des vents retentissaient comme les sons d'un orgue immense, touché par des esprits; les nuages qui passaient rapidement et qui souvent, dans leur blancheur et leur éclat, semblaient des géans qui venaient

me contempler par les immenses fenêtres : tout cela était bien fait pour me causer le léger frisson que j'éprouvais. Mais ce malaise était comme le saisissement qu'on éprouve au récit d'une histoire de revenans vivement contée, et qu'on ressent avec plaisir. Je pensais alors que je ne pouvais me trouver en meilleure disposition pour lire le livre que j'avais apporté dans ma poche. C'était le *Visionnaire* de Schiller. Je lus et je relus, et j'échauffai de plus en plus mon imagination. J'en vins à l'histoire de la noce chez le comte de V..., racontée avec un charme si puissant. Juste au moment où le spectre de Jéronimo entre dans la salle, la porte qui conduisait à l'antichambre s'ouvrit avec un grand bruit. Je me levai épouvanté; le livre tomba de mes mains. Mais, au même instant, tout redevint tranquille, et j'eus honte de ma frayeur enfantine. Il

se pouvait que le vent eût poussé cette porte; ce n'était rien, moins que rien : je repris mon livre.

Tout à coup on s'avança doucement, lentement, et à pas comptés, à travers la salle; on soupirait, on gémissait, et dans ces soupirs, dans ces gémissemens, se trouvait l'expression d'une douleur profonde. — Mais j'étais en garde contre moi-même. C'était sans doute quelque bête malade, laissée dans l'étage inférieur, et dont un effet d'acoustique me renvoyait la voix. — Je me rassurai ainsi, mais on se mit à gratter, et des soupirs plus distincts, plus profonds, exhalés comme dans les angoisses de la mort, se firent entendre du côté de la porte murée. — La pauvre bête était enfermée, j'allais frapper du pied, l'appeler, et sans doute elle allait garder le silence ou se faire entendre d'une façon plus distincte. — Je pensais ainsi, mais

mon sang se figea dans mes veines, je restai pâle et tremblant sur mon siége, ne pouvant me lever, encore moins appeler à mon aide. Le sinistre grattement avait cessé, les pas s'étaient de nouveau fait entendre; tout à coup la vie se réveilla en moi, je me levai et j'avançai deux pas. La lune jeta subitement une vive clarté, et me montra un homme pâle et grave, presque horrible à voir, et sa voix, qui semblait sortir du fond de la mer avec le bruit des vagues, fit entendre ces mots : — N'avance pas, n'avance pas, ou tu tombes dans l'enfer !

La porte se referma avec le même bruit qu'auparavant, j'entendis distinctement des pas dans l'antichambre. On descendait les degrés; la grande porte du château roula sur ses gonds et se referma bientôt; puis il se fit un bruit comme si on tirait un cheval de l'écurie, et qu'on l'y fit aussitôt

rentrer, puis tout redevint calme. J'entendis alors mon oncle s'agiter et se plaindre dans la chambre voisine. Cette circonstance me rendit toute ma raison, je pris le flambeau, et j'accourus auprès de lui. Le vieillard semblait se débattre avec un rêve funeste.

— Réveillez-vous ! Réveillez-vous ! m'écriai-je en le tirant doucement et en laissant tomber sur son visage la clarté du flambeau. Mon oncle poussa un cri sourd, ouvrit les yeux, et me regarda d'un air amical. — Tu as bien fait de m'éveiller, neveu, dit-il : j'avais un mauvais rêve ; c'est la salle voisine et cette chambre qui en sont causes, car elles m'ont rappelé des choses singulières qui s'y sont passées ; mais, maintenant nous allons dormir bien tranquillement.

A ces mots, le vieillard se renfonça sous sa couverture, et parut se rendor-

mir. Lorsque j'eus éteint les bougies, et que je fus dans mon lit, je l'entendis qui priait à voix basse.

CHAPITRE IV.

Le lendemain, le travail commença. L'inspecteur du domaine vint avec ses comptes, et tous les gens qui avaient des démêlés à faire vider, ou des affaires à régler, arrivèrent au château. Dans l'après-midi, le grand-oncle m'emmena

chez les deux vieilles baronnes, pour leur présenter nos hommages dans toutes les règles. François nous annonça : nous attendîmes quelque temps, et une petite maman courbée et vêtue de soie, qui se donnait le titre de femme de chambre de leurs Grâces, nous introduisit dans le sanctuaire. Nous y fûmes reçus avec un cérémonial comique par deux vieilles dames, costumées à la mode la plus gothique. J'excitai tout particulièrement leur surprise, lorsque mon oncle m'eut présenté comme un avocat qui venait l'assister ; et je lus fort distinctement dans leurs traits qu'elles regardaient les affaires des vassaux de R...bourg comme fort hasardées en mes jeunes mains.

En général, toute cette visite chez les deux vieilles dames eut quelque chose de ridicule, mais l'effroi de la nuit passée régnait encore dans mon âme, et je

ne sais comment il advint que les deux vieilles baronnesses, avec leurs hautes et bizarres frisures, les rubans et les fleurs dont elles étaient attifées, me parurent effrayantes et presque surnaturelles. Je m'efforçai de lire sur leurs visages jaunes et flétris, dans leurs yeux creux et étincelans, sur leurs lèvres bleues et pincées, qu'elles vivaient en bonne intelligence avec les spectres du château, et qu'elles se livraient peut-être aussi à des pratiques mystérieuses. Le grand-oncle, toujours jovial, engagea ironiquement les deux dames dans une conversation si embrouillée, que, dans une toute autre disposition que celle où je me trouvais, j'eusse été fort embarrassé de réprimer un sourire.

Quand nous nous retrouvâmes seuls dans notre appartement, mon oncle me dit : — Mais, neveu, au nom du ciel, qu'as-tu donc? Tu ne parles pas, tu

ne manges pas, tu ne bois pas. Es-tu malade, ou te manque-t-il quelque chose?

Je n'hésitai pas à lui raconter alors fort au long tout ce que j'avais ouï d'horrible dans la nuit. Je n'omis rien, pas même que j'avais bu beaucoup de punch, et que j'avais lu le *Visionnaire* de Schiller. — Je pense donc, ajoutai-je, que mon esprit échauffé a créé toutes ces apparitions qui n'existent qu'entre les parois de mon cerveau.

Je croyais que mon grand-oncle allait se livrer à quelque folle plaisanterie sur mes apparitions, mais nullement; il devint fort grave, regarda long-temps le parquet, leva les yeux au plafond, et me dit, l'œil animé d'un regard étincelant : —Je ne connais pas ton livre, neveu; mais ce n'est ni à lui ni au punch que tu dois cette aventure. Sache donc que j'ai rêvé moi-même tout ce que tu as vu. J'étais

assis comme toi (dans mon rêve s'entend) sur le fauteuil, devant la cheminée où j'avais la même vision. J'ai vu entrer cet être étrange, je l'ai vu se glisser vers la porte murée, gratter la muraille avec tant de désespoir, que le sang jaillissait de ses ongles; puis descendre, tirer un cheval de l'écurie et l'y ramener. As-tu entendu un coq qui chantait à quelque distance dans le village? C'est en ce moment que tu vins me réveiller.

Le vieillard se tut, et je n'eus pas la force de l'interroger davantage.

Après un moment de silence, durant lequel il réfléchit profondément, mon oncle me dit : — As-tu assez de courage pour affronter encore cette apparition, et avec moi?

Je lui répondis que j'étais prêt à tout.

— La nuit prochaine, dit-il, nous veillerons donc ensemble.

La journée s'était passée en maintes occupations, et le soir était venu. François avait, comme la veille, préparé le souper et apporté le punch. La lune brillait au milieu des nuages argentés, la mer mugissait avec violence, et le vent faisait résonner les vitraux. Nous nous efforçâmes de parler de matières indifférentes. Le grand-oncle avait placé sur la table sa montre à répétition. Elle sonna minuit. En même temps, la porte s'ouvrit avec le même bruit que la veille, des pas mesurés retentirent dans la première salle; les soupirs et les grattemens se firent entendre.

Mon oncle pâlit, mais ses yeux brillaient d'un feu inaccoutumé; il se leva de son fauteuil, et se redressa de toute sa haute stature, le bras droit étendu devant lui. Cependant les soupirs et les gémissemens augmentaient, et on se mit à gratter le mur avec plus de vio-

lence que la veille. Le vieillard se dirigea droit vers la porte murée, et d'un pas si assuré que le parquet en trembla. Arrivé à la place où le grattement se faisait entendre, il s'arrêta et s'écria d'une voix forte et solennelle : — Daniel! Daniel! Que fais-tu ici à cette heure?

Un cri terrible lui répondit, et fut suivi d'un bruit sourd, semblable à celui que produit la chute d'un corps pesant.

— Cherche grâce et miséricorde devant le trône de l'Éternel! Sors de ce monde auquel tu ne peux plus appartenir! s'écria le vieillard d'une voix plus forte encore.

On entendit un léger murmure. Mon oncle s'approcha de la porte de la salle, et la ferma si violemment, que toute l'aile du château en retentit. Lorsqu'il se remit sur son fauteuil, son regard

était éclairci. Il joignit les mains et pria intérieurement. J'étais resté pétrifié, saisi d'une sainte horreur, et je le regardais fixement. Il se releva après quelques instans, me serra dans ses bras, et me dit doucement : — Allons, mon neveu, allons dormir.

CHAPITRE V.

Enfin, après quelques jours, le baron arriva, avec sa femme et une suite nombreuse; les convives affluèrent, et la joyeuse vie que mon oncle m'avait dépeinte commença dans le château.

Lorsque le baron vint, dès son ar-

rivée, nous visiter dans notre salle, il parut fort surpris de notre changement de résidence, jeta un sombre regard sur la porte murée, et passa sa main sur son front, comme pour écarter un fâcheux souvenir. Le grand-oncle parla de l'écroulement de la salle d'audience. Le baron blâma François de ne nous avoir pas mieux logés, et invita avec bonté le vieil avocat à se faire donner tout ce qui pouvait contribuer à sa commodité. En général, la manière d'être du baron avec mon grand-oncle n'était pas seulement cordiale; il s'y mêlait une sorte de respect, que je m'expliquai par la différence des âges : mais ce fut là tout ce qui me plut dans les façons du baron, qui étaient rudes et hautaines. Il ne fit aucune attention à moi, et me traita comme un simple écrivain. La première fois que je rédigeai un acte, il le trouva mal conçu, et s'exprima sans

détour. Mon sang bouillonna, et je fus sur le point de répondre avec aigreur, lorsque mon oncle, prenant la parole, assura que tout ce que je faisais était parfaitement en règle.

Lorsque nous fûmes seuls, je me plaignis vivement du baron, dont les manières me repoussaient de plus en plus. — Crois-moi, neveu, me répondit-il « en dépit de ses manières, le baron est le meilleur des hommes; ces façons ne lui sont venues, comme je te l'ai déjà dit, que depuis qu'il est seigneur du majorat; autrefois c'était un jeune homme doux, modeste. Au reste, il n'est pas aussi rude que tu le fais, et je voudrais bien savoir pourquoi il te déplaît autant?

En disant ces mots, mon oncle sourit ironiquement, et le sang me monta au visage. En m'examinant bien, je ne pouvais me cacher que cette haine venait

de l'amour ou plutôt de l'admiration que je portais à une créature qui me semblait la plus ravissante de celles que j'eusse jamais rencontrées sur la terre. Cette personne n'était autre que la baronne elle-même. Dès son arrivée, dès qu'elle avait traversé les appartemens, enveloppée dans une pelisse de martre russe, qui serrait étroitement sa taille, la tête couverte d'un riche voile, elle avait produit sur mon âme l'impression la plus profonde. La présence même des deux vieilles tantes, vêtues plus bizarrement que jamais, avec de grandes fontanges, la saluant cérémonieusement à force de complimens en mauvais français, auxquels la baronne répondait par quelques mots allemands, tandis qu'elle s'adressait à ses gens en pur dialecte courlandais, tout donnait à son apparition un aspect encore plus piquant. Elle me semblait un ange de lumière,

dont la venue devait chasser les esprits de la nuit.

L'image de cette femme charmante était sans cesse devant mes yeux. Elle avait à peine dix-neuf ans. Son visage, aussi délicat que sa taille, portait l'empreinte de la bonté, mais c'était surtout dans le regard de ses yeux noirs que régnait un charme indéfinissable : un rayon humide s'y balançait, comme l'expression d'un douloureux désir. Souvent elle était perdue en elle-même, et de sombres nuages rembrunissaient ses traits. Elle semblait prévoir un avenir sinistre, et sa mélancolie la rendait encore plus belle.

Le lendemain de l'arrivée du baron, la société se rassembla pour déjeuner. Mon oncle me présenta à la baronne, et, dans mon trouble, je me comportai d'une manière si gauche, que les vieilles tantes attribuèrent mon embarras au

profond respect que je portais à la châtelaine, et me firent mille caresses. Mais je ne voyais, je n'entendais que la baronne, et cependant je savais qu'il était aussi impossible de songer à mener une intrigue d'amour, que d'aimer, comme un écolier ou comme un berger transi, une femme à la possession de laquelle je devais à jamais renoncer. Puiser l'amour dans ses regards, écouter sa voix séduisante, et puis, loin d'elle, porter toujours son image dans mon cœur, c'est ce que je ne voulais et que je ne pouvais pas faire. J'y songeai tout le jour, la nuit entière, et dans mes extases, je m'écriais en soupirant : — Séraphine! Séraphine! Mes transports furent si vifs que mon oncle s'éveilla.

— Neveu! me cria-t-il, je crois que tu rêves à haute voix. Dans le jour, tant qu'il te plaira ; mais la nuit, laisse-moi dormir.

Je ne fus pas peu embarrassé d'avoir laissé échapper ce nom devant mon grand - oncle, qui avait bien remarqué mon trouble à l'arrivée de la baronne. Je craignais qu'il ne me poursuivît de ses sarcasmes ; mais le lendemain, en entrant dans la salle d'audience, il ne me dit que ces mots : — Que Dieu donne à chacun le bon sens de se conserver à sa place !

Puis il s'assit à la grande table, et ajouta : — Neveu, écris bien distinctement pour que je ne sois pas arrêté court en lisant tes actes.

CHAPITRE VI.

L'ESTIME et le respect que le baron portait à mon vieux grand-oncle se montraient en toutes choses. C'est ainsi qu'il le forçait toujours de prendre la place d'honneur auprès de la baronne. Pour moi, j'occupais tantôt une place,

tantôt une autre, et d'ordinaire quelques officiers de la ville voisine s'attachaient à moi pour boire et jaser ensemble.

Durant quelques jours je me trouvai de la sorte fort éloigné de la baronne, jusqu'à ce qu'enfin le hasard me rapprocha d'elle. Au moment où les portes de la salle à manger s'étaient ouvertes, la demoiselle de compagnie de la baronne, qui ne manquait ni de beauté ni d'esprit, se trouvait engagée avec moi dans une conversation qui semblait lui plaire. Conformément à l'usage, je lui donnai le bras, et je n'éprouvai pas peu de joie en la voyant prendre place auprès de la baronne qui lui lança un coup d'œil amical. On peut imaginer que tout ce que je dis pendant le repas, s'adressa moins à ma voisine qu'à sa maîtresse ; et soit que mon exaltation donnât un élan tout particulier à mes dis-

cours, soit que la demoiselle fût disposée à m'entendre, elle se plut sans cesse davantage aux récits merveilleux que je lui faisais. Bientôt notre entretien devint entièrement séparé de la conversation générale. Je remarquais avec plaisir que ma voisine jetait de temps en temps des regards d'intelligence à la baronne, qui s'efforçait de nous entendre. Son attention semblait surtout redoubler lorsque je parlais de musique avec l'enthousiasme que m'inspire cet art sacré ; et elle fit un mouvement, lorsqu'il m'échappa de dire qu'au milieu des tristes occupations du barreau, je trouvais encore quelques momens pour jouer de la flûte.

On s'était levé de table, et le café avait été servi dans le salon. Je me trouvai, sans y prendre garde, debout auprès de la baronne qui causait avec sa demoiselle de compagnie. Elle s'adressa aussi-

tôt à moi, et me demanda, d'un ton plus familier que celui qu'on prend avec une simple connaissance, si je me plaisais dans le vieux château. Je lui répondis que la solitude où nous nous étions trouvés pendant les premiers instans de notre séjour avait produit sur moi une profonde impression, que depuis son arrivée je me trouvais fort heureux, mais que je désirais vivement être dispensé d'assister aux grandes chasses qui se préparaient et auxquelles je n'étais pas habitué.

La baronne se mit à sourire et me dit : — Je pense bien que ces grandes courses dans nos forêts de pins ne vous séduisent guère. Vous êtes musicien, et si tout ne me trompe pas, vous êtes poëte aussi. J'aime ces deux arts avec passion : je joue moi-même un peu de la harpe; mais à R...bourg, il faut que je me prive de ce délassement, car mon

mari ne veut pas que j'apporte cet instrument dont les sons délicats s'accorderaient peu avec le bruit des cors de chasse et les cris des chiens. Oh ! mon Dieu, que la musique me rendrait heureuse ici !

Je lui dis que je ferais tous mes efforts pour contenter son envie, ne doutant pas qu'on trouverait quelque instrument au château, ne fût-ce qu'un mauvais piano.

Mademoiselle Adelaïde, la demoiselle de compagnie de la baronne, se mit à rire, et me demanda si je ne savais pas que, de mémoire d'homme, on n'avait entendu dans le château, excepté les trompettes et les cors des chasseurs, que les violons enrhumés, les basses discordantes, et les hautbois criards de quelques musiciens ambulans. La baronne exprima de nouveau le vif désir de m'entendre faire de la musique ;

et, toutes deux, elle et Adelaïde, proposèrent mille expédiens pour se procurer un forté-piano.

En ce moment, le vieux François traversa la salle.

— Voilà celui qui sait conseil à tout, qui procure tout, même ce qui est inouï et impossible! A ces mots, mademoiselle Adelaïde l'appela; et tandis qu'elle cherchait à lui faire comprendre de quoi il était question, la baronne écoutait, les mains jointes, la tête penchée en avant, regardant le vieux domestique avec un doux sourire. Elle ressemblait à un enfant qui voudrait déjà avoir dans ses mains le jouet qu'il désire.

François, après avoir exposé, à sa manière, plusieurs causes qui semblaient s'opposer invinciblement à ce qu'on se procurât, dans un bref délai, un instrument aussi rare, finit par se gratter le front, en disant: — Mais il y a dans le vil-

lage la femme de l'inspecteur, qui tape, avec diablement d'adresse, sur une petite orgue, tantôt à vous faire pleurer, et tantôt à vous donner envie de danser une courante.....

— Elle a un piano! s'écria Adelaïde en l'interrompant.

— Ah! sans doute, c'est cela, dit François; il lui est venu de Dresde un.....

— Oh! c'est merveilleux, s'écria la baronne.

— Un bel instrument! s'écria le vieux François; mais un peu faible, car lorsque l'organiste a voulu jouer dessus, le cantique: *Toutes mes volontés sont dans ta main*, *Seigneur*, il l'a mis tout en pièces; de manière...

— Oh! mon Dieu! s'écrièrent à la fois la baronne et Adelaïde.

— De manière, continua François,

qu'il en a coûté beaucoup d'argent pour l'envoyer réparer à R.....

— Mais il est revenu? demanda Adelaïde avec impatience.

— Eh ! sans doute, mademoiselle ; et l'inspectrice se fera un honneur de.....

Le baron vint à passer en cet instant ; il regarda notre groupe d'un air surpris, et dit en souriant avec ironie à la baronne : — François vient-il de nouveau de donner quelque bon conseil?

La baronne baissa les yeux en rougissant, et le vieux domestique se recula avec effroi, la tête levée, et les bras pendans, dans une attitude militaire.

Les vieilles tantes se soulevèrent dans leurs jupes lourdes et étoffées, et enlevèrent la baronne. Mademoiselle Adelaïde la suivit. J'étais resté comme frappé par un enchantement; éperdu de délices de pouvoir approcher de celle qui ra-

vissait tout mon être, et irrité contre le baron, qui me semblait un despote devant qui tout le monde tremblait.

— M'entends-tu, enfin? dit mon oncle en me frappant sur l'épaule. N'est-il pas temps de remonter dans notre appartement? Ne t'empresse pas ainsi auprès de la baronne, me dit-il, lorsque nous fûmes seuls ensemble : laisse cela aux jeunes fats; il n'en manque pas. Je lui racontai comme tout s'était passé, et je lui demandai si je méritais ses reproches. Il ne me répondit que : hem, hem! ôta sa robe de chambre, alluma sa pipe, se plaça dans son fauteuil, et se mit à me parler de la chasse de la veille, en se moquant de mon inhabileté à manier un fusil. Tout était devenu tranquille dans le château, et chacun retiré dans sa chambre s'occupait de sa toilette pour le soir; car les musiciens aux violons enrhumés, aux basses dis-

cordantes et aux hautbois criards, étaient arrivés, et il ne s'agissait de rien moins que d'un bal pour la nuit.

Mon grand-oncle préférait le sommeil à ces distractions bruyantes, et avait résolu de rester dans sa chambre. Pour moi, j'étais occupé à m'habiller, lorsqu'on vint frapper doucement à la porte. François parut, et m'annonça d'un air mystérieux que le clavecin de l'inspectrice était arrivé dans un traîneau, et qu'il avait été porté chez la baronne.

Mademoiselle Adelaïde me faisait prier de me rendre auprès de sa maîtresse.

CHAPITRE VII.

Avec quels battemens de cœur, avec quels tressaillemens j'ouvris la chambre où je devais la trouver!

Mademoiselle Adelaïde vint joyeusement à ma rencontre. La baronne, déjà complètement habillée pour le bal, était

assise d'un air rêveur devant la caisse mystérieuse où dormaient les sons que je devais éveiller. Elle se leva dans un tel éclat de beauté que je pus à peine respirer.

—Eh bien ! Théodore... (Selon la bienveillante coutume du Nord qu'on retrouve au fond du Midi, elle nommait chacun par son prénom.) Eh bien ! Théodore, me dit-elle, l'instrument est arrivé. Fasse le ciel qu'il ne soit pas tout-à-fait indigne de votre talent !

Dès que j'en ouvris la boîte, une multitude de cordes s'échappèrent, et au premier accord, toutes celles qui étaient restées tendues rendirent des sons d'une discordance effroyable.

— L'organiste a encore passé par là avec sa main délicate, dit mademoiselle Adelaïde en riant; mais la baronne, toute découragée, s'écria : — C'est cependant

un grand malheur! Ah ! ne dois-je donc avoir aucun plaisir ici ?

Je cherchai dans la case de l'instrument, et je trouvai heureusement quelques rouleaux de cordes, mais pas une clef d'accordeur.

Nouvelles lamentations.

— Toute clef dont le tuyau pressera la cheville pourra servir, leur dis-je, et aussitôt la baronne et Adelaïde se mirent à courir de tous côtés. En un instant un magasin complet de clefs se trouva devant moi sur la table d'harmonie.

Je me mis alors activement à l'ouvrage. Mademoiselle Adelaïde et la baronne elle-même s'efforçaient de m'aider en essayant chaque clef tour à tour.

— En voici une qui s'ajuste! elle va, elle va bien! s'écrièrent-elles avec transport. Et la corde tendue jusqu'à l'accord pur se brisa avec bruit et les fit reculer

avec effroi. La baronne reprit de ses doigts délicats le fil d'archal, le renoua, et me tendit complaisamment les rouleaux de cordes à mesure que je les développais. Tout à coup l'une d'elles s'échappa et se perdit à l'extrémité de la chambre; la baronne poussa un soupir d'impatience, Adelaïde courut en riant la chercher; et à nous trois, nous la rattachâmes pour la voir se briser encore. Mais enfin tous les numéros se trouvèrent, les cordes furent attachées, et les sons maigres et confus commencèrent à se régler et à se changer en accords pleins et harmonieux.

— Nous avons réussi! l'instrument est d'accord! me dit la baronne avec un doux sourire.

Que cette peine prise en commun effaça promptement entre nous la timidité et la gêne des convenances! une confiance familière s'établit aussitôt et dis-

sipa l'embarras qui m'accablait comme un fardeau pesant. Le pathos qui accompagne d'ordinaire l'amour timide était déjà loin de moi, et lorsqu'enfin le piano-forté se trouva d'accord, au lieu, comme je me l'étais promis, d'exprimer ce que j'éprouvais par des improvisations, je me mis à exécuter des canzonnettes italiennes. Tandis que je répétais mille fois *senza dite*, *sentimi idol mio* et *morir mi sento*, les regards de Séraphine s'animaient de plus en plus. Elle s'était assise tout près de moi, et je sentais son haleine se jouer sur ma joue. Elle se tenait le bras appuyé sur le dossier de mon fauteuil, et un ruban blanc, qui se détacha de sa coiffure de bal, tomba sur mon épaule, et flotta quelque temps balancé par ses doux soupirs.

Je m'étonne encore d'avoir pu conserver ma raison !

Lorsque je m'arrêtai en essayant quelques accords pour chercher un nouveau motif, Adelaïde, qui était assise dans un coin de la chambre, vint s'agenouiller devant la baronne; et prenant ses deux mains, elle les pressa dans les siennes, en disant : — O ma chère baronne! Séraphine, chantez aussi, de grâce!

La baronne répondit : — A quoi penses-tu donc, Adelaïde? Comment, tu veux que je me fasse entendre après notre virtuose!

C'était un tableau ravissant que de la voir semblable à un enfant honteux, les yeux baissés, rougissant, et combattue tout à la fois par l'embarras et le désir.

Je la suppliai à mon tour; et lorsqu'elle eut parlé des chansons courlandaises, les seules qu'elle sût, dit-elle, je ne lui

laissai de repos que lorsqu'elle eut promené sa main gauche sur le clavier, comme par manière d'introduction. Je voulus lui céder ma place ; elle s'y refusa absolument, en disant qu'elle n'était pas en état de produire un seul accord. Je restai. Elle commença d'une voix pure et argentine, qui retentissait comme les accens du cœur. C'était une mélodie simple, portant tout-à-fait le caractère de ces chants populaires qui pénètrent si profondément dans l'âme, qu'en les entendant on ne peut méconnaître la haute nature poétique de l'homme. Il se trouve un charme plein de mystère dans les paroles insignifiantes de ces textes, qui sont en quelque sorte l'hiéroglyphe des sentimens qu'on ne peut exprimer. Qui ne pense avec bonheur à ces canzonnettes espagnoles, dont les paroles n'ont guère plus d'art que celle-ci :

« Je m'embarquai sur la mer avec » celle que j'aime; l'orage nous surprit, » et celle que j'aime se balançait avec » effroi. Non! jamais plus je ne m'em- » barquerai sur la mer avec celle que » j'aime. »

La chansonnette de la baronne ne disait rien de plus que : « Quand j'étais » jeune, je dansai à la noce avec mon » trésor, » et une fleur tomba de ses cheveux. Je la relevai et la lui rendis en disant : « Eh bien, mon trésor, quand » reviendrons-nous à la noce? » Lorsque j'accompagnai, par des harpéges, la seconde strophe de cette chanson, et que dans mon ravissement j'en devinai la mélodie sur les lèvres de Séraphine, je passai à ses yeux et à ceux d'Adelaïde pour un grand maître, et elles m'accablèrent d'éloges.

L'éclat des lumières de la salle du bal

se répandait jusque sur les fenêtres de la chambre de la baronne, et un affreux bruit de trompettes et de hautbois nous annonça qu'il était temps de nous séparer.

— Hélas! il faut que je m'éloigne, dit Séraphine. Je me levai aussitôt.

— Vous m'avez procuré les plus heureux momens que j'aie jamais passés à R...bourg, me dit-elle. A ces mots elle me tendit la main. Dans mon ivresse, je la portai à mes lèvres, et je sentis tous les nerfs de ses doigts trembler sous mes baisers!

Je ne sais pas comment je pus arriver jusqu'à la salle du bal. Un Gascon disait qu'il craignait les batailles, parce que chaque blessure lui serait mortelle, lui qui n'était que cœur de la tête aux pieds. J'étais exactement comme disait ce Gascon; un attouchement me tuait. La main

de Séraphine, ses doigts tremblans avaient pénétré en moi comme des flèches empoisonnées. Mon sang brûlait dans mes artères !

CHAPITRE VIII.

Sans précisément m'interroger, le grand-oncle fit si bien le lendemain, que je lui racontai l'histoire de la veille. Alors quittant l'air riant qu'il avait pris d'abord, il me dit du ton le plus grave : — Je t'en prie, mon neveu, résiste à la fo-

lie qui s'est emparée si puissamment de toi. Sais-tu bien que tes galanteries peuvent avoir des suites épouvantables! Tu marches comme un insensé sur une glace fragile qui se brisera sous tes pas. Tu t'engloutiras; et je me garderai de te prêter la main pour te secourir, je t'en préviens. Que le diable emporte ta musique, si tu ne sais pas l'employer à autre chose qu'à troubler le repos d'une femme paisible!

— Mais, répondis-je, pensez-vous donc que je songe à me faire aimer de la baronne?

— Singe que tu es! Si je le pensais, je te jetterais par cette fenêtre!

Le baron interrompit ce pénible colloque, et les affaires m'arrachèrent à mes rêveries. Dans le salon, la baronne m'adressait seulement quelques mots, mais il ne se passait pas de soirée sans que je reçusse un message de mademoi-

selle Adelaïde, qui m'appelait auprès de Séraphine. Nous passions souvent le temps à nous entretenir de différens sujets entre les intervalles de la musique, et Adelaïde avait soin de débiter mille folies, lorsqu'elle nous voyait nous plonger dans des rêveries sentimentales. Je me convainquis dans ces entrevues, que la baronne avait dans l'âme quelque chose d'extraordinaire, un sentiment funeste qu'elle ne pouvait surmonter, ni dissimuler.

Un jour, la baronne ne parut pas à table; on disait qu'elle était indisposée, et qu'elle gardait la chambre. On demanda avec intérêt au baron si l'indisposition de sa femme était grave. Il se mit à rire d'une manière singulière, et répondit : — C'est un léger rhume que lui a causé l'air de la mer, qui n'épargne guère les douces voix, et qui ne souffre d'autres concerts que les fanfares de

chasse. A ces mots, le baron me jeta un regard irrité. C'était évidemment à moi que s'adressaient ses paroles. Adelaïde, qui était assise auprès de moi, rougit extrêmement, et me dit à voix basse, sans lever la tête : — Vous verrez encore aujourd'hui Séraphine, et vos chants adouciront ses maux.

Les paroles d'Adelaïde me frappèrent en ce moment; il me sembla que j'avais une secrète intrigue d'amour qui ne pourrait se terminer que par un crime. Les avertissemens de mon grand-oncle revinrent à ma pensée. Que devais-je faire ? Cesser de la voir; cela ne se pouvait pas, tant que je resterais au château, et je ne pouvais le quitter tout à coup. Hélas! je ne sentais que trop que je n'étais pas assez fort pour m'arracher au rêve qui me berçait des joie ineffafables. Adelaïde me semblait presque une vulgaire entremetteuse, je voulais

la mépriser; et cependant je ne le pouvais pas. Qu'y avait-il donc de coupable entre Séraphine et moi? Le repas s'acheva promptement, parce qu'on voulait chasser des loups qui s'étaient montrés dans les bois voisins. La chasse convenait parfaitement à la disposition d'esprit où je me trouvais, et je déclarai à mon oncle que j'allais me mettre de la partie.

— C'est bien, me dit-il en riant; j'aime à te voir ainsi. Je reste, moi; tu peux prendre mon fusil et mon couteau de chasse, c'est une arme sûre dont on a quelquefois besoin.

La partie du bois où les loups devaient se trouver, fut cernée par les chasseurs. Le froid était excessif, le vent sifflait à travers les pins, et me poussait la neige au visage; je voyais à peine à six pas. Je quittai presque glacé la place que j'avais choisie, et je cherchai un abri dans le

bois. Là je m'appuyai contre un arbre, mon fusil sous le bras. Bientôt j'oubliai la chasse; mes pensées me transportaient dans la chambre de Séraphine. Des coups de feu se firent entendre, et un loup d'une taille énorme parut devant moi; je tirai. J'avais manqué l'animal, qui se précipita sur moi, les yeux étincelans. J'étais perdu; j'eus heureusement assez de sang-froid pour tirer mon couteau et le présenter au gosier de mon féroce ennemi. En un clin-d'œil, je fus couvert de sang.

Un des gardes du baron accourut vers moi en criant, et bientôt tous les autres chasseurs se rassemblèrent autour de nous. Le baron accourut aussi. — Au nom du ciel, vous saignez! me dit-il, vous êtes blessé.

J'assurai que je ne l'étais pas. Le baron s'adressa alors au chasseur qui était arrivé le premier, et l'accabla de repro-

ches pour n'avoir pas tiré dès que j'avais manqué; et, bien que celui-ci s'excusât sur la rapidité de la course du loup qu'il n'avait pu suivre, le baron ne laissa pas que de s'emporter contre lui. Cependant les chasseurs avaient relevé le loup mort. C'était un des plus grands animaux de son espèce, et l'on admira généralement mon courage et ma fermeté, bien que ma conduite me parût fort naturelle, et que je n'eusse nullement songé au danger que je courais. Le baron surtout me témoigna un intérêt extrême, et il ne pouvait se lasser de me demander les détails de cet événement. On revint au château, le baron me tenait amicalement sous le bras. Il avait donné mon fusil à porter à un de ses gardes. Il parlait sans cesse de mon action héroïque, si bien que je finis par croire moi-même à mon héroïsme; et, perdant toute modestie, je pris sans

façon l'attitude d'un homme de courage et de résolution.

Dans le château, au coin du feu, près d'un bowl de punch fumant, je fus encore le héros du jour; car le baron seul avait tué un loup, et tous les autres chasseurs se virent forcés d'attribuer leurs mésaventures à l'obscurité et à la neige.

Je m'attendais aussi à recevoir des louanges de mon grand-oncle, et dans cette attente, je lui racontai mon aventure d'une façon passablement prolixe, n'oubliant pas de peindre avec de vives couleurs l'air féroce et sanguinaire du loup affamé; mais mon grand-oncle se mit à me rire au nez, et me dit : —Dieu est fort dans les faibles !

CHAPITRE IX.

Lorsque fatigué de boire et de parler je me dirigeai vers mon appartement, je vis comme une figure légère qui s'avançait de ce côté, une lumière à la main ; en approchant, je reconnus mademoiselle Adelaïde.

— Ne faut-il pas errer comme un revenant pour vous rencontrer, mon brave chasseur de loups? me dit-elle à voix basse, en saisissant ma main.

Ce mot de revenant, prononcé en ce lieu (nous nous trouvions dans la salle d'audience), me fit tressaillir. Il me rappela la terrible nuit que j'y avais passée, et ce soir encore, le vent de la mer gémissait comme les tuyaux d'un orgue, les vitraux tremblaient avec bruit, et la lune jetait sur les dalles une clarté blafarde. Mademoiselle Adelaïde, qui tenait ma main, sentit le froid glacial qui se glissait en moi.

— Qu'avez-vous donc? me dit-elle, vous tremblez? — Allons, je vais vous rappeler à la vie. Savez-vous bien que la baronne ne peut pas attendre le moment de vous voir? Elle ne veut pas croire que le loup ne vous a pas croqué,

et elle se tourmente d'une manière incroyable. — Eh! mon jeune ami, qu'avez-vous donc fait à Séraphine? Jamais je ne l'avais vue ainsi. — Ah! comme votre pouls bat maintenant; comme ce beau jeune homme, qui semblait mort, se réveille tout-à-coup! — Allons, venez bien doucement, nous allons chez la baronne.

Je me laissai entraîner en silence. La manière dont Adelaïde parlait de la baronne me semblait indigne d'elle, et j'étais furieux contre notre prétendue confidente. Lorsque j'entrai avec Adelaïde, la baronne fit trois ou quatre pas au-devant de moi, en poussant un cri de satisfaction, puis elle s'arrêta tout-à-coup au milieu de la chambre. J'osai prendre sa main et la baiser. La baronne la laissa reposer dans les miennes et me dit : — Mais, mon Dieu, est-ce donc votre affaire d'aller combattre les loups?

Ne savez-vous pas que les temps fabuleux d'Orphée et d'Amphion sont dès long-temps passés, et que les bêtes féroces ont perdu tout respect pour les bons musiciens?

Cette tournure plaisante que la baronne donna au vif intérêt qu'elle m'avait témoigné, me rappela aussitôt au ton convenable, que je pris avec tact. Je ne sais toutefois comment il se fit qu'au lieu d'aller m'asseoir devant le piano, comme d'ordinaire, je pris place sur le canapé, auprès de la baronne.

Ces paroles qu'elle me dit : Et comment vous êtes-vous tiré de ce danger? éloignèrent toute idée de musique. Lorsque je lui eus raconté mon aventure dans le bois, et parlé de l'intérêt que le baron m'avait témoigné, elle s'écria, avec un accent presque douloureux : — Oh! que le baron doit vous paraître rude et emporté! Mais croyez-moi, ce n'est que

dans ce château inhospitalier, au milieu de ces forêts, qu'il se montre si fougueux et si sombre. Une pensée l'occupe sans cesse, il est persuadé qu'il doit arriver ici un événement funeste; aussi votre aventure l'a-t-elle fortement frappé. Il ne voudrait pas voir le dernier de ses domestiques exposé au danger, encore moins un ami, et je sais que Gottlieb, qui n'est pas venu à votre secours, subira tout au moins la punition la plus humiliante pour un chasseur, et qu'on le verra, à la prochaine chasse, à pied derrière les autres, avec un bâton à la main au lieu de fusil. Cette idée des dangers que court sans cesse le baron à la chasse, trouble tous mes instans. C'est défier le démon. On raconte déjà tant de choses sinistres sur ce château, et sur notre aïeul qui a fondé le majorat! — Et moi, que n'ai-je pas à souffrir dans ma solitude! toujours abandonnée

dans ce château où le peuple croit voir des apparitions! Vous seul, mon ami, dans ce séjour, vous m'avez procuré, par votre art, quelques instans de bonheur!

Je parlai alors à la baronne de l'impression singulière que j'avais ressentie à mon arrivée au château, et soit que ma physionomie en dît plus que mes paroles, elle insista pour apprendre tout ce que j'avais éprouvé. Durant mon récit, elle joignit plusieurs fois les mains avec horreur. Elle m'écoutait avec un effroi toujours croissant; lorsque enfin je lui parlai du singulier grattement qui s'était fait entendre, et de la manière dont mon oncle l'avait fait cesser la nuit suivante, elle poussa un cri de terreur, se rejeta en arrière, et se cacha le visage de ses deux mains. Je remarquai alors qu'Adelaïde nous avait quittés. Mon récit était déjà terminé depuis

quelque temps. Séraphine gardait toujours le silence, le visage caché dans ses mains. Je me levai doucement; et, m'approchant du piano, je m'efforçai de calmer, par mes accords, son esprit que j'avais fait passer dans l'empire des ombres. Je préludai faiblement par une cantate sacrée de l'abbé Steffani. Les notes plaintives du : *Ochi, perchè piangete*? tirèrent Séraphine de ses sombres rêveries, elle m'écouta en souriant, les yeux remplis de larmes brillantes. — Comment se fit-il que je m'agenouillai devant elle, qu'elle se pencha vers moi, que je la ceignis dans mes bras, et qu'un long baiser ardent brûla sur mes lèvres? — Comment ne perdis-je pas mes sens en la sentant se presser doucement contre moi? — Comment eus-je le courage de la laisser sortir de mes bras, de m'éloigner et de me remettre au piano? La baronne fit quelques pas vers la fenêtre,

se retourna et s'approcha de moi avec un maintien presque orgueilleux, que je ne lui connaissais pas.

Elle me regarda fixement et me dit : — Votre oncle est le plus vénérable vieillard que je connaisse. C'est le génie protecteur de notre famille !

Je ne répondis rien. Son baiser circulait dans toutes mes veines. Adelaïde entra, — la lutte que je soutenais avec moi-même se termina par un déluge de larmes que je ne pus retenir. Adelaïde me regarda d'un air étonné et en riant d'un air équivoque ; — j'aurais pu l'assassiner !

Séraphine me tendit la main et me dit avec une douceur inexprimable : — Adieu, mon ami ! adieu. N'oubliez pas que personne n'a jamais mieux compris que moi votre musique.

Ces paroles retentiront long-temps dans mon âme! Je murmurai quelques mots confus, et je courus à ma chambre.

CHAPITRE X.

Mon oncle était déjà plongé dans le sommeil. Je restai dans la grande salle, je tombai sur mes genoux, je pleurai hautement, j'appelai Séraphine, — bref, je m'abandonnai à toutes les extravagances d'un délire amoureux, et je ne re-

vins à moi qu'en entendant mon oncle qui me criait : — Neveu, je crois que tu es fou, ou bien te bas-tu encore avec un loup?

Je rentrai dans la chambre, et je me couchai avec la ferme résolution de ne rêver que de Séraphine. Il était minuit à peu près, et j'étais à peine dans le premier sommeil, lorsqu'un bruit de portes et de voix éloignées me réveilla brusquement. J'écoutai, les pas se rapprochaient, la porte de la salle s'ouvrit, et bientôt on frappa à celle de notre chambre.

— Qui est là? m'écriai-je.

Une voix du dehors répondit: — M. le justicier, M. le justicier, levez-vous, levez-vous!

Je reconnus la voix de François, et je lui demandai : — Le feu est-il au château?

Mon grand-oncle se réveilla à ces

mots, et s'écria : — Où est le feu ? ou bien est-ce encore une de ces maudites apparitions ?

— Ah ! M. le justicier, levez-vous, dit François; levez-vous, M. le baron demande à vous voir !

— Que me veut le baron à cette heure ? répondit mon oncle. Ne sait-il pas que la justice se couche avec le justicier, et qu'elle dort aussi bien que lui ?

— Ah ! M. le justicier, s'écria François avec inquiétude, levez-vous toujours, madame la baronne est bien malade.

Je poussai un cri de terreur.

— Ouvre la porte à François ! me cria mon oncle. Je me levai en chancelant, et j'errai dans la chambre sans trouver la porte. Il fallut que mon oncle m'assistât. François entra pâle et défait, et alluma les bougies. A peine étions-nous habillés que nous entendîmes la voix du ba-

ron qui criait dans la salle : — Puis-je vous parler, mon cher V*** ?

— Pourquoi t'es-tu habillé, neveu ? le baron ne demande que moi, dit le vieillard au moment de sortir.

— Il faut que je descende, — que je la voie, et puis que je meure, dis-je d'une voix sourde.

— Ah ! ah ! tu as raison, mon neveu ! En disant ces mots, le vieillard me repoussa si violemment la porte au visage, que les gonds en retentirent, et il la ferma extérieurement. Dans le premier instant de ma colère, j'essayai de la briser ; mais réfléchissant aussitôt que ma fureur pourrait avoir les suites les plus funestes pour la baronne elle-même, je résolus d'attendre le retour de mon vieux parent. Je l'entendis parler avec chaleur au baron, j'entendis plusieurs fois prononcer mon nom, mais je ne pus rien comprendre. Ma situation me paraissait mor-

telle. Enfin j'entendis appeler le baron, qui s'éloigna aussitôt.

Mon oncle entra dans sa chambre.

— Elle est morte! m'écriai-je en me précipitant au-devant de lui.

— Et toi, tu es fou! me répondit-il en me prenant par le bras et me faisant asseoir dans un fauteuil.

— Il faut que je la voie! m'écriai-je, dût-il m'en coûter la vie!

— Vas-y donc, mon cher neveu, dit-il, en fermant sa porte et en mettant la clef dans sa poche. Ma fureur ne connut plus de bornes. Je pris un fusil chargé, et je m'écriai : — Je me chasse à vos yeux une balle à travers le crâne, si vous ne m'ouvrez cette porte!

Le vieillard s'approcha tout près de moi, et me mesurant d'un regard étincelant, me dit : — Crois-tu, pauvre garçon, que tes misérables menaces puissent m'effrayer? Crois-tu que ta vie ait

quelque valeur à mes yeux, si tu la sacrifies pour une pitoyable folie? Qu'as-tu de commun avec la femme du baron? Qui t'a donné le droit d'aller t'emporter comme un fat importun là où l'on ne t'appelle pas, et où on ne souffrirait pas ta présence? Veux-tu jouer le berger amoureux, à l'heure solennelle de la mort?

Je retombai anéanti.

Le vieillard continua d'une voix radoucie : — Et afin que tu le saches, le prétendu danger que court la baronne n'est rien. Mademoiselle Adelaïde est hors d'elle-même, dès qu'une goutte d'eau lui tombe sur le nez, et elle crie alors : — Quel effroyable orage! Elle a mis l'alarme dans le château pour un évanouissement ordinaire. Heureusement les tantes sont arrivées avec un arsenal d'essences et d'élixirs, et tout est rentré dans l'ordre.

Mon oncle se tut ; il vit combien je combattais avec moi-même. Il se promena quelques momens dans sa chambre, s'arrêta devant moi, et me dit en riant : — Neveu ! neveu ! quelle folie fais-tu ici ? — Allons, c'est une fois ainsi. Le diable fait ici des siennes de toutes les façons, et c'est toi qui es tombé dans ses griffes.

Il fit encore quelques pas en long et en large, et reprit : — Il n'y a plus moyen de dormir maintenant, il faut fumer ma pipe pour passer le reste de la nuit.

A ces mots, mon grand-oncle prit une longue pipe de gypse, la remplit lentement en fredonnant une ariette, chercha au milieu de ses papiers une feuille qu'il plia soigneusement en forme d'allumette, et huma la flamme par de fortes aspirations. Chassant autour de lui d'épaisnuages, il reprit entre ses dents :

— Eh bien! neveu, conte-moi encore un peu l'histoire du loup.

La tranquillité du vieillard produisit un singulier effet pour moi. Il me sembla que j'étais loin de R...bourg, bien loin de la baronne, et que mes pensées seules arrivaient jusqu'à elle. La dernière demande de mon oncle me chagrina.

— Mais, lui dis-je; trouvez-vous mon aventure si comique qu'elle prête à la raillerie?

— Nullement, répliqua-t-il, nullement, monsieur mon neveu; mais tu n'imagines pas la singulière figure que fait dans le monde un blanc-bec comme toi, quand le bon Dieu daigne lui laisser jouer un rôle qui ne soit pas ordinaire. — J'avais un camarade d'université qui était un homme tranquille et réfléchi. Le hasard le nicha dans une affaire d'honneur, et lui, que tous ses ca-

marades regardaient comme un homme faible, et même comme un poltron, se conduisit en cette circonstance avec tant de courage, qu'il fut généralement admiré. Mais depuis ce temps il ne fut plus le même : du jeune homme simple et studieux, il advint un fanfaron et un fier-à-bras insupportable; et il fit si bien que le sénior d'une landsmanschaft [1], qu'il avait insulté de la manière la plus vulgaire, le tua en duel, au premier coup. — Je te raconte cela tout bonnement, neveu; c'est une historiette, tu en penseras ce que tu voudras.

On entendit marcher dans cette salle. Une voix perçante retentissait à mon oreille, et me criait : Elle est morte!

[1] Des associations se forment sous ce nom dans toutes les universités; le doyen, ou *sénior*, est chargé par ses camarades de les diriger.

Trad.

Cette pensée me frappa comme un éclair. Mon oncle se leva, et appela : François ! François !

— Oui, M. le justicier ! répondit-on en dehors.

— François, ranime un peu le feu dans la cheminée de la salle ; et, si c'est possible, fais-nous préparer deux tasses de thé.

— Il fait diablement froid, ajouta mon oncle en se tournant vers moi ; si nous allions causer auprès de l'autre cheminée ?

Il ouvrit la porte : je le suivis machinalement.

— Comment cela va-t-il en bas ? dit-il au vieux domestique.

— Ah ! ce n'est rien, répondit François ; Madame se trouve bien maintenant, et elle attribue son évanouissement à un mauvais rêve.

Je fus sur le point de bondir de joie.

Un regard sévère de mon oncle me rappela à moi-même.

— Au fond, dit-il, il vaudrait mieux nous remettre une couple d'heures sur l'oreiller. — Laisse là le thé, François!

— Comme vous l'ordonnerez, M. le justicier, répondit François; et il quitta la salle en nous souhaitant une bonne nuit, bien qu'on entendît déjà le chant des coqs.

— Écoute, neveu, dit le grand-oncle en secouant sa pipe contre la cheminée, écoute : il est cependant heureux qu'il ne te soit pas arrivé de malheur avec les loups et les fusils chargés!

Je le compris; et j'eus honte de lui avoir donné lieu de me traiter comme un enfant.

CHAPITRE XI.

— Aie la bonté de descendre et de t'informer de la santé de la baronne, me dit le lendemain mon oncle. Tu peux toujours aller trouver mademoiselle Adelaïde ; elle ne manquera pas de te donner un ample bulletin.

On pense bien que je ne me fis pas prier. Mais au moment où je me disposais à frapper doucement à la porte de l'appartement de Séraphine, le baron se présenta tout à coup devant moi. Il parut surpris, et m'examina d'un regard perçant.

— Que voulez-vous ici? Ce furent les premières paroles qu'il me fit entendre. Bien que le cœur me battît violemment, je me remis un peu et lui répondis d'un ton ferme : — Je remplis un message de mon oncle, en m'informant de la santé de madame la baronne.

— Oh ! ce n'est rien. — Rien, que son attaque de nerfs ordinaire. Elle repose doucement, et elle paraîtra à table aujourd'hui! — Dites cela à votre oncle! — Dites-lui cela!

Le baron prononça ces mots avec une certaine violence qui me fit croire qu'il était plus inquiet de la baronne qu'il ne

voulait le paraître. Je me tournais pour m'éloigner, lorsque le baron m'arrêta tout à coup par le bras, et s'écria d'un air irrité : — J'ai à vous parler, jeune homme !

Je voyais devant moi l'époux offensé qui me préparait un châtiment terrible, et j'étais sans armes. Mais en ce moment, je m'avisai que j'avais dans ma poche un couteau de chasseur, dont mon grand-oncle m'avait fait présent au moment de partir pour R...bourg. Je suivis alors le baron, qui marchait rapidement devant moi, et je résolus de n'épargner la vie de personne, si je devais essuyer quelque outrage.

Nous étions arrivés dans la chambre du baron. Il en ferma soigneusement la porte, puis se promena quelque temps les bras croisés, et revint devant moi, en répétant : — J'ai à vous parler, jeune homme !

Le courage m'était revenu, et je lui répondis d'un ton élevé : — J'espère que ce seront des paroles qu'il me sera permis d'entendre !

Le baron me regarda d'un air étonné, comme s'il ne pouvait pas me comprendre. Puis il croisa ses mains sur son dos, et se mit à marcher, les regards fixés sur le plancher. Tout à coup, il prit un fusil à la muraille, et fit entrer la baguette dans le canon pour s'assurer s'il était chargé. — Mon sang bouillonna dans mes veines, je portai la main à mon couteau en l'ouvrant dans ma poche, et je m'approchai fort près du baron pour le mettre dans l'impossibilité de m'ajuster.

— Une belle arme ! dit le baron ; et il remit le fusil à sa place. Je reculai de quelques pas ; le baron se rapprocha. Me frappant assez rudement sur l'épaule, il me dit : — Je dois vous paraître

contraint et troublé, Théodore! Je le suis aussi, les alarmes de cette nuit en sont cause. L'attaque de nerfs de ma femme n'était pas dangereuse, je le vois maintenant; mais ici, — ici dans ce château, je crains toujours les plus grands malheurs; et puis c'est la première fois qu'elle est malade ici. — Vous, — vous seul, vous êtes l'auteur de son mal!

— Comment cela est-il possible? répondis-je avec calme.

— Que le diable n'a-t-il brisé en mille pièces le maudit clavecin de l'inspectrice! Que n'êtes-vous!... Mais, non! non! Il en devait être ainsi. Et je suis seul cause de tout ceci. Dès le premier moment où vous vîntes faire de la musique dans la chambre de ma femme, j'aurais dû vous faire connaître la disposition de son esprit et de sa santé.

Je fis mine de parler.

— Laissez-moi achever, s'écria le ba-

ron, il faut que je vous évite tout jugement précipité. Vous me tenez pour un homme rude et sauvage, ennemi des beaux arts. Je ne le suis nullement, mais une conviction profonde m'oblige à interdire ici tout délassement qui amollit et qui ébranle l'âme. Apprenez que ma femme souffre d'une affection nerveuse qui finira par la priver de toutes les jouissances de la vie. Dans ces murs surtout, elle ne sort pas d'un état d'exaltation qui est toujours le symptôme d'une maladie grave. Vous me demanderez avec raison pourquoi je n'épargne pas à une femme délicate ce séjour terrible, cette rigoureuse vie de chasseur? Nommez-le faiblesse ou tout ce que vous voudrez, je ne puis me résoudre à la laisser loin de moi. Je pense d'ailleurs que cette vie que nous menons ici doit au contraire fortifier cette âme affaiblie; et vraiment le bruit du cor, les aboiemens des chiens,

le mugissement de la brise doivent l'emporter sur les tendres accords et sur les romances plaintives; mais vous avez juré de tourmenter méthodiquement ma femme, jusqu'à la faire mourir!

Le baron prononça ces dernières paroles en grossissant sa voix et les yeux étincelans. Je fis un mouvement violent; je voulus parler, le baron ne me laissa pas prendre la parole.

—Je sais ce que vous voulez dire, reprit-il, je le sais, et je vous répète que vous êtes en bon chemin de tuer ma femme; et vous sentez qu'il faut que je mette bon ordre à cela. — Bref! — vous exaltez ma femme par votre chant et votre jeu, et lorsqu'elle flotte sans gouvernail et sans guide, au milieu des visions que votre musique a conjurées, vous enfoncez plus profondément le trait en lui racontant une misérable histoire d'apparition qui vous est arrivée,

dites-vous, dans la salle d'audience. Votre grand-oncle m'a tout raconté, mais je vous prie de me dire à votre tour ce que vous avez vu, ou pas vu, entendu, éprouvé ou même soupçonné.

Je réfléchis un instant, et je contai de point en point toute mon aventure. Le baron laissait échapper de temps en temps un mot qui décelait sa surprise. Lorsque je redis la manière dont mon oncle s'était conduit, il leva les mains au ciel, et s'écria : — Oui, c'est l'ange protecteur de notre famille !

Mon récit était terminé.

— Daniel ! Daniel ! que fais-tu ici à cette heure ? murmura le baron en marchant à grands pas. — Mon ami, me dit-il, ma femme, à qui vous avez fait tant de mal sans le vouloir, doit être rétablie par vos soins. Vous seul, vous le pouvez.

Je me sentis rougir, et je faisais cer-

tainement une sotte figure. Le baron parut se complaire à voir mon embarras; il me regarda en souriant et avec une ironie fatale.

— Allons, allons, dit-il; vous n'avez pas affaire à une patiente dangereuse. La baronne est sous le charme de votre musique, et il serait cruel de l'en arracher tout à coup. Continuez donc. Vous serez bien reçu chez elle chaque soir; mais que vos concerts deviennent peu à peu plus énergiques, mettez-y des morceaux pleins de gaîté, et surtout répétez souvent l'histoire des apparitions. La baronne s'y accoutumera, et l'histoire ne fera pas plus d'impression sur elle que toutes celles qu'on lit dans les romans.

A ces mots, le baron me quitta. Je restai confondu; j'étais réduit au rôle d'un enfant mutin. Moi qui croyais avoir excité la jalousie dans son cœur, il m'en-

voyait lui-même à Séraphine, il ne voyait en moi qu'un instrument sans volonté qu'on prend ou qu'on rejette à son gré! Quelques minutes auparavant, je craignais le baron; au fond de mon âme gisait le sentiment de ma faute, mais cette faute même me faisait sentir plus vivement la vie, une vie magnifique, élevée, pleine d'émotions dignes d'envie, et tout était retombé dans les ténèbres, et je ne voyais plus en moi qu'un bambin étourdi qui, dans sa folie enfantine, a pris pour un diadème la couronne de papier dont il a coiffé sa tête.

— Eh bien! neveu, me dit mon grand-oncle qui m'attendait, où restes-tu donc?

— J'ai parlé au baron, répondis-je vivement et à voix basse, sans pouvoir le regarder.

— Sapperlote! je le pensais, s'écria-

t-il; le baron t'a sans doute appelé en duel, neveu?

L'éclat de rire qui suivit ces mots me prouva que cette fois, comme toujours, le vieil oncle perçait à travers mon âme. Je me mordis les lèvres, et je ne répondis rien, car je savais qu'un mot de ma part eût suffi pour provoquer une explosion de sarcasmes que je voyais déjà voltiger sur les lèvres du vieillard.

CHAPITRE XII.

La baronne vint à table en frais déshabillé d'une blancheur éclatante. Elle paraissait accablée, et lorsqu'elle levait doucement les yeux en parlant, le désir brillait en longs traits de feu dans ses regards, et une rougeur fugitive cou-

vrait ses joues. Elle était plus belle que jamais !

A quelles folies ne se livre pas un jeune homme dont le sang abondant afflue à la tête et au cœur ! Je reportai sur Séraphine la colère que le baron avait excitée en moi. Toute sa conduite me parut une triste mystification. Je tins à prouver que j'avais conservé toute ma raison, et que je ne manquais pas de perspicacité. J'évitai les regards de la baronne, comme un enfant boudeur, et j'échappai à Adélaïde qui me poursuivait, en me plaçant à l'extrémité de la table entre deux officiers, avec lesquels je me mis à boire vigoureusement. Au dessert, nous fêtâmes si bien la bouteille, que je devins d'une gaîté extraordinaire. Un laquais vint me présenter une assiette où se trouvaient des dragées, en disant : — De la part de mademoiselle Adélaïde. — Je la pris, et je remarquai

bientôt ces mots tracés au crayon sur une des dragées : *Et Séraphine !* — La tête me tourna. Je regardai Adélaïde qui éleva doucement son verre en me faisant signe. Presque sans le vouloir je prononçai le nom de Séraphine, et prenant à mon tour un verre, je le vidai d'un trait. — Les yeux d'Adélaïde et les miens se rencontrèrent encore. Un malin démon semblait sourire sur ses lèvres.

Un des convives se leva et porta, selon l'usage du nord, la santé de la maîtresse de la maison. Les verres furent choqués avec des exclamations de joie.

Le ravissement et le désespoir remplissaient mon cœur. Je me sentis près de défaillir, je restai quelques momens anéanti. Quand je revins à moi, Séraphine avait disparu. On s'était levé de table. Je voulus m'éloigner, Adelaïde se trouva près de moi, me retint et me parla long-temps. Je n'entendis, je ne

compris rien de ce qu'elle me dit. Elle me prit les mains, et me glissa en riant quelques mots à l'oreille. J'ignore ce qui se passa depuis. Je sais seulement que je me précipitai hors de la salle, et que je courus dans le bois de pins. La neige tombait à gros flocons, le vent sifflait, et moi je courais çà et là comme un forcené, poussant des cris de désespoir.

Je ne sais comment mon délire se serait terminé, si je n'avais entendu appeler mon nom à travers les arbres. C'était le vieux garde-chasse.

— Eh! mon cher M. Théodore, venez donc; nous vous avons cherché partout. Monsieur le justicier vous attend avec impatience.

Je trouvai mon oncle qui travaillait dans la grande salle. Je pris place auprès de lui sans prononcer un seul mot.

— Mais dis-moi donc un peu ce que le baron voulait de toi? s'écria mon on-

cle, après que nous eûmes long-temps travaillé en silence. Je lui racontai notre entrevue avec le baron, et je terminai en disant que je ne voulais pas me charger de la tâche dangereuse qu'il m'avait confiée.

— Quant à cela, dit mon grand-oncle, sois tranquille; nous partirons demain.

Nous partîmes en effet; je ne revis jamais Séraphine !

CHAPITRE XIII.

A PEINE de retour à K..., mon vieux grand-oncle se plaignit plus que jamais des souffrances que lui avait causées ce pénible voyage. Son silence grondeur, qui n'était interrompu que par de vio-

lentes explosions de mauvaise humeur, annonçait le retour de ses accès de goutte. Un jour on m'appela en toute hâte ; je trouvai le vieillard, frappé d'un coup de sang, étendu sans mouvement sur son lit, tenant une lettre froissée que serraient ses mains convulsivement contractées. Je reconnus l'écriture de l'inspecteur du domaine de R...bourg ; mais, pénétré d'une douleur profonde, je n'osai pas arracher la lettre au vieillard dont je voyais la mort si prochaine. Cependant, avant le retour du médecin, les pulsations des artères reprirent leur cours, et les forces vitales du vieillard de soixante-dix ans triomphèrent de cette attaque mortelle. Toutefois la rigueur de l'hiver et l'affaiblissement que lui causa cette maladie, le retinrent long-temps sur sa couche. Il résolut alors de se retirer entièrement des affaires ; il céda son office à un autre, et

je perdis ainsi tout espoir de retourner jamais à R...bourg.

Mon grand-oncle ne souffrait que mes soins. C'était avec moi seul qu'il voulait s'entretenir ; et, quand sa douleur lui laissait quelque trève, sa gaîté revenait aussitôt, et les joyeux contes ne lui manquaient pas ; mais jamais en aucune circonstance, même lorsqu'il racontait des histoires de chasse, il ne lui arrivait jamais de faire mention de notre séjour à R...bourg, et un sentiment de terreur indéfinissable m'empêchait toujours d'amener la conversation sur ce sujet. — Mes inquiétudes pour le vieillard, les soins que je lui prodiguais, avaient un peu éloigné de ma pensée l'image de Séraphine. Mais quand la santé de mon oncle se rétablit, je me surpris à rêver plus souvent à la baronne, dont l'apparition avait été pour moi comme celle d'un astre qui brille un instant pour

s'éteindre aussitôt, et une circonstance singulière vint tout à coup ranimer en moi tous les sentimens que je croyais étouffés en mon cœur.

Un soir, j'ouvris par hasard les portefeuilles que j'avais portés à R...bourg; un papier s'échappa du milieu des autres; je l'ouvris et j'y trouvai une boucle de cheveux que je reconnus aussitôt pour ceux de Séraphine! Elle était attachée avec un ruban blanc sur lequel, en l'examinant de près, je vis distinctement une goutte de sang! — Peut-être dans ces instans de délire qui précédèrent notre séparation, Adelaïde m'avait-elle laissé ce souvenir de sa maîtresse; mais pourquoi cette goutte de sang qui me frappait d'horreur? — C'était bien ce ruban blanc qui avait flotté sur mon épaule la première fois que j'avais approché de Séraphine; mais ce sang!...

CHAPITRE XIV.

Enfin les orages de mars avaient cessé de gronder, l'été avait repris tous ses droits; le soleil de juillet dardait ses rayons brûlans. Le vieillard reprenait ses forces à vue d'œil, et il alla habiter, comme de coutume, une maison de

plaisance qu'il possédait aux environs de la ville.

Par une douce et paisible soirée, nous étions assis ensemble sous un bosquet de jasmin. Mon grand-oncle était d'une gaîté charmante, et loin de montrer, comme autrefois, une ironie sarcastique, il éprouvait une disposition singulière à l'attendrissement.

— Je ne sais pas comment il se fait, neveu, que je sente un bien-être tel que je n'en ai pas éprouvé de semblable depuis bien des années, me dit-il ; je crois que cela m'annonce une mort prochaine.

— Je m'efforçai de le détourner de cette idée.

— Laissons cela, neveu, reprit-il, je n'ai pas long-temps à rester ici bas, et je veux, avant que de partir, te payer une dette. Penses-tu encore à l'automne que nous avons passée à R...bourg ?

Cette question me fit tressaillir. Il ne me laissa pas répondre, et ajouta : — Le ciel voulut alors que tu te trouvasses, sans le savoir, initié à tous les secrets de cette maison ; maintenant je puis tout te dire. Souvent, neveu, nous avons parlé de choses que tu as plutôt conjecturées que comprises. La nature, dit-on, a tracé symboliquement la marche des âges de la vie humaine comme celle des saisons : les nuages du printemps se dissipent devant les feux de l'été, qui éblouissent les regards, et à l'automne, l'air plus pur laisse apercevoir le paysage que la nudité de l'hiver met enfin à découvert : l'hiver, c'est la vieillesse, dont les glaces dissipent les illusions des autres âges. La vue s'étend alors sur l'autre vie comme sur une terre promise ; la mienne découvre en ce moment un espace que je ne saurais mesurer, dont ma voix d'homme ne saurait décrire

l'immensité. Souviens-toi, mon enfant, que la mission mystérieuse qui te fut attribuée, peut-être non sans dessein, aurait pu te perdre! mais tout est passé; je te dirai seulement ce que tu n'as pu savoir. Pour toi, ce récit ne sera peut-être qu'une simple histoire, bonne à passer quelques momens. N'importe, écoute-moi donc.

L'histoire du majorat de R...bourg, que le vieillard me raconta, est restée si fidèlement gravée dans ma mémoire, que je la redirai sans doute dans les mêmes termes que lui. — Dans ce récit, il parlait de lui à la troisième personne.

CHAPITRE XV.

Dans une nuit orageuse de l'automne de 1760, un fracas violent réveilla tous les domestiques de R...bourg de leur profond sommeil. Il semblait que tout l'immense château s'abîmait dans ses

fondemens. En un clin d'œil tout le monde fut sur pied, et chacun accourut, une lumière à la main. L'intendant pâle, effrayé, arriva aussi ses clefs à la main. Mais la surprise fut grande lorsque, s'acheminant dans un profond silence, on traversa tous les appartemens sans y trouver la moindre apparence de désordre.

Un sombre pressentiment s'empara du vieil intendant. Il monta dans la grand'salle, auprès de laquelle se trouvait un cabinet où le baron Roderich de R... avait coutume de se coucher lorsqu'il se livrait à ses observations astronomiques. Mais, au moment où Daniel (ainsi se nommait l'intendant) ouvrit cette porte, le vent, s'engouffrant avec bruit, chassa vers son visage des décombres et des pierres brisées. Il recula avec horreur, et laissant tomber son flambeau, qu'une bouffée de vent

avait éteint, il s'écria : — Dieu du ciel! le baron vient de périr !

En ce moment, des cris plaintifs se firent entendre de la chambre du baron. Daniel trouva les autres domestiques rassemblés autour du cadavre de leur maître. Il était assis sur un fauteuil doré, richement vêtu, et avec autant de sérénité que s'il se fût simplement reposé de son travail. Mais c'était la mort que son repos. Lorsque le jour fut venu, on s'aperçut que le dôme de la tour s'était écroulé. Les lourdes pierres qui le composaient avaient brisé le plafond et le plancher de l'observatoire, renversé par leur double chute le large balcon en saillie, et entraîné une partie de la muraille extérieure. On ne pouvait faire un seul pas hors de la porte de la grand'salle, sans courir le danger de faire une chute de quatre-vingts pieds au moins.

Le vieux baron avait prévu sa mort prochaine, et il en avait donné avis à ses fils. Le lendemain, son fils aîné, Wolfgang, devenu seigneur du majorat, par la mort du baron, arriva au château. Obéissant à la volonté de son père, il avait quitté Vienne immédiatement après en avoir reçu une lettre, et avait fait la plus grande diligence pour revenir à R...bourg.

L'intendant avait fait tendre de noir la grand'salle, et fait exposer le vieux baron sur un magnifique lit de parade, entouré de cierges allumés dans des chandeliers d'argent. Wolfgang monta l'escalier en silence, entra dans la salle, et s'approcha tout près du corps de son père. Là, il s'arrêta, les bras croisés sur la poitrine, contempla, d'un air sombre et les sourcils froncés, le visage pâle du défunt. Le jeune seigneur semblait une statue ; pas une larme ne coulait de ses

yeux. Enfin il étendit le bras vers le cadavre par un mouvement presque nerveux, et murmura ces mots: — Le ciel te forçait-il donc à rendre ton fils malheureux? Puis, il leva les yeux au ciel, et s'écria: — Pauvre vieillard insensé! le temps des folies est donc passé! Tu reconnais maintenant que les étoiles n'ont pas d'influence sur les choses de ce monde! Quelle volonté, quelle puissance s'étend au-delà du tombeau?

Le baron se tut de nouveau pendant quelques secondes, puis il reprit avec plus de violence: — Non, ton entêtement ne me ravira pas une parcelle du bien qui m'attend! A ces mots, il tira de sa poche un papier plié, et le tint de ses deux doigts au dessus de l'un des cierges qui brûlaient autour du mort. Le papier, atteint par la flamme, noircit et prit feu. Lorsque la lueur qu'il répandit se projeta sur le visage du défunt, il sembla

que ses muscles se contractaient, et que des accens étouffés s'échappaient de sa poitrine. Tous les gens du château en frémirent. Le baron continua sa tâche avec calme, et écrasa soigneusement jusqu'au plus petit morceau de papier consumé qui tombait sur le plancher. Puis il jeta encore un regard sombre sur son père, et sortit de la salle à grands pas.

CHAPITRE XVI.

Le lendemain, Daniel fit connaître au nouveau baron tout le désastre de la tour; lui raconta longuement comme tout s'était passé dans la nuit de la mort de son maître, et termina en disant qu'il serait prudent de faire réparer la tour

qui s'écroulait davantage, et mettait tout le château en danger, sinon de tomber, du moins d'être fortement endommagé.

— Rétablir la tour? reprit le baron en regardant le vieux serviteur d'un air irrité. Rétablir la tour? jamais! — N'avez-vous pas remarqué, ajouta t-il plus tranquillement, que la tour n'est pas tombée naturellement? N'avez-vous pas deviné que mon père, qui voulait anéantir le lieu où il se livrait aux sciences secrètes, avait fait toutes ces dispositions pour que le faîte de la tour pût s'écrouler dès qu'il le voudrait? Au reste, que le château s'écroule tout entier! que m'importe? Croyez-vous donc que je veuille habiter ce vieux nid de hiboux. — Non! mon sage aïeul qui a jeté dans la vallée les fondations d'un nouveau château, m'a montré l'exemple: je veux l'imiter.

— Et de la sorte, dit Daniel à mi-

voix, les vieux et fidèles serviteurs n'auront qu'à prendre le bâton blanc, et à aller errer sur les routes?

— Il va sans dire, répondit le baron, que je ne m'embarrasserai pas de vieux serviteurs impotens; mais je ne chasserai personne: le pain que je vous donnerai vous semblera meilleur quand vous le gagnerez sans travail.

— Me mettre hors d'activité, moi, l'intendant du château! s'écria le vieillard plein de douleur.

Le baron, qui lui avait tourné le dos, et qui se disposait à sortir de la salle, se retourna tout à coup, le visage animé de colère. Il s'approcha du vieil intendant, le poing fermé, et lui dit d'une voix terrible: — Toi, vieux coquin, qui as criminellement abusé de la folie de mon père, pour l'entraîner dans des pratiques infernales qui ont failli m'ex-

terminer, je devrais te repousser comme un chien galeux.

A ces paroles impitoyables, le vieillard terrifié tomba sur ses genoux; et, soit involontairement, soit que le corps eût obéi machinalement à sa pensée, le baron leva le pied en parlant, et en frappa si rudement à la poitrine le vieux serviteur, que celui-ci se renversa en poussant un cri sourd. Il se releva avec peine, et poussa un hurlement profond en lançant à son maître un regard où se peignaient la rage et le désespoir. Puis il s'éloigna sans toucher une bourse remplie d'argent que le baron venait de lui jeter.

Cependant les parens de la famille, qui se trouvaient dans le pays, s'étaient rassemblés. Le défunt baron fut porté avec beaucoup de pompe dans les caveaux de l'église de R...bourg; et, lorsque la cérémonie fut achevée, le nouveau

possesseur du Majorat, reprenant sa bonne humeur, parut se réjouir de son héritage. Il tint un compte exact des revenus du Majorat, avec V..., l'ancien justicier à qui il avait accordé sa confiance après s'être entretenu avec lui, et calcula les sommes qu'il pourrait employer à bâtir un nouveau château. V... pensait qu'il était impossible que le vieux baron eût dépensé tous ses revenus, et comme il ne s'était trouvé à sa mort, dans son coffre, que quelques milliers d'écus, il devait nécessairement se trouver de l'argent caché dans le château.

Quel autre pouvait le savoir que Daniel, qui, dans son opiniâtreté, attendait sans doute qu'on l'interrogeât? Le baron craignait fort que Daniel, qu'il avait grièvement offensé, ne voulût rien découvrir, plutôt par esprit de vengeance que par cupidité : car le vieil in-

tendant, sans enfans, n'avait d'autre désir que de finir ses jours dans le château. Il raconta tout au long à V... sa conduite avec Daniel, et la justifia en disant que, d'après plusieurs renseignemens qui lui étaient parvenus, il savait que l'intendant avait nourri dans le défunt baron l'éloignement qu'il avait conservé jusqu'à sa mort pour ses enfans. Le justicier répondit que personne au monde n'eût été capable d'influencer l'esprit du vieux seigneur, et entreprit d'arracher à Daniel son secret, s'il en avait un.

La chose ne fut pas difficile; car dès que le justicier lui eut dit : — Daniel, comment se fait-il donc que le vieux seigneur ait laissé si peu d'argent comptant?

Daniel répondit en s'efforçant de rire, — Vous voulez dire les écus qui se sont trouvés dans la petite cassette, monsieur

le justicier? — Le reste est caché sous la voûte, auprès du cabinet de feu monsieur le baron. — Mais, ajouta-t-il, le meilleur est enterré dans les décombres : il y a là plus de cent mille pièces d'or!

Le justicier appela aussitôt le baron. On se rendit dans le cabinet. Daniel toucha un panneau de la muraille, et découvrit une serrure. Tandis que le baron regardait la serrure avec des regards avides, et se baissait pour y essayer un grand nombre de clefs qui se trouvaient sur une table, Daniel se redressait et jetait sur le baron des regards de mépris. Il pâlit tout à coup, et dit d'une voix tremblante : — Si je suis un chien, monseigneur le baron, je garde ce qu'on me confie avec la fidélité d'un chien.

A ces mots, il tendit au baron une clef d'acier que celui-ci arracha avec vivacité, et avec laquelle il ouvrit sans peine la serrure. On pénétra sous une

petite voûte qui couvrait un vaste coffre ouvert. Sur des sacs sans nombre se trouvait cet écrit que le baron reconnut pour avoir été tracé par la main de son père : « 150000 écus de l'empire en vieux » frédérics d'or, épargnés sur les revenus » du majorat de R...bourg, pour être » employés à la construction du château.

» Celui qui me succédera fera cons- » truire, à la place de la tour qui se » trouvera écroulée, un haut fanal, pour » guider les navigateurs, et il le fera en- » tretenir chaque nuit.

» R...bourg, dans la nuit de saint » Michel, de l'année 1760.

» RODERICH, baron de R. »

Ce ne fut qu'après avoir soulevé les sacs l'un après l'autre, et les avoir laissés retomber dans le coffre, que le baron se retourna vers le vieil intendant, le remercia de la fidélité qu'il lui avait

montrée, et lui dit que des propos médisans avaient été seuls la cause du traitement qu'il lui avait fait endurer. Il lui annonça en même temps qu'il conserverait sa charge d'intendant, avec un double traitement.

— Je te dois un dédommagement, lui dit-il. Prends un de ces sacs!

Le baron prononça ces mots, debout devant le vieux serviteur, les yeux baissés, et désignant du doigt le coffre. Une rougeur subite se répandit sur le visage de l'intendant, il proféra un long murmure, et répondit au baron : — Ah! monseigneur, que voulez-vous que fasse de votre or un vieillard sans enfans? Mais pour le traitement que vous m'offrez je l'accepte, et je continuerai de remplir mon emploi avec la même fidélité.

Le baron, qui n'avait pas trop écouté la réponse de l'intendant, laissa retom-

ber le couvercle du coffre avec un bruit retentissant, et dit, en remettant la clef dans sa poche : — Bien, très-bien, mon vieux camarade! mais, ajouta-t-il, lorsqu'ils furent revenus dans la grand'-salle, tu m'as aussi parlé de sommes considérables qui se trouvaient dans la tour écroulée?

Le vieillard s'approcha en silence de la porte, et l'ouvrit avec peine, mais au moment où les gonds tournèrent, un violent coup de vent chassa dans la salle une épaisse nuée de neige; un corbeau vint voltiger autour du plafond en croassant, alla frapper les vitraux de ses ailes noires, repartit à travers la porte, et retourna s'abattre vers le précipice. Le baron s'avança près de l'ouverture; mais à peine eut-il jeté un regard dans le gouffre, qu'il recula avec effroi.

— Horrible vue! s'écria-t-il, la tête me tourne, et il tomba presque sans

connaissance dans les bras du justicier. Il se releva aussitôt, et s'adressa à l'intendant en le regardant fixement : — Là-bas, dis-tu ?

Le vieux domestique avait déjà fermé la porte; il la repoussa avec effort de son genou, pour en retirer la clef, qui avait peine à sortir de la serrure rouillée. Lorsque cette tâche fut achevée, il se tourna vers le baron, en balançant les grosses clefs dans ses doigts, et en riant d'un air simple : — Eh ! sans doute, là-bas, dit-il, il y a des milliers d'écus répandus. Tous les beaux instrumens du défunt, les télescopes, les globes, les quarts de cercle, les miroirs ardens, tout cela est en pièces sous les pierres et les poutres.

— Mais l'argent ! l'argent ! Tu as parlé de sommes considérables ! s'écria le baron.

— Je voulais dire, répondit l'inten-

dant, qu'il s'y trouvait des choses qui avaient coûté des sommes considérables!

On ne put en savoir davantage.

CHAPITRE XVII.

Le baron se montra fort joyeux de pouvoir mettre enfin à exécution son projet favori, celui d'élever un nouveau château plus beau que l'ancien. Le justicier pensait, il est vrai, que le défunt

n'avait entendu parler que d'une réparation totale du vieux château, et qu'un édifice moderne n'aurait pas le caractère de grandeur et de simplicité qu'offrait le berceau de la race des R.....; mais le baron ne persista pas moins dans sa volonté, et déclara qu'il voulait faire de sa nouvelle habitation un séjour digne de l'épouse qu'il se préparait à y amener. Le baron ne laissait pas que d'aller chaque jour visiter le vieux coffre, uniquement pour contempler les belles pièces d'or qu'il renfermait; et à chaque visite il ne pouvait s'empêcher de s'écrier : — Je suis sûr que ce vieux renard nous a caché le meilleur de son trésor; mais vienne le printemps, je ferai fouiller, sous mes yeux, les décombres de la tour.

Bientôt on vit arriver les architectes avec lesquels le baron eut de longues conférences. Il rejeta vingt plans. Nulle

architecture ne lui semblait assez riche, assez belle. Il se mit alors à dessiner lui-même, et l'avenir que lui offraient ces agréables occupations lui rendit bientôt toute sa gaîté, qui se communiqua à tous ses alentours. Daniel lui-même semblait avoir oublié la manière un peu rude dont son maître l'avait traité; et il se comportait avec lui de la façon la plus respectueuse, bien que le baron lui lançât souvent des regards méfians. Mais ce qui frappait tout le monde, c'est que le vieil intendant semblait rajeunir chaque jour. Il se pouvait que la douleur de la perte de son maître l'eût profondément courbé, et que le temps eût adouci cette douleur, ou que, n'ayant plus de froides nuits à passer sans sommeil au haut de la tour, mieux nourri, moins occupé des affaires du château, le repos eût rétabli sa santé; enfin, le faible et frêle

vieillard se changea en un homme aux joues animées, aux formes rebondies, qui posait le talon avec vigueur, et poussait un gros rire bien sonore lorsqu'il entendait quelque propos joyeux.

La vie paisible qu'on menait à R...-bourg, fut troublée par l'arrivée d'un personnage qu'on n'attendait pas. C'était Hubert, le jeune frère du baron Wolfgang. A sa vue, le baron pâlit et s'écria : — Malheureux, que viens-tu faire ici ?

Hubert se jeta dans les bras de son frère; mais celui-ci l'emmena aussitôt dans une chambre éloignée, où il s'enferma avec lui. Ils restèrent plusieurs heures ensemble. Enfin, Hubert descendit, l'air troublé, et demanda ses chevaux. Le justicier alla au devant de lui; le jeune seigneur continua de marcher; mais V... le supplia de rester encore quelques instans au château, et en ce

moment le baron arriva en s'écriant : — Hubert, reste ici. Tu réfléchiras.

Ces paroles semblèrent calmer un peu Hubert; il ôta la riche pelisse dont il s'était enveloppé, la jeta à un domestique, prit la main de V..., et lui dit d'un air moqueur : — Le seigneur du majorat veut donc bien me recevoir ici ?

Il revint dans la salle avec le justicier. Hubert s'assit auprès de la cheminée, prit la pincette, et se mit à arranger l'énorme foyer, en disposant le feu d'une meilleure manière :—Vous voyez, M. le justicier, dit-il, que je suis un bon garçon, fort habile dans les petites affaires de ménage. Mais Wolfgang a les plus fâcheux préjugés, et, par dessus tout, c'est un avare.

Le justicier se rendit le soir chez le baron. Il le trouva toisant sa chambre à grands pas, et dans une agitation extrême. Il prit l'avocat par les deux mains,

et lui dit en le regardant dans les yeux :
— Mon frère est venu !

— Je sais, dit le justicier, je sais ce que vous voulez dire.

— Mais vous ne savez pas, vous ne savez pas que mon malheureux frère est sans cesse sur mes pas comme un mauvais génie, pour venir troubler mon repos. Il n'a pas dépendu de lui que je ne fusse le plus misérable des hommes. Il a tout fait pour cela, mais le ciel ne l'a pas voulu. Depuis qu'il a appris la fondation du majorat, il me poursuit d'une haine mortelle. Il m'envie cette propriété qui, dans ses mains, s'envolerait comme un brin de paille. C'est le prodigue le plus insensé qui ait jamais existé. Ses dettes excèdent de plus de moitié le patrimoine libre de Courlande qui lui revient, et maintenant il vient mendier ici, poursuivi par ses créanciers.

— Et vous, son frère, vous le refusez !

— Oui, s'écria le baron avec violence, je le refuse ! Il n'aura pas un écu des revenus du majorat ; je ne dois pas les aliéner. Mais écoutez la proposition que j'ai faite, il y a quelques heures, à cet insensé, et puis jugez-moi. Le patrimoine de Courlande est considérable, comme vous le savez ; je consens à renoncer à la part qui m'appartient, mais en faveur de sa famille. Hubert est marié en Courlande à une femme charmante, mais pauvre. Elle lui a donné des enfans. Les revenus serviront à les entretenir, et à apaiser les créanciers. Mais que lui importe une vie tranquille et libre de soucis ? Que lui importent sa femme et ses enfans ? C'est de l'argent qu'il lui faut, beaucoup d'argent, afin de pouvoir se livrer à toutes ses folies ! Quel mauvais démon lui a dévoilé le secret des

cent cinquante mille écus? Il en veut la moitié, car il prétend que ce trésor est indépendant du majorat. Je veux, je dois le refuser; mais je vois bien qu'il médite en lui-même ma ruine et ma mort!

Quelques efforts que fît le justicier pour détourner les soupçons qu'il nourrissait contre son frère, il ne put y parvenir. Le baron lui confia la mission de négocier avec Hubert. Il la remplit avec zèle, et se réjouit fort lorsque le jeune seigneur lui dit ces paroles : — J'accepte les offres du baron, mais sous la condition qu'il m'avancera à l'instant mille frédérics d'or pour satisfaire mes créanciers, et que cet excellent frère me permettra de me soustraire pendant quelque temps à leurs recherches.

— Jamais! s'écria le baron, lorsque le justicier lui rapporta ces paroles, jamais je ne consentirai que Hubert reste un instant dans mon château,

quand ma femme y sera ! — Voyez-vous, mon cher ami, dites à ce perturbateur de mon repos qu'il aura deux mille frédérics d'or, non pas à titre de prêt, mais en cadeau, pourvu qu'il parte, qu'il parte !

Le justicier apprit alors que le baron s'était marié à l'insu de son père, et que cette union avait mis la désunion entre les deux frères. Hubert écouta avec hauteur la proposition qui lui fut faite au nom du baron, et répondit d'une voix sombre : — Je verrai ; en attendant, je veux rester quelques jours ici.

V... s'efforça de lui faire entendre que le baron faisait tout ce qui était en son pouvoir pour le dédommager du partage inégal de leur père, et qu'il ne devait pas lui en vouloir, mais bien à l'institution des majorats, qui avait réglé cet ordre de succession. Hubert déboutonna vivement son frac, comme pour respi-

rer plus librement, et s'écria, en pirouettant : — Bah! la haine vient de la haine. Puis il éclata de rire, et ajouta : — Monseigneur est vraiment bien bon d'accorder quelques pièces d'or à un pauvre mendiant!

V... ne vit que trop que toute réconciliation entre les deux frères était impossible.

CHAPITRE XVIII.

Hubert s'établit dans son appartement comme pour un long séjour, au grand regret du baron. On remarqua qu'il s'entretenait souvent avec l'intendant, et qu'ils allaient quelquefois ensemble

à la chasse. Du reste, il se montrait peu, et évitait tout-à-fait de se trouver seul avec son frère, ce qui convenait fort au baron. V... ne pouvait s'expliquer la terreur de ce dernier, chaque fois que Hubert entrait dans son appartement.

V... était un jour seul dans la grand'-salle, parcourant ses actes, lorsque Hubert y entra, plus grave et plus posé que d'ordinaire; il lui dit, avec un accent presque douloureux : — J'accepte les dernières propositions de mon frère; faites que je reçoive aujourd'hui même les deux mille frédérics d'or; je veux partir cette nuit, à cheval, tout seul.

— Avec l'argent? demanda le justicier.

— Vous avez raison, dit Hubert, je vous comprends. Faites-moi donc donner la somme en lettre-de-change sur Isaac Lazarus, à K....., je veux partir cette nuit. Il faut que je m'éloigne; les mau-

vais esprits rôdent ici autour de moi! Ainsi, aujourd'hui même, M. le justicier!

A ces mots il s'éloigna.

Le baron éprouva un vif sentiment de bien-être en apprenant le départ de son frère; il rédigea la lettre-de-change, et la remit à V... Jamais il ne se montra plus joyeux que le soir à table. Hubert avait annoncé qu'il n'y paraîtrait pas.

Le justicier habitait une chambre écartée, dont les fenêtres donnaient sur la cour du château. Dans la nuit, il se réveilla tout à coup, et crut avoir entendu des gémissemens éloignés, mais il eut beau écouter, le plus grand silence continuait de régner, et il pensa qu'il avait été abusé par un rêve. Cependant un sentiment singulier d'inquiétude et de terreur s'empara de lui, et il ne put rester dans son lit. Il se leva et s'approcha de la fenêtre; il s'y trouvait à peine

depuis quelques instans, lorsque la porte du vestibule s'ouvrit; un homme, un flambeau à la main, en sortit et traversa la cour. V... reconnut le vieux Daniel, et l'aperçut distinctement entrer dans l'écurie, d'où il ne tarda pas à faire sortir un cheval sellé. Une seconde figure, enveloppée dans une pelisse, la tête couverte d'un bonnet de renard, sortit alors des ténèbres, et s'approcha de lui. C'était Hubert qui parla quelques momens à Daniel avec chaleur, et se retira vers le lieu d'où il était venu.

Il était évident qu'Hubert avait des relations secrètes avec le vieil intendant. Il avait voulu partir, et sans doute celui-ci l'avait retenu. V... eut à peine la patience d'attendre le jour pour faire part au baron des événemens de la nuit, et l'avertir de se défier de Daniel qui le trahissait évidemment.

CHAPITRE XIX.

Le lendemain, à l'heure où le baron avait coutume de se lever, V... entendit un violent bruit de portes et un grand tumulte. Il sortit de sa chambre, et rencontra partout des domestiques qui

passèrent auprès de lui sans le regarder, et qui parcouraient toutes les salles. Enfin, il apprit que le baron ne se trouvait pas, et qu'on le cherchait depuis plusieurs heures. Il s'était mis au lit en présence de son chasseur; mais il s'était éloigné en robe de chambre et en pantouffles, un flambeau à la main ; car tous ces objets manquaient dans sa chambre.

V..., frappé d'un sombre pressentiment, courut à la grand'salle, auprès de laquelle se trouvait l'ancien cabinet du défunt baron. La porte qui menait à la tour écroulée était ouverte, et V... s'écria plein d'horreur : — Il est au fond du gouffre, brisé en morceaux!

Ce n'était que trop vrai. La neige avait tombé toute la nuit, et on ne pouvait apercevoir qu'un bras raidi qui s'avançait entre les pierres. Plusieurs heures s'écoulèrent avant que des ouvriers pussent descendre, au risque de leur vie, le

long de plusieurs échelles liées ensemble, et ramener le cadavre à l'aide de longues cordes. Dans les convulsions de la frayeur, le baron avait serré fortement le flambeau d'argent, et la main qui le tenait encore était la seule partie de son corps qui n'eût pas été affreusement mutilée par les pierres aiguës sur lesquelles il avait roulé. Hubert arriva dans le plus profond désespoir. Il trouva le cadavre de son frère étendu sur la table où on avait posé, quelques semaines auparavant, celui du vieux baron Roderich.

—Mon frère! mon frère! s'écria-t-il en gémissant. Non, je n'ai pas demandé sa mort au démon qui planait sur moi!

Hubert tomba sans mouvement sur le sol. On l'emporta dans son appartement, et il ne revint à lui que quelque temps après. Il vint dans la chambre du justicier; il était pâle, tremblant,

les yeux à demi éteints, et se jeta dans un fauteuil, car il ne pouvait se soutenir.

— J'ai désiré la mort de mon frère, parce que mon père lui a laissé la meilleure partie de son héritage. Il a péri, et je suis seigneur du majorat; mais mon cœur est brisé, et je ne serai jamais heureux. Je vous confirme dans votre emploi, et vous recevrez les pouvoirs les plus étendus pour régir le Majorat où je ne pourrais pas demeurer!

Hubert quitta le justicier, et partit pour K... un instant après.

On répandit le bruit que le malheureux Wolfgang s'était levé dans la nuit pour se rendre dans un cabinet où se trouvait une bibliothèque. A demi endormi, il s'était trompé de porte et s'était précipité sous les débris de la tour.

— Ah! dit François, le chasseur du baron, en entendant raconter ce récit in-

vraisemblable, monseigneur n'aurait pu se tromper de chemin en allant chercher un livre; car la porte de la tour ne s'ouvre qu'avec de grands efforts, et d'ailleurs je sais que la chose ne s'est pas passée ainsi !

François ne voulut pas s'expliquer davantage devant ses camarades; mais, seul avec lui, le justicier apprit que le baron parlait souvent des trésors qui devaient se trouver cachés dans les ruines, et que souvent dans la nuit, poussé par un mauvais génie, il prenait la clef que Daniel avait été forcé de lui remettre, et allait contempler avec avidité ce gouffre au fond duquel il croyait voir luire des monceaux d'or. C'était sans doute dans une de ces excursions qu'un étourdissement l'avait atteint et précipité dans l'abîme.

Le baron Hubert partit pour la Courlande sans reparaître au château.

CHAPITRE XX.

Plusieurs années s'étaient écoulées lorsque le baron Hubert revint pour la première fois à R...bourg. Il passa plusieurs jours à conférer avec le justicier, et repartit pour la Courlande. La con-

struction du nouveau château fut abandonnée, et l'on se borna à faire quelques éparations à l'ancien. En passant à K... le baron Hubert avait déposé son testament dans les mains des autorités du pays.

Le baron parla souvent, pendant son séjour, de sa mort prochaine dont il éprouvait le pressentiment. Il se réalisa en effet, car il mourut avant l'expiration de l'année. Son fils, nommé Hubert comme lui, arriva promptement de la Courlande, pour prendre possession du Majorat. Sa mère et sa sœur l'accompagnaient; le jeune seigneur semblait posséder toutes les mauvaises qualités de ses aïeux, et il se montra fier, dur, emporté et avare, dès les premiers instans de son séjour à R...bourg. Il voulut aussitôt opérer mille changemens; il chassa le cuisinier, battit le cocher; bref, il commençait à jouer dans

toute sa plénitude le rôle du seigneur du Majorat, lorsque V... s'opposa avec fermeté à ses projets, en assurant que rien ne serait dérangé au château avant l'ouverture du testament.

— Vous osez vous attaquer à votre seigneur ! s'écria le jeune Hubert.

—Point de précipitation, M. le baron ! répondit tranquillement le justicier. Vous n'êtes rien avant l'ouverture du testament ; moi seul je suis le maître, et je ferai respecter mon autorité. Souvenez-vous qu'en vertu de mon titre d'exécuteur testamentaire, je puis vous défendre d'habiter R...bourg, et je vous engage dès ce moment à vous retirer à K...

Le ton sévère et solennel dont le justicier prononça ces paroles imposa tellement au jeune baron, qu'il n'essaya pas de résister. Il se retira en faisant quelques menaces.

Trois mois s'étaient écoulés, et le jour était arrivé où, selon la volonté du défunt, on devait ouvrir le testament. Outre les gens de justice, le baron et V..., on vit arriver un jeune homme d'une figure intéressante; il portait un rouleau d'actes, et chacun le prit pour un écrivain. Le baron daigna à peine le regarder, et exigea impérieusement qu'on supprimât tout préambule inutile. — Il ne concevait pas, disait-il, comment il pouvait exister un testament pour la transmission d'un majorat dont la nature était inaliénable. On lui exhiba le sceau et l'écriture de son père, qu'il reconnut en haussant les épaules; et, tandis que le greffier lisait le préambule du testament, le baron regardait d'un air d'indifférence à travers la fenêtre, pendant que de sa main gauche étendue par dessus son fauteuil, il tambourinait une marche sur le tapis vert de la table.

La lecture se continua.

Après un court exorde, le défunt baron Hubert déclarait qu'il n'avait jamais possédé le Majorat, mais qu'il l'avait seulement régi au nom du fils mineur de son frère Wolfgang, nommé Roderich comme leur père. C'était à lui que devait revenir le château, selon l'ordre de la succession. Wolfgang de K..., disait Hubert dans son testament, avait connu, dans ses voyages, Julie de Saint-Val, qui habitait Genève. Elle était pauvre, et sa famille, bien que noble, était fort obscure. Il ne pouvait espérer que le vieux Roderich consentirait à ce mariage. Il osa toutefois lui écrire de Paris et lui faire connaître sa situation. La réponse fut telle que Wolfgang l'attendait; son père le menaçait de sa malédiction s'il contractait cette union. Mais le jeune baron était trop épris pour résister; il retourna à Genève sous le nom de Born,

et épousa Julie qui lui donna un an après le fils auquel devait revenir le Majorat. Hubert était instruit de tout; de là la haine qu'il portait à son frère et le motif de leur désunion.

Après cette lecture V... prit le jeune étranger par la main, et dit aux assistans : — Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter le baron Roderich de R..., seigneur de ce Majorat!

Hubert regarda d'un œil étincelant le jeune homme qui semblait tombé du ciel pour lui enlever son riche domaine, ferma le poing avec rage, et s'échappa sans prononcer une parole.

Le baron Roderich produisit alors les documens qui devaient le légitimer. Il présenta l'extrait des registres de l'église où son père s'était marié sous le nom de Wolfgang-Born, son acte de naissance, et plusieurs lettres de son père à sa mère, signées seulement d'un W.

Le lendemain, le baron Hubert mit opposition à l'exécution du testament; et, après de longs débats, les tribunaux suspendirent toute décision jusqu'à ce que le jeune Roderich eût fourni des titres plus authentiques; car ceux qu'il avait apportés ne suffisaient pas pour lui faire donner gain de cause.

CHAPITRE XXI.

Le justicier avait en vain compulsé toute la correspondance du vieux Roderich sans trouver une seule lettre, un seul papier qui eût trait aux rapports de Wolfgang avec mademoiselle de Saint-

Val. Un soir, il était resté plein de soucis dans la chambre à coucher du défunt baron de Roderich, où il venait de faire de nouvelles perquisitions, et il travaillait à composer un mémoire en faveur du jeune baron. La nuit était avancée, et la lune répandait sa clarté dans la grande salle, dont la porte était restée ouverte. Il entendit quelqu'un monter les escaliers lentement et à pas lourds, avec un retentissement de clefs. V... devint attentif; il se leva, se rendit dans la grande salle, et s'aperçut que quelqu'un approchait. Bientôt la porte s'ouvrit, et un homme en chemise, tenant d'une main un flambeau allumé, et de l'autre un trousseau de clefs, s'avança lentement. V... reconnut aussitôt l'intendant, et il se disposait à lui demander ce qu'il venait chercher ainsi au milieu de la nuit, lorsqu'il vit dans toutes les manies du vieillard l'expression

d'un état surnaturel; il ne put méconnaître les symptômes du somnambulisme. L'intendant s'avança droit devant la porte murée qui conduisait à la tour. Là, il s'arrêta en poussant un gémissement profond qui retentit dans la salle, et fit frémir le justicier; puis, posant son flambeau et ses clefs sur le parquet, il se mit à gratter le mur avec ses mains, et employa tant de force, que le sang jaillit de ses ongles; ensuite il appuya son oreille pour mieux écouter, fit signe de la main comme pour empêcher quelqu'un d'avancer, releva le flambeau et s'éloigna à pas comptés. V... le suivit doucement, tenant également un flambeau à la main. Il descendit les marches avec lui. L'intendant ouvrit la porte du château, entra dans la cour, se rendit à l'écurie, disposa son flambeau de manière à ce que la clarté se répandît régulièrement autour de lui, apporta une

bride et une selle, et se mit à harnacher un cheval avec un soin extrême, attachant la sangle avec force, bouclant les étriers à une longueur égale, et visitant le mors à plusieurs reprises. Cela fait, il retira le toupet de crins engagé dans la têtière, détortilla la gourmette, fit sortir le cheval de l'écurie en l'animant par le claquement de langue habituel aux palefreniers, et l'amena dans la cour. Là, il resta quelques instans dans l'attitude d'un homme qui attend des ordres, et promit de les suivre en baissant plusieurs fois la tête. V... le vit alors reconduire le cheval à l'écurie, le desseller, le rattacher au râtelier, reprendre son flambeau, et regagner sa chambre, où il s'enferma au verrou.

Le justicier se sentit saisi d'une horreur secrète ; il s'était commis sans doute quelque horrible action en ce lieu : et, tout occupé de la fâcheuse

situation de son protégé, il s'efforçait de tirer sur ce qui venait de se passer quelques indices à son avantage. Le lendemain, dès le matin, Daniel se présenta dans sa chambre pour une affaire domestique. V... le saisit aussitôt par le bras, et lui dit : — Ecoute-moi, Daniel ! il y a long-temps que je veux te consulter. Que penses-tu des embarras que nous cause le singulier testament du baron Hubert ? Crois-tu que ce jeune homme soit véritablement le fils légitime du baron Wolfgang ?

Le vieil intendant, évitant les regards du justicier, répondit : — Bah ! il se peut que cela soit, comme il se peut que cela ne soit pas ; que m'importe ! Soit maître qui voudra ; ce sera toujours un maître.

— Mais, reprit V... en s'appuyant sur son épaule ; toi, qui étais le confident du vieux baron Roderich, tu as dû con-

naître toute l'histoire de ses fils? Ne t'a-t-il jamais parlé du mariage que Wolfgang avait contracté contre sa volonté.

— Je ne puis pas m'en souvenir, dit l'intendant en bâillant.

Tu as envie de dormir, mon vieux, dit V...; as-tu passé une mauvaise nuit?

— Pas que je sache, répondit Daniel en se secouant; mais je vais aller commander le déjeuner.

A ces mots, il se leva du siége où il s'était assis, et bâilla encore plusieurs fois.

— Reste donc encore un peu, mon vieux camarade, lui dit V... en voulant le forcer de se rasseoir. Mais Daniel resta debout, et répondit d'un air de mauvaise humeur : — Ah! ça, que m'importe le testament et leur querelle pour le majorat?

— Ainsi, n'en parlons plus! Causons d'autre chose, mon cher Daniel : tu es

mal disposé, tu bâilles; tout cela montre un homme affecté, et je crois vraiment que tu l'as été cette nuit.

— Qu'ai-je été cette nuit? demanda l'intendant en restant dans la même position.

— Cette nuit, dit V..., comme je travaillais dans la chambre du défunt baron Roderich, tu es venu dans la salle, pâle et défait, et tu as passé un grand quart d'heure à gratter la porte murée. Es-tu donc somnambule, Daniel?

L'intendant se laissa tomber dans le fauteuil qui était derrière lui. Il ne prononça pas une parole; ses yeux se fermèrent à demi, et ses dents se choquèrent avec violence.

— Oui, continua V... après un moment de silence; il se passe de singulières choses dans l'état de somnambulisme; et le lendemain, on ignore tout ce qu'on a fait. J'avais un ami qui se promenait

régulièrement la nuit, au temps de la pleine lune. Il répondait alors à toutes les questions, et comme malgré lui. Je crois vraiment qu'un somnambule qui aurait commis une mauvaise action l'avouerait lui-même dans ces momens-là! Heureux ceux qui ont bonne conscience comme nous deux, Daniel! Nous pouvons être somnambules sans avoir rien à craindre. Mais dis-moi donc un peu ce que tu as à gratter comme cela à la porte de l'observatoire? Tu veux sans doute aller faire de l'astronomie avec le vieux Roderich, n'est-ce pas? Je te demanderai cela la nuit prochaine.

Daniel n'avait cessé de trembler pendant tout ce discours; tout son corps semblait en ce moment un roseau balancé par l'orage. Il ne proférait que des paroles inintelligibles, et sa bouche se chargeait d'écume. V... sonna. Les domestiques vinrent prendre le vieil inten-

dant qui ne faisait plus aucun mouvement, et le transportèrent dans son lit, où il ne tarda pas à tomber dans un assoupissement profond. Lorsqu'il se réveilla quelques instans après, il demanda du vin, et s'enferma seul dans sa chambre, où il resta tout le jour.

V... avait réellement résolu d'interroger Daniel pendant ses accès de somnambulisme. Il se rendit à minuit dans la grande salle, espérant que l'intendant s'y rendrait; mais il ne tarda pas à entendre des cris effroyables. On vint lui annoncer que le feu était dans la chambre de Daniel. On y courut; mais on essaya vainement d'ouvrir la porte. Quelques domestiques brisèrent alors la fenêtre basse, arrachèrent les rideaux qui brûlaient, et répandirent dans la cheminée quelques seaux d'eau qui éteignirent l'incendie. L'intendant était au milieu de la chambre dans un éva-

nouissement profond. Il tenait encore à sa main le flambeau dont la flamme avait consumé les rideaux. Ses sourcils et une partie de ses cheveux avaient été brûlés; et on remarqua, non sans étonnement, que la porte se trouvait fermée intérieurement par deux énormes verroux qui ne s'y trouvaient pas la veille.

V... comprit que l'intendant avait voulu se contraindre à ne pas quitter sa chambre, mais qu'il n'avait pu résister à la volonté supérieure qui résidait en lui. Daniel tomba sérieusement malade; il cessa de parler, et resta des journées entières plongé dans ses réflexions. V... n'ayant pu trouver les documens qu'il cherchait, se disposa enfin à quitter le château. Le soir qui devait précéder son départ, il était occupé à rassembler tous ses papiers, lorsqu'il trouva un petit paquet cacheté, qui lui avait échappé. Il portait pour suscription, de la main

du baron Hubert : *Pour être lu après l'ouverture de mon testament.* V... se disposait à faire l'ouverture de ce paquet, lorsque la porte s'ouvrit. Daniel s'avança lentement, il mit sur la table un carton noir, qu'il portait sous son bras, et tombant à genoux devant le justicier, il lui dit, d'une voix sourde : — Je ne voudrais pas mourir sur l'échafaud !

Puis, il s'en alla comme il était venu.

CHAPITRE XXII.

V... passa toute la nuit à lire ce que renfermait le carton noir et le paquet du défunt baron Hubert. Tous ces documens s'accordaient parfaitement et lui dictèrent sa conduite. Il partit.

Dès qu'il fut arrivé à K....., il se rendit chez le baron, qui le reçut avec arrogance. Mais la conférence qu'il eut avec lui fut suivie d'un résultat merveilleux; car, le lendemain, le baron se rendit devant le tribunal, et déclara qu'il reconnaissait la légitimité de l'union du fils aîné du baron Roderich de R....., avec mademoiselle Julie de Saint-Val. Après avoir fait sa déclaration, il demanda des chevaux de poste, et partit seul, laissant sa mère et sa sœur à R..... Il leur écrivit le lendemain, qu'elles ne le reverraient peut-être jamais.

L'étonnement du jeune Roderich fut extrême, et il pressa V... de lui expliquer par quel mystérieux pouvoir ce changement s'était déjà opéré; mais celui-ci remit cette confidence au temps où il serait en possession du majorat. Un obstacle s'y opposait encore; car les tribunaux refusaient de se contenter de

la déclaration du baron Hubert, et exigeaient la légitimation de Roderich. V... proposa, en attendant, au jeune Roderich de demeurer au château de R..., où il avait déjà offert un asile à la mère et à la sœur du baron Hubert. Le ravissement avec lequel Roderich accepta cette proposition, montra quelle impression profonde avait produite sur son cœur la jeune Séraphine; et, en effet, il sut si bien mettre le temps à profit, que la baronne consentit bientôt à son union avec sa fille. V... trouvait cette décision un peu prompte, car jusque-là rien n'annonçait encore que le majorat dût échoir à Roderich.

Des lettres de Courlande interrompirent la vie d'idylle qu'on menait au château. Hubert était parti pour la Russie, où il avait pris du service dans l'armée d'expédition qui se préparait contre la Perse. Ce départ rendait celui de la ba-

ronne et de sa fille indispensable; elles partirent pour leurs terres de Courlande, où leur présence devenait nécessaire. Roderich, qu'on regardait déjà comme un époux et comme un fils, les accompagna, et le château resta désert. La santé du vieil intendant s'affaiblissait chaque jour. On le remplaça, dans ses fonctions, par un garde-chasse nommé François.

Enfin, après une longue attente, V... reçut de la Suisse des nouvelles favorables. Le pasteur qui avait marié le défunt baron Roderich était mort depuis longtemps; mais il se trouvait, sur le registre de l'église, une note de sa main où il était dit que le fiancé de Julie de Saint-Val s'était fait reconnaître au pasteur, sous le sceau du secret, comme le baron Wolfgang, fils aîné du baron Roderich de R... Deux témoins s'étaient en outre retrouvés, un négociant de Genève et un

capitaine français retiré à Lyon. Rien ne s'opposa plus à la remise du Majorat; et une lettre de Russie en accéléra le moment. On apprit que le baron Hubert avait eu le sort de son jeune frère, mort jadis sur le champ de bataille; et ses biens de Courlande devinrent la dot de Séraphine de R... qui épousa l'heureux Roderich.

CHAPITRE XXIII.

Ce fut au mois de novembre que Roderich revint, avec sa fiancée, à R...bourg. On y célébra à la fois son installation et son mariage avec Séraphine. Plusieurs semaines s'écoulèrent

dans les fêtes; puis, peu à peu, les hôtes s'éloignèrent à la grande satisfaction des nouveaux époux, et de V... qui ne voulait pas quitter le château sans faire connaître au jeune baron tous les détails de son nouveau domaine. Depuis le temps où Daniel était venu lui apparaître, le justicier avait fait élection de domicile, comme il le disait, dans la chambre du vieux Roderich, afin de se trouver en situation d'arracher à l'intendant une confession, s'il renouvelait ses promenades. Ce fut donc là et dans la salle voisine qu'il se réunit avec le baron pour traiter des affaires du Majorat. Ils se trouvaient un soir ensemble auprès d'un feu pétillant, V... notant, la plume à la main, les recettes et les dépenses du domaine, et le baron les yeux fixés sur les registres et les documens que son avocat lui présentait. Ils n'entendaient ni le murmure des flots de la mer, ni

les cris des mouettes qui annonçaient l'orage, ni le bruit du vent qui s'engouffrait dans les corridors du château et rendait des sons plaintifs. Lorsqu'enfin un horrible coup de vent eut ébranlé la toiture du château, V... s'écria : Un mauvais temps! — Le baron, plongé dans le calcul de sa richesse, répondit, en tournant un feuillet de ses récoltes : — Oui, un fort mauvais temps!

Mais il poussa tout à coup un grand cri. La porte s'était ouverte, et Daniel, que chacun croyait retenu sur son lit par sa maladie, parut, les cheveux en désordre, presque nu, et dans un état de maigreur effrayant.

— Daniel! — Daniel! — Que fais-tu ici à cette heure? lui cria le baron effrayé.

Le vieillard poussa un long gémissement et tomba sur le parquet. V... appela les domestiques, on le releva,

mais tous les efforts qu'on fit pour rappeler ses sens furent inutiles.

— Mon Dieu! n'ai-je donc pas entendu dire qu'en prononçant le nom d'un somnambule, on peut causer sa mort? s'écria le baron. Ah! malheureux que je suis, j'ai tué ce pauvre vieillard! C'en est fait de mon repos!

Lorsque Daniel eut été emporté par les domestiques, V... prit le baron par le bras, le conduisit auprès de la porte murée et lui dit : — Celui qui vient de tomber sans mouvement à vos pieds, baron Roderich, est l'assasin de votre père!

Le baron resta pétrifié. V... continua : — Il est temps enfin de vous dévoiler cet horrible secret. Le ciel a permis que le fils prît vengeance de la mort de son père. Les paroles que vous avez fait retentir aux oreilles de ce misérable sont les dernières que votre malheureux père a prononcées!

Tremblant, hors d'état de prononcer un mot, le baron prit place auprès du justicier, et celui-ci lui fit d'abord connaître le contenu du paquet laissé par Hubert pour être lu après l'ouverture de son testament.

Hubert y témoignait un vif repentir de la haine qu'il avait conçue contre son frère aîné, après la fondation du Majorat. Il avouait qu'il avait toujours cherché, mais en vain, à nuire à Wolfgang dans l'esprit de son père. Ce ne fut que lorsqu'il connut le mariage de son frère à Genève, qu'il conçut l'espoir de réaliser ses projets. Cette union parut un crime horrible aux yeux du vieillard, qui avait dessein de consolider la fondation de son majorat par une riche alliance. Il écrivit à son fils de revenir aussitôt à R..bourg, et de faire casser son mariage, le menaçant de sa malédiction s'il n'obéissait à ses ordres. Ce

fut cette lettre que Wolfgang brûla près du corps de son père.

Wolfgang périt, et le Majorat revint à Hubert avant que son frère eût pu divulguer son mariage. Hubert se garda de le faire connaître, et s'appropria le domaine qui revenait à son neveu; mais le ciel ne permit pas qu'il en jouît paisiblement, et la haine que se portaient ses deux fils lui fut un terrible châtiment de celle qu'il avait portée à son frère.

— Tu es un pauvre hère, dit un jour l'aîné des deux, âgé de douze ans, à son plus jeune frère; lorsque mon père mourra, je deviendrai seigneur de R...; et toi, il faudra que tu viennes humblement me baiser la main quand je te donnerai de l'argent pour avoir un habit neuf. L'enfant, irrité de l'orgueil de son frère, lui lança aussitôt un couteau qu'il tenait à la main, et le blessa cruel-

lement. Hubert, craignant de plus grands malheurs, envoya le cadet en Russie, où il prit plus tard du service, et fut tué en combattant sous les ordres de Suwarow contre les Français.

Quant à la mort de son frère, le baron s'exprimait en termes singuliers et équivoques, qui laissent toutefois soupçonner qu'il avait eu part à cet horrible attentat. Les papiers que renfermait le carton noir expliquèrent tout.

Il contenait une déclaration écrite et signée par Daniel. C'était d'après l'invitation de Daniel que le baron Hubert était venu à R...; c'était Daniel qui lui avait fait savoir qu'on avait trouvé une somme immense dans la chambre du baron Roderich. Daniel brûlait du désir d'assouvir sa vengeance sur le jeune homme qui l'avait si outrageusement traité. Il entretenait sans cesse la colère du malheureux Hubert, et l'excitait à se

débarrasser de son frère. Ce fut dans une chasse qu'ils firent ensemble, qu'ils tombèrent enfin d'accord.

— Il faut le tuer! murmura Hubert en jetant un coup-d'œil sur son fusil.

— Le tuer, oui; mais pas ainsi, dit Daniel. Et il ajouta qu'il promettait de tuer le baron sans qu'on entendît seulement un coq chanter.

Après avoir reçu l'argent de son frère, Hubert voulut fuir pour échapper à la tentation. Daniel lui sella lui-même un cheval dans la nuit, et le conduisit hors de l'écurie; mais lorsque le baron voulut se mettre en selle, Daniel lui dit d'un air sombre : — Je pense, baron Hubert, que vous feriez bien de rester dans le Majorat, qui vous appartient maintenant; car l'orgueilleux seigneur est tombé dans les fossés de la tour!

Daniel avait observé que Wolfgang,

dévoré de la soif de l'or, se levait souvent dans la nuit, ouvrait la porte qui conduisait autrefois à la tour, et regardait avec attention dans le gouffre qui devait, selon lui, cacher des trésors. Daniel l'avait suivi. Au moment où il avait entendu le baron ouvrir la porte de la tour, il s'était approché de lui sur le bord du gouffre; et celui-ci, qui lisait déjà dans les yeux du traître des projets de vengeance, s'était écrié : Daniel! Daniel! que fais-tu ici à cette heure?

— Meurs, chien galeux! s'était écrié Daniel à son tour; et d'un vigoureux coup de pied il l'avait précipité dans les profondeurs de l'abîme.

Ici mon grand-oncle cessa de parler, ses yeux se remplirent de larmes; il ajouta d'une voix presque éteinte : — Ce n'est pas tout, Théodore; écoute avec courage ce qui me reste à te dire.

Je frissonnai.

— Oui, reprit mon oncle, le mauvais génie qui plane sur cette famille a aussi étendu son bras sur *elle!* — Tu pâlis! Sois homme enfin; et rends grâce au ciel de n'avoir pas été la cause de sa mort.

— Elle n'est donc plus? m'écriai-je en gémissant.

— Elle n'est plus! Deux jours après notre départ, le baron arrangea une partie de traîneaux. Tout à coup les chevaux de celui où il se trouvait avec la baronne s'emportèrent, et partirent à travers le bois avec une rage incroyable.

— Le vieillard! le vieillard est derrière nous! Il nous poursuit! s'écriait la baronne d'une voix perçante. En ce moment, le traîneau fut renversé et se brisa. On la trouva sans vie! Le baron

en mourra de douleur. Jamais nous ne reverrons R..bourg, mon neveu !

Je ne sais comment la douleur que me caúsa ce récit ne me tua pas moi-même.

CONCLUSION.

Des années avaient passé. Mon grand-oncle reposait dans sa tombe. J'avais dès long-temps quitté ma patrie, et mes voyages m'avaient entraîné jusqu'au fond de la Russie. A mon retour, passant

par une nuit d'automne bien sombre sur une chaussée le long de la Baltique, j'aperçus un feu qui brillait à quelque distance ; c'était comme une constellation immense, et je ne pouvais concevoir d'où venait cette flamme à une si prodigieuse élévation.

— Postillon, criai-je, quel est ce feu que nous voyons devant nous?

— Eh ! ce n'est pas du feu, me répondit-il. C'est le fanal de la tour de Rembourg.

— Rembourg !

En entendant prononcer ce nom, l'image des jours heureux que j'avais passés en ce lieu s'offrit à moi dans toute sa fraîcheur. Je vis le baron, je vis Séraphine, et aussi les deux vieilles tantes ; et moi-même je me revis avec mon visage imberbe, ma chevelure bien frisée, bien poudrée, avec mon frac de taffetas bleu de ciel ; je me revis jeune,

aimé, plein d'amour !... Et, au milieu de la profonde mélancolie que m'inspirait ce douloureux souvenir, je croyais encore entendre les malicieuses plaisanteries de mon vieux grand-oncle !

Vers le matin, ma voiture s'arrêta devant la maison de l'inspecteur du domaine. Je la reconnus aussitôt. Je m'informai de lui.

— Avec votre permission, me dit le maître de poste, il n'y a pas d'inspecteur de domaine ici. C'est un bailliage royal.

Je m'informai encore. Le baron de Roderich de R*** était mort depuis seize ans, sans descendans; et le majorat, conformément à son institution, était échu à l'état.

J'eus la force d'aller au château. Il tombait en ruines. On avait employé une partie des matériaux pour construire la tour du fanal; c'est du moins ce que

me dit un paysan que je rencontrai dans le bois de pins. Il me parla aussi des anciennes apparitions, et il me jura qu'au temps de la pleine lune on entendait encore d'affreux gémissemens s'élever du milieu de ces décombres.

Pauvre baron Roderich! Quelle puissance ténébreuse a coupé dès ses premiers rejetons le tronc dont tu avais cru consolider les racines pour l'éternité?

FIN DU MAJORAT.

LE SANCTUS.

LE SANCTUS.

Le docteur secoua la tête d'un air mécontent. — Quoi ! s'écria le maître de chapelle en s'élançant de sa chaire, quoi ! le catarrhe de Bettina aurait-il quelque chose d'inquiétant ?

Le docteur cogna deux ou trois fois de son jonc d'Espagne sur le parquet, prit sa tabatière, la remit dans sa poche sans prendre de tabac, leva les yeux au plafond comme pour en compter les solives, et toussa sans prononcer une parole. Cela mit le maître de chapelle hors de lui, car il savait déjà que la pantomime du docteur disait clairement : — Le cas est fâcheux ; je ne sais qu'y faire, et je tâte en aveugle comme le docteur de Gil-Blas de Santillane.

— Mais voyons, parlez clairement, et dites-nous, sans tous ces airs d'importance, ce qu'il en est du rhume que Bettina a gagné en négligeant de se couvrir de son châle au sortir de l'église. Il ne lui en coûtera pas la vie, à cette pauvre petite, j'imagine.

—Oh ! nullement, dit le docteur en reprenant sa tabatière et y puisant cette fois, nullement ; mais il est plus que

probable qu'elle ne pourra plus chanter une note dans toute sa vie.

A ces mots, le maître de chapelle enfonça ses dix doigts dans ses cheveux avec un tel désespoir qu'un nuage de poudre se répandit autour de lui; il parcourut la chambre dans une agitation extrême, et s'écria : — Ne plus chanter! ne plus chanter! Bettina ne plus chanter! Toutes ces charmantes canzonnettes, ces merveilleux boleros, ces ravissantes seguidillas, qui coulaient de ses lèvres comme des ruisseaux de miel; tout cela serait mort? Elle ne nous ferait plus entendre ces doux *agnus*, ces tendres *benedictus?* Oh! oh! — Plus de *miserere* qui vous purgeaient de toutes les idées terrestres, et qui m'inspiraient un monde entier de thèmes chromatiques? — Tu mens, docteur, tu mens! l'organiste de la cathédrale, qui me poursuit de sa haine depuis que j'ai composé un *qui*

tollis à huit voix, au ravissement de l'univers entier, t'a séduit pour me nuire! Il veut me pousser au désespoir, pour que je n'achève pas ma nouvelle messe ; mais il ne réussira pas! Je les porte là, les *solo* de Bettina (il frappa sur sa poche); et demain, tout à l'heure, la petite les chantera d'une voix plus argentine que la clochette de l'église.

Le maître de chapelle prit son chapeau et voulut s'éloigner; le docteur le retint en lui disant avec douceur : — J'honore votre enthousiasme, mon digne ami, mais je n'exagère en rien, et je ne connais aucunement l'organiste de la cathédrale, quel qu'il soit. Depuis le jour où Bettina a chanté les *solo* dans les *Gloria* et les *Credo*, elle a été atteinte d'une extinction de voix qui défie tout mon art, et me fait craindre, comme je l'ai dit, qu'elle ne chante plus.

— Très-bien! s'écria le maître de

chapelle, comme résigné dans son désespoir, très-bien! Alors, donnez-lui de l'opium, — de l'opium, et si long-temps de l'opium qu'elle finisse par une douce mort; car si Bettina ne chante plus, elle ne doit plus vivre: elle ne vit plus que pour chanter; elle n'existe que dans son chant! Céleste docteur, faites-moi ce plaisir; empoisonnez-la plutôt. J'ai des connexions dans le collége criminel; j'ai étudié avec le président à Halle; c'était un excellent cor, et nous concertions toutes les nuits avec accompagnement obligé de chats et de chiens! Vous ne serez pas inquiété à cause de cela, je vous le jure; mais empoisonnez-la, je vous en prie, mon bon docteur!

— Quand on a déjà atteint à un certain âge, dit le docteur; quand on en est venu à porter de la poudre depuis maintes années, on ne crie pas ainsi; on ne parle pas d'empoisonnement et de meur-

tre : on s'assied tranquillement dans son fauteuil, et on écoute son docteur avec patience.

Le maître de chapelle s'écria d'un ton lamentable : — Que vais-je entendre? et fit ce que le docteur lui ordonnait.

— Il y a, dit le docteur, il y a en effet, dans la situation de Bettina, quelque chose de bizarre, je dirais même de merveilleux. Elle parle librement, avec toute la puissance de son organe ; elle n'a pas seulement l'apparence d'un mal de gorge ordinaire, elle est même en état de donner un ton musical : mais dès qu'elle veut élever sa voix jusqu'au chant, un je ne sais quoi inconcevable étouffe le son, ou l'arrête de manière à lui donner un accent mat et catarrhal, et à ne lui laisser en quelque sorte que l'ombre de lui-même. Bettina, monsieur, compare très-judicieusement son état à un rêve dans lequel on s'efforce

en vain de planer dans les airs. Cet état négatif de maladie se rit de ma science et de tous les moyens que j'emploie. L'ennemi que je combats m'échappe comme un spectre. Et vous avez eu raison de dire que Bettina n'existe que dans son chant, car elle meurt déjà d'effroi en songeant qu'elle pourra perdre sa voix; et cette affection redoublant son mal, je suis fondé à croire que toute la maladie de la jeune fille est plutôt psychique que physique.

— Très-bien, docteur ! s'écria un troisième interlocuteur qui était resté dans un coin, les bras croisés, et que nous désignerons sous le nom du voyageur enthousiaste; très-bien, mon excellent docteur! vous avez touché du premier coup le point délicat! La maladie de Bettina est la répercussion physique d'une impression morale; et, en cela, elle n'est que plus dangereuse.

Moi seul, je puis tout vous expliquer, messieurs!

— Que vais-je entendre! dit le maître de chapelle d'un ton encore plus lamentable. Le docteur approcha sa chaise du voyageur enthousiaste, et le regarda en souriant; mais le voyageur, levant les yeux au ciel, commença sans regarder le docteur ni le maître de chapelle.

— Maître de chapelle! dit-il, je vis une fois un petit papillon bariolé qui s'était pris dans les fils de votre double clavicorde. La petite créature voltigeait gaîment de côté et d'autre, et ses ailerons brillans battaient tantôt les cordes supérieures, tantôt les cordes inférieures, qui rendaient alors tout doucement des sons et des accords d'une délicatesse infinie, et perceptibles seulement pour le tympan le plus exercé. Le léger insecte semblait voluptueusement porté par les ondulations de l'harmonie; il arrivait

quelquefois cependant qu'une corde, touchée plus brusquement, frappait comme irritée les ailes du joyeux papillon dont les couleurs étincelantes s'éparpillaient aussitôt en poussière; mais il continua de voltiger gaîment, jusqu'à ce que, froissé, blessé de plus en plus par les cordes, il alla tomber sans vie dans l'ouverture de la table d'harmonie, au milieu des doux accords qui l'avaient enivré.

— Que voulez-vous dire par ces paroles? demanda le maître de chapelle.

— Faites-en l'application, mon cher ami. J'ai réellement entendu le papillon en question jouer sur votre clavicorde, mais je n'ai voulu qu'exprimer une idée qui m'est revenue en entendant le docteur parler du mal de Bettina. Il m'a toujours semblé que la nature nous avait placés sur un immense clavier dont nous touchons sans cesse les cordes; les sons et les accords que nous en tirons invo-

lontairement nous charment comme notre propre ouvrage; et souvent nous mettons les cordes si rudement en jeu, d'une façon si peu harmonique, que nous tombons mortellement blessés par leur répulsion.

— C'est fort obscur! dit le maître de chapelle.

— Oh! patience! s'écria le docteur en riant. Il va se remettre en selle sur son *dada*, et partir en plein galop pour le pays des pressentimens, des sympathies et des rêves, où il ne s'arrêtera qu'à la station du magnétisme.

— Doucement, doucement, mon sage docteur, dit le voyageur enthousiaste; ne vous moquez pas de choses dont vous avez reconnu vous-même la puissance. N'avez-vous pas dit tout à l'heure que la maladie de Bettina est un mal tout psychique?

— Mais, dit le docteur, quel rapport trouvez-vous entre Bettina et le malheureux papillon?

— Si on voulait tout examiner en détail, et passer en revue jusqu'au moindre grain de poussière, ce serait un travail fort ennuyeux! dit le voyageur enthousiaste. Laissons les cendres du papillon reposer au fond du clavicorde.

Lorsque je vins ici l'année dernière, la pauvre Bettina était fort à la mode; elle était recherchée, comme on dit, et on ne pouvait boire du thé sans entendre Bettina chanter une romance espagnole, une canzonnette italienne ou une romance française dans le goût de, *Souvent l'amour*, etc. Je craignais vraiment que la pauvre enfant ne périt dans l'océan de thé qu'on lui versait. Cela n'arriva pas, heureusement; mais il arriva une autre catastrophe.

— Quelle catastrophe? s'écrièrent le docteur et le maître de chapelle.

— Voyez-vous, messieurs, continua l'enthousiaste, la pauvre Bettina est ensorcelée, comme on dit; et, quoi qu'il m'en coûte de l'avouer, je suis, moi, l'enchanteur qui ai accompli l'œuvre; et, semblable à l'élève du sorcier, je n'ai pas assez de science pour détruire ce que j'ai fait.

— Folies! folies! s'écria le docteur en se levant. Et nous sommes là à l'écouter tranquillement, tandis qu'il nous mystifie!

— Mais, au nom du diable, la catastrophe! la catastrophe! reprit le maître de chapelle.

— Silence, messieurs! dit l'enthousiaste; je vous dirai tout. Prenez, au reste, ma sorcellerie pour une plaisanterie, si vous voulez; je n'éprouverai pas moins le chagrin d'avoir été, sans le vou-

loir et sans le savoir, le moteur du mal de Bettina; d'avoir servi aveuglément de conducteur au fluide électrique qui....

— Hop! hop! hop! dit le docteur en galopant sur sa canne; le voilà parti, et sa monture caracole déjà.

— Mais l'histoire! l'histoire! s'écria le maître de chapelle.

— Vous vous souvenez avant tout, maître de chapelle, du jour où Bettina chanta pour la dernière fois avant qu'elle perdît sa voix dans l'église; vous vous rappelez que cela eut lieu le dimanche de Pâques de l'année dernière : vous aviez votre habit noir à la française, et vous dirigiez la belle messe de Haydn en bémol. Les soprano furent confiés à un chœur de jeunes filles dont les unes chantaient, et les autres croyaient chanter. Parmi elles se trouvait Bettina, qui exécuta les petits *solo* d'une voix pleine

et brillante. Vous savez que je m'étais placé parmi les ténors. Au moment de commencer le *Sanctus*, j'entendis un léger bruit derrière moi; je me retournai involontairement, et j'aperçus, à mon grand étonnement, Bettina qui avait quitté les chanteurs et qui s'efforçait de passer entre les chanteurs et les exécutans. — Vous voulez vous en aller? lui dis-je. — Il est temps, me répondit-elle, que je me rende à l'autre église où je dois chanter une cantate; il faut aussi que j'aille essayer ce soir une couple de *duo;* puis, il y a un souper au palais : vous y viendrez; nous aurons des chœurs du *Messie* de Haendel, et le premier final des *Nozze di Figaro.*

Pendant ce dialogue, les accords majestueux du *Sanctus* retentissaient sous la voûte de l'église, et l'encens s'élevait en nuages bleus jusqu'à la coupole. — Ne savez-vous pas, lui-dis-je, que quitter

l'église pendant le *Sanctus* est un péché qui ne reste pas impuni?

Je voulais plaisanter; et je ne sais comment il se fit que mes paroles prirent un accent solennel. Bettina pâlit, et quitta l'église en silence. Depuis ce moment elle a perdu sa voix.

Le docteur resta le menton appuyé sur sa canne, et garda le silence.

— C'est excellent! s'écria le maître de chapelle.

— D'abord, reprit l'enthousiaste, je ne songeai plus à ce que j'avais dit à Bettina; mais bientôt, lorsque j'appris de vous, docteur, que Bettina souffrait de sa maladie, je me ressouvins d'une histoire que j'ai lue il y a quelques années dans un vieux livre, et qui m'a semblé si agréable que je vais vous la raconter.

— Racontez! s'écria le maître de chapelle; peut-être me donnera-t-elle de

l'étoffe pour quelque bon opéra comique.

— Mon cher maître de chapelle, dit le docteur, si vous pouvez mettre en musique des rêves, des pressentimens et des extases magnétiques, vous aurez votre fait, car l'histoire roulera sans doute sur ce sujet-là.

Sans répondre au docteur, le voyageur enthousiaste s'enfonça dans son fauteuil, et commença en ces termes, d'une voix grave : « Les tentes d'Isabelle et de Ferdinand d'Aragon s'étendaient à l'infini devant les murs de Grenade..... »

— Seigneur du ciel et de la terre! s'écria le docteur, cela commence comme une histoire qui doit durer neuf jours et neuf nuits; et moi, je reste là, tandis que mes patiens se lamentent! Je m'embarrasse bien de vos histoires maures à la Gonzalve de Cordova : j'ai entendu

les seguidillas de Bettina, et j'en ai assez comme cela. Serviteur!

A ces mots, le docteur sortit.

Le maître de chapelle resta paissiblement sur sa chaise, et dit: — C'est, comme je le remarque, quelque histoire des guerres des Maures avec les Espagnols. Il y a long-temps que j'ai voulu composer quelque chose dans cette couleur-là : combats, tumulte, romances, marches, cymbales, chœurs, tambours et trombonnes. Ah! les trombonnes! Puisque nous voilà seuls, racontez-moi cela, mon cher ami. Qui sait? cela va peut-être faire germer dans mon cerveau quelques idées.

— Sans nul doute, maître de chapelle! Tout se tourne en opéra avec vous, et c'est pour cela que les gens raisonnables, qui prétendent qu'on ne doit prendre la musique que par petites doses, vous regardent comme un fou. Ainsi je veux

vous raconter mon histoire, dussiez-vous m'interrompre de temps en temps par quelques petits accords. Et le voyageur enthousiaste commença :

« Les tentes d'Isabelle et de Ferdinand d'Aragon s'étendaient à l'infini devant les murs de Grenade. Espérant en vain des secours, resserré toujours plus étroitement, le lâche Boabdil, que son peuple nommait par dérision le petit roi, ne trouvait de consolation à ses maux que dans les cruautés auxquelles il se livrait. Mais plus le découragement et le désespoir s'emparaient du peuple et des guerriers de Grenade, plus l'espoir du triomphe et l'ardeur des combats animaient les troupes espagnoles. Un assaut n'était pas nécessaire. Ferdinand se contentait de faire tirer sur les remparts et de faire reculer les ouvrages des assiégés. Ces petites escarmouches ressemblaient plutôt à de joyeux tournois

qu'à des combats sanglans, et la mort qu'on y trouvait relevait même le courage des autres combattans, car les victimes étaient honorées avec toute la pompe chrétienne, comme des martyrs de la foi.

Dès son arrivée, Isabelle fit construire au milieu du camp un immense édifice en bois, surmonté de tours au haut desquelles flottait l'étendard de la croix. L'intérieur fut disposé pour servir de cloître et d'église, et des nonnes bénédictines y chantèrent chaque jour les offices. Chaque matin, la reine, accompagnée de sa suite et des chevaliers, venait entendre la messe que disait son confesseur, et que desservait un chœur de nonnes.

Il arriva qu'un matin Isabelle distingua une voix dont le timbre harmonieux la faisait entendre par dessus toutes les autres; et la manière dont elle pronon-

çait les versets était si singulière qu'on ne pouvait douter que cette nonne devait chanter pour la première fois dans l'enceinte sacrée. Isabelle regarda autour d'elle, et remarqua que sa suite partageait son étonnement. Elle commençait à soupçonner qu'il s'était passé quelque singulière aventure, lorsque ses yeux tombèrent sur le brave général Aguilar, placé non loin d'elle. Agenouillé sur sa chaise, les mains jointes, les yeux brillans de désir, il regardait avec attention vers la grille du chœur. Lorsque la messe fut achevée, Isabelle se rendit dans l'appartement de dona Maria, la supérieure, lui demander qui était cette chanteuse étrangère.

— Daignez vous souvenir, ô reine! dit dona Maria, qu'il y a un mois, don Aguilar avait formé le projet d'attaquer l'ouvrage extérieur, surmonté d'une magnifique terrasse qui sert de prome-

nade aux Maures. Cette nuit-là les chants voluptueux des païens retentissaient dans notre camp comme des voix de syrènes ; et le brave Aguilar la choisit à dessein pour détruire le repaire des infidèles. Déjà l'ouvrage était emporté, déjà les femmes, faites prisonnières, avaient été emmenées pendant le combat, lorsqu'un renfort inattendu força le vainqueur à se retirer dans le camp. L'ennemi n'osa pas l'y poursuivre, et il se trouva que les prisonnières restèrent aux Espagnols. Parmi ces femmes, il s'en trouvait une dont le désespoir excita l'attention de don Aguilar. Il s'approcha d'elle; elle était voilée, et, comme si sa douleur n'eût pas trouvé d'autre expression que le chant, elle prit le cistre qui était suspendu à son cou par un ruban d'or; et, après avoir touché quelques accords, elle commença une romance où se peignait la peine de deux amans

qu'on sépare. Aguilar, singulièrement ému de ces plaintes, résolut de la faire reconduire à Grenade; elle se jeta alors à ses genoux, et releva son voile. — N'es-tu pas Zuléma, la perle des chanteuses de Grenade? s'écria Aguilar. C'était en effet Zuléma, qu'il avait eu l'occasion d'observer tandis qu'il s'acquittait d'une mission auprès du roi Boabdil. — Je te donne la liberté ! dit Aguilar. Mais le révérend père Agostino Sanchez, qui s'était rendu au camp espagnol, le crucifix à la main, lui dit alors : — Souviens-toi que tu nuis à cette captive en la renvoyant parmi les infidèles. Peut-être, parmi nous, la grâce du Seigneur l'eût-elle éclairée et ramenée dans le sein de l'église. Aguilard répondit : — Qu'elle reste donc un mois parmi nous ; et après ce temps, si elle ne se sent pas pénétrée de l'esprit du Seigneur, elle retournera à Grenade. — C'est ainsi, ô reine ! que

Zuléma a été recueillie parmi nous dans ce cloître. D'abord, elle s'abandonna à une douleur sans bornes, et elle remplissait le cloître tantôt de chants terribles et sauvages, tantôt lugubres et plaintifs; car partout on entendait sa voix retentissante. Une nuit, nous nous trouvions rassemblées dans le chœur de l'église, où nous chantions les heures selon la manière belle et sainte que le grand-maître Ferreras nous a enseignée; je remarquai, à la lueur des cierges, Zuléma debout près de la porte du chœur, qui était restée ouverte; elle nous contemplait d'un air grave et méditatif; et, lorsque nous nous éloignâmes deux à deux, Zuléma s'agenouilla dans la travée, non loin de l'image de Marie. Le jour suivant, elle ne chanta pas de romance; elle le passa dans le silence et dans la réflexion. Bientôt elle essaya sur son cistre les accords du chœur que

nous avions chanté dans l'église; puis, elle commença à chanter tout doucement, cherchant même à imiter les paroles de chant qui résonnaient singulièrement dans sa bouche.

Je remarquai bien que l'esprit du Seigneur se manifestait dans ce chant et qu'il ouvrirait son âme à la grâce; aussi j'envoyai sœur Emmanuela, notre maîtresse de chœurs, auprès de la jeune Maure, pour qu'elle entretînt l'étincelle sacrée qui s'était montrée en elle; et il arriva qu'au milieu des chants religieux qu'elles entonnèrent ensemble la foi se produisit enfin. Zuléma n'a pas encore été reçue dans le sein de l'église par le sacrement du baptême; mais il lui a été permis de se joindre à moi pour louer le Seigneur, et de faire servir sa voix merveilleuse à la gloire de notre sainte religion.

La reine comprit alors pourquoi don

Aguilar avait si facilement cédé aux remontrances du père Agostino, et elle se réjouit de la conversion de Zuléma. Quelques jours après Zuléma fut baptisée et reçut le nom de Julia. La reine elle-même et le marquis de Cadix, Henri de Guzman, furent parrains de la belle Maure. On devait croire que les chants de Julia deviendraient encore plus fervens après son baptême, mais il en arriva autrement; on observa qu'elle troublait souvent le chœur en y mêlant des accens singuliers. Quelquefois le bruit sourd de son cistre frappait sourdement les voûtes du temple, et semblait comme le murmure d'un orage. Julia devenait de plus en plus agitée, et souvent aussi elle interrompait les hymnes latines par des paroles mauresques. Emmanuela avertit la nouvelle convertie de résister courageusement à l'ennemi secret de son âme; mais Julia, loin de suivre ses

avis, chantait, souvent au grand scandale des sœurs, de gracieuses chansons maures au moment même où les chœurs du vieux Ferreras s'élevaient jusqu'aux nues. Elle accompagnait ces ballades d'un léger accompagnement qui contrastait singulièrement avec la variété de la musique religieuse, et rappelait le bruit des petites flûtes maures.

— *Flauti piccoli*, des flûtes d'octave, dit le maître de chapelle. Mais, mon bon ami, jusqu'ici il n'y a rien, absolument rien pour un opéra, dans votre histoire; pas même une exposition, et c'est là le principal. Cependant l'épisode du cistre m'a frappé. —Dites-moi, mon cher ami : ne pensez-vous pas, comme moi, que le diable est un ténor, et qu'il chante faux comme..... le diable ?

— Dieu du ciel ! vous devenez de jour en jour plus caustique, mon cher maître de chapelle. Mais laissez-moi continuer

mon histoire qui devient fort difficile à conter, car nous approchons d'un moment critique.

La reine, accompagnée des principaux capitaines de l'armée, se rendit au cloître des nonnes-bénédictines pour y entendre la messe, comme de coutume. Un mendiant couvert de haillons se tenait à la porte principale ; lorsque les gardes voulurent l'entraîner, il courut de côté et d'autre comme un furieux et heurta même la reine. Aguilar irrité voulut le frapper de son épée; mais le mendiant, tirant un cistre de dessous son manteau, en fit sortir des accens si bizarres que tout le monde en fut frappé d'effroi. Les gardes le tinrent enfin éloigné, et on dit à Isabelle que c'était un prisonnier maure qui avait perdu l'esprit, et qu'on laissait courir dans le camp pour amuser les soldats par ses chants. La reine pénétra dans la nef, et

l'office commença. Les sœurs du chœur entonnèrent le *sanctus*, mais au moment où Julia commençait d'une voix sonore, *Pleni sunt cœli gloriâ tuâ*, le bruit d'un cistre retentit dans l'église, et la nouvelle convertie, fermant le livre, se disposa à quitter le pupitre. La supérieure voulut en vain la retenir. — N'entends-tu pas les splendides accords du maître? dit Julia. Il faut que j'aille le trouver, il faut que je chante avec lui. Mais dona Emmanuela, l'arrêtant par le bras, lui dit d'un ton solennel : — Pécheresse qui désertes le service du Seigneur, et dont le cœur renferme des pensées mondaines, fuis de ces lieux ; ta voix se brisera, et les accens que le Seigneur t'a prêtés pour le louer s'éteindront à jamais !

Julia baissa la tête en silence, et disparut.

A l'heure des matines, au moment où les nonnes se rassemblaient de nouveau

dans l'église, une épaisse fumée se répandit sous les voûtes. Bientôt les flammes pénétrèrent en sifflant à travers les murailles de bois, et embrasèrent le cloître. Ce fut à grand'peine que les religieuses sauvèrent leur vie. Les trompettes retentirent dans tout le camp et tirèrent les soldats de leur sommeil, et on vit accourir Aguilar en désordre et à demi brûlé. Il avait en vain cherché à sauver Julia du milieu des flammes; elle avait disparu. En peu de temps le vaste camp d'Isabelle ne fut plus qu'un monceau de cendres. Les Maures, profitant du tumulte, vinrent attaquer l'armée chrétienne; mais les Espagnols déployèrent une valeur plus brillante que jamais; et, lorsque l'ennemi eut été repoussé dans ses retranchemens, la reine Isabelle, assemblant les chefs, donna l'ordre de bâtir une ville au lieu même où naguère s'élevait son camp. C'était

annoncer aux Maures que le siége ne serait jamais levé.

— Si l'on pouvait traiter les matières religieuses sur la scène, dit le maître de chapelle, le rôle de Julia ne laisserait pas que de fournir quelques morceaux brillans en deux genres bien distincts, les romances ou les chants d'église. La marche des Espagnols ne ferait pas mal au milieu d'une scène, et la scène du mendiant la couperait fort bien. Mais continuez, et revenons à Julia qui n'a pas été brûlée, je l'espère.

— Remarquez d'abord, mon cher maître de chapelle, que la ville qui fut bâtie alors par les Espagnols, dans l'espace de vingt et un jours, est Santa-Fé qui existe encore aujourd'hui. Ceci soit dit en passant; mais vos remarques m'ont éloigné du ton de mon histoire. Je suis involontairement retombé dans le style familier. Pour me remettre, jouez-

moi donc, je vous prie, un des répons de Palestrina, que je vois là ouverts sur votre piano.

Le maître de chapelle se conforma au désir du voyageur enthousiaste ; et celui-ci continua.

— Les Maures ne cessèrent pas d'inquiéter les Espagnols pendant la construction de leur ville; et il s'en suivit plusieurs combats sanglans, où Aguilar déploya une brillante valeur. Revenant un jour d'une de ces escarmouches, il quitta son escadron près d'un bois de myrtes, et continua seul sa route, en se livrant à ses pensées. L'image de Julia était sans cesse devant ses yeux. Dans le combat même, il avait cru souvent entendre sa voix, et jusqu'en ce moment il lui semblait distinguer au loin des accens singuliers, comme un mélange de modulations mauresques et de chants d'église; tout à coup le choc d'une armure

se fit entendre auprès de lui; un cavalier maure, monté sur un léger cheval arabe, passa rapidement auprès d'Aguilar, et le sifflement d'un javelot glissa près de son oreille. Aguilar voulut s'élancer sur son agresseur, mais un second javelot vint s'enfoncer dans le poitrail de son cheval, qui bondit de rage et de douleur, et renversa son cavalier sur la poussière. Le général espagnol se releva promptement, mais le Maure était déjà près de lui, debout sur ses étriers et le cimeterre levé. Aguilar se jeta sur lui en un clin d'œil, l'embrassa vigoureusement de ses deux bras nerveux, le jeta sur la terre avant qu'il eût pu lui porter un seul coup, et, le genou sur sa poitrine, lui présenta son poignard à la gorge. Il se disposait déjà à le percer, lorsque le Maure prononça en soupirant le nom de Zuléma! — Malheureux! s'écria Aguilar, quel nom as-tu prononcé là?

— Frappe, frappe! dit le Maure. Frappe celui qui a juré ta mort. Apprends, chrétien, que Hichem est le dernier de la race d'Alhamar, et que c'est lui qui t'enleva Zuléma ! Je suis ce mendiant qui ai brûlé ton infâme église pour sauver l'âme de mes pensées ! Frappe-moi donc, et finis ma vie puisque je n'ai pu t'arracher la tienne. — Zuléma existe ! Julia vit encore ! s'écria Aguilar.

Hichem laissa échapper un ricanement funeste.—Elle vit, mais votre idole sanglante et couronnée d'épines l'a frappée d'une malédiction magique, et la fleur épanouie s'est flétrie dans vos mains; sa voix mélodieuse s'est éteinte dans son sein, et la vie de Zuléma est près de l'abandonner avec ses chants. Frappe-moi donc, chrétien, car tu m'as arraché déjà plus que la vie.

Aguilar se releva lentement. — Hi-

chem, dit-il, Zuléma était ma prisonnière par les lois de la guerre; éclairée par la grâce divine, elle a renoncé à la croyance de Mahomet : ne nomme donc pas l'âme de tes pensées celle qui est devenue ma dame, ou apprête-toi à me la disputer dans un combat loyal. Reprends tes armes!

Hichem reprit vivement son bouclier et son cimeterre; mais, au lieu de courir sur Aguilar, il piqua son coursier et partit avec la rapidité de l'éclair.

Ici le maître de chapelle imita sur son piano le bruit d'un cavalier qui s'éloigne; le voyageur lui fit signe de ne pas l'interrompre, et continua son récit.

— Sans cesse battus dans leurs sorties, pressés par la famine, les Maures se virent forcés de capituler, et d'ouvrir leurs portes à Ferdinand et à Isabelle, qui firent leur entrée triomphante dans Grenade. Les prêtres avaient déjà béni la grande

mosquée pour en faire une cathédrale ; on s'y rendit pour chanter un *Te Deum* solennel et rendre grâce au Dieu des armées. On connaissait la fureur et l'acharnement des Maures ; et des divisions de troupes, échelonnées dans toutes les rues adjacentes, protégeaient la procession. Aguilar, qui commandait une de ces divisions, se dirigeait vers la cathédrale lorsqu'il se sentit blessé à l'épaule gauche par un coup de flèche. Au même moment, une troupe de Maures sortit d'une rue étroite, et attaqua les chrétiens avec une rage incroyable. Hichem était à leur tête, et Aguilar, qui le reconnut aussitôt, s'attacha à lui et ne le quitta qu'après lui avoir plongé son épée dans le sein. Les Espagnols poursuivirent alors les Maures jusqu'à une grande maison de pierres dont la porte s'ouvrit et se referma sur eux. Quelques instans après, une nuée de flèches partit des

fenêtres de cette maison, et blessa un grand nombre des gens d'Aguilar, qui commanda d'apporter des torches et des facines. Cet ordre fut exécuté, et déjà les flammes s'élevaient jusqu'aux toits lorsqu'une voix merveilleuse se fit entendre dans le bâtiment incendié. Elle chantait avec force : *Sanctus, sanctus Dominus Deus sabaoth!*

— Julia! Julia! s'écria Aguilar dans son désespoir. Les portes s'ouvrirent, et Julia, vêtue en nonne bénédictine, s'avança en répétant : *Sanctus, sanctus Dominus sabaoth!* Derrière elle marchait une longue file de Maures, la tête baissée et les bras croisés sur la poitrine. Les Espagnols reculèrent involontairement, et Julia, suivie des Maures, s'avança à travers leurs rangs jusqu'à la cathédrale, où elle entonna en entrant le *Benedictus qui venit in nomine Domini.* Le peuple tomba invo-

lontairement à genoux; et Julia, les yeux tournés vers le ciel, s'avança d'un pas ferme vers le maître-autel, où se trouvaient Ferdinand et Isabelle qui chantaient dévotement l'office. A la dernière strophe, *Dona nobis pacem*, Julia tomba inanimée dans les bras de la reine. Tous les Maures qui l'avaient suivie reçurent le même jour le saint sacrement du baptême.

L'enthousiaste venait de terminer son histoire, lorsque le docteur entra à grand bruit en s'écriant :—Vous restez là à vous raconter des histoires de l'autre monde, sans penser au voisinage de ma malade, et vous aggravez son état!

— Qu'est-il donc arrivé, mon cher docteur? dit le maître de chapelle effrayé.

—Je le sais bien, moi, dit l'enthousiaste d'un air fort tranquille.

— Rien de plus, rien de moins, sinon

que Bettina est entrée dans le cabinet à côté, et qu'elle a tout entendu. Voilà le résultat de vos histoires menteuses et de vos sottes idées; mais je vous rends responsable de tout ce qui en arrivera...

— Mais, docteur, reprit l'enthousiaste, songez donc que la maladie de Bettina est toute morale, qu'il lui faut un remède moral, et que peut-être mon histoire...

— Silence ! dit le docteur. Je sais ce que vous allez dire.

— Elle ne vaut rien pour un opéra, mais il y avait là-dedans quelques petits airs assez jolis, dit le maître de chapelle en s'en allant.

Huit jours après, Bettina chantait d'une voix harmonieuse le *Stabat mater* de Pergolèse.

FIN DU PREMIER VOLUME.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

Deuxième Livraison.

La première livraison des Contes Fantastiques, de E.-T. A. Hoffmann, a paru il y a deux mois ; elle contient : — le Majorat, — le Sanctus, — Salvator-Rosa, — le Violon de Crémone, — Marino Faliéri, — la Vie d'Artiste, — le Bonheur au Jeu, — le Choix d'une Fiancée, — et le Spectre Fiancé. 4 vol. in-12, papier satiné, vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

La troisième livraison, *sous presse*, 4 vol. in-12, papier satiné vignettes, prix : . . . . . 12 fr.

IMPRIMERIE DE A. BARBIER.
RUE DES MARAIS S.-G., N. 17.

CONTES
FANTASTIQUES
DE

E.-T.-A. HOFFMANN.

V.

PARIS.

Eugène Renduel.

1830.

CONTES FANTASTIQUES

DE E. T. A. HOFFMANN,

TRADUITS DE L'ALLEMAND

PAR M. LOÈVE-VEIMARS,

ET PRÉCÉDÉS

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR HOFFMANN,

Par Walter Scott.

TOME V.

PARIS.
EUGÈNE RENDUEL,
ÉDITEUR-LIBRAIRE,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 22.

1830.

MADEMOISELLE

DE SCUDÉRY,

HISTOIRE

DU TEMPS DE LOUIS XIV *.

* Das Fraeulein von Scudery, Erraehlung aus dem Zeitalter Ludwig des Vierzehnten.

Le conte d'Hoffmann, que nous publions aujourd'hui, fut composé et mis au jour en 1819, il y a dix ans. Cette publication est fort antérieure, comme on le voit, à celle du roman intitulé : *Olivier Brusson* *. Puis vint en imitation du roman, le fameux mélodrame : *Cardillac*, qui attira tout Paris à l'un des théâtres du Boulevard. — *Olivier Brusson* est un emprunt fait à Hoffmann. Le roman français, petit chef-d'œuvre de goût et de grâce, fut beaucoup loué et beaucoup lu. L'arrangeur anonyme, écrivain brillant, riche d'esprit et de talent, doté de tant d'autres succès, se réjouira, sans nul doute, de voir restituer, au pauvre auteur allemand, le fonds qui lui appartient, et qui avait tant gagné en passant dans des mains étrangères.

* Paris, 1823.

Hoffmann lui-même n'avait pas imaginé cette aventure. Il indique la source. Il a puisé dans la *Chronique de Nuremberg*, écrite par Wagenseil. Le chroniqueur allemand avait fréquenté la maison de mademoiselle de Scudéry, durant son séjour à Paris, et il avait recueilli l'anecdote aux lieux même où se passa ce singulier événement.

CONTES FANTASTIQUES.

MADEMOISELLE

DE SCUDÉRY.

CHAPITRE PREMIER.

Dans la rue St.-Honoré se trouvait située la petite maison qu'habitait Magdeleine de Scudéry, connue par ses écrits, et par la faveur dont elle jouissait auprès de Louis XIV et de madame de Maintenon.

Fort tard, vers minuit, — c'était durant l'automne de l'année 1680, — on frappa si violemment à la porte de cette maison que tout le vestibule en retentit. Baptiste qui, dans le petit ménage de mademoiselle de Scudéry, remplissait à la fois les fonctions de cuisinier, de laquais et de portier, était allé dans son pays pour assister aux nôces de sa sœur, et il se trouva que la Martinière, sa femme-de-chambre, fut seule éveillée dans la maison. Elle entendit les coups redoublés, et se mit à songer que Baptiste, étant parti, elle se trouvait seule avec sa maîtresse sans aucun moyen de défense. Tous les crimes d'effraction, de vol et de meurtre, qui avaient alors lieu dans Paris, s'offrirent à sa pensée; elle ne douta pas qu'une bande de brigands, instruite de la solitude où se trouvait la maison, s'efforçait d'y pénétrer avec

de méchans desseins contre ceux qui l'habitaient, et elle resta dans sa chambre, tremblante, effarée, maudissant et Baptiste et les sœurs qui se marient. Pendant ce temps, les coups retentissaient toujours avec plus de force, et il lui semblait que dans les intervalles, elle entendît une voix qui criait : « Ouvrez, ouvrez donc, au nom du ciel ! » Enfin, dans une agitation toujours croissante, la Martinière prit un flambeau, et descendit dans le vestibule; là, elle entendit distinctement la voix de ceux qui disaient : « Au nom du Christ, ouvrez ! »

Ce n'est pas ainsi que parle un brigand, se dit la Martinière. Qui sait si ce malheureux qu'on poursuit ne cherche pas un refuge auprès de ma maîtresse qui est toujours disposée à faire le bien. Mais ayons de la prudence !

Elle ouvrit une fenêtre, et demanda,

en grossissant sa voix autant qu'elle le put, afin de lui donner un accent masculin, qui faisait, à une heure aussi avancée de la nuit, un bruit à troubler le sommeil de tout le quartier? Elle aperçut, à la clarté de la lune qui venait de percer de sombres nuages, une figure enveloppée dans un manteau couleur de muraille, un vaste chapeau enfoncé sur les yeux. Elle reprit à haute voix, de manière à se faire entendre de la rue: Holà! Baptiste, Claude, Pierre, levez-vous et venez voir un peu quel est ce vaurien qui veut forcer la maison!

Mais celui qui se trouvait en bas, lui dit d'une voix douce et presque plaintive: Ah! la Martinière, je sais bien que c'est vous, ma bonne femme, en dépit de vos efforts pour changer votre voix; je sais aussi que Baptiste est allé au pays, et que vous êtes seule

dans le logis, avec votre maîtresse. Ouvrez-moi donc, et ne craignez rien. Il faut que je parle à votre demoiselle à l'instant même.

— Y pensez-vous? répliqua la Martinière. Vous voulez parler à ma maîtresse au milieu de la nuit? ne savez-vous pas qu'elle dort depuis long-temps, et que pour rien au monde, je ne voudrais la réveiller dans ses bons momens du premier sommeil, dont elle a tant besoin à son âge.

— Je sais, répondit celui qui était dans la rue, je sais que votre demoiselle vient de mettre de côté le manuscrit de son roman de Clélie auquel elle travaille sans relâche, et qu'elle compose en ce moment quelques vers qu'elle a dessein de lire demain chez la marquise de Maintenon. Je vous en conjure, dame Martinière, ayez de la compassion et ouvrez-moi la porte. Appre-

nez qu'il s'agit de sauver un malheureux de sa ruine, apprenez que l'honneur, la liberté, la vie même d'un homme dépendent de ce moment où il faut que je parle à votre demoiselle. Songez que la colère de votre maîtresse retombera éternellement sur vous, quand elle apprendra que c'est vous qui avez durement fermé la porte à un malheureux qui venait implorer son secours.

— Mais pourquoi réclamer la pitié de ma maîtresse à telle heure, revenez demain en meilleur temps. Ainsi parlait la Martinière de sa croisée.

Celui d'en bas répondit : — Quand le sort vient vous frapper avec la rapidité de la foudre, s'inquiète-t-il du temps et de l'heure? Quand le salut d'un homme dépend d'un instant, doit-on le retarder? Ouvrez la porte. Ne craignez rien d'un malheureux sans appui, que tout le monde abandonne, qu'on per-

sécute, et qui vient supplier votre maîtresse de le tirer d'un pressant danger !

La Martinière entendit à ces mots l'étranger soupirer, gémir ; d'ailleurs le son de sa voix annonçait un jeune homme, elle était douce et pénétrait dans l'âme. La chambrière se sentit émue jusqu'au fond du cœur, et sans hésiter plus long-temps, elle descendit avec les clefs.

A peine la porte fut-elle ouverte, que l'homme au manteau se précipita avec impétuosité dans la maison, et devançant la Martinière sur les marches, il s'écria : Conduisez-moi près de votre maîtresse !

La Martinière effrayée, éleva son flambeau, et la lueur de la bougie lui montra un visage jeune et régulier, mais d'une pâleur mortelle et horriblement défait. La Martinière tomba presque

d'effroi, lorsque l'homme entr'ouvrit son manteau, et qu'elle aperçut la brillante poignée d'un stylet qui sortait du pli de son juste-au-corps. L'étranger lui lança des regards étincelans, et s'écria avec plus de violence encore : « Conduisez-moi près de votre maîtresse, vous dis-je! »

La Martinière vit alors sa maîtresse dans un pressant danger, tout son amour pour mademoiselle de Scudéry qu'elle honorait comme une mère se réveilla et lui donna un courage dont elle ne s'était pas crue capable. Elle ferma rapidement la porte de la salle qui était entr'ouverte, et s'avançant devant l'étranger, elle lui dit d'une voix ferme : Votre conduite dans cette maison, s'accorde mal avec les paroles plaintives que vous poussiez là dehors, et qui ont excité ma compassion, fort mal à propos, je le vois. Vous ne verrez pas ma maîtresse,

et vous ne lui parlerez pas. Si vous n'avez pas de mauvaise pensée en l'âme, vous ne devez pas redouter le grand jour; revenez donc demain traiter de votre affaire! — Pour cette nuit, videz le pallier de la maison!

L'étranger laissa échapper un profond soupir, regarda la Martinière d'un air effrayant et porta la main à sa dague. La Martinière recommanda silencieusement son âme au Seigneur; mais elle demeura courageusement, et regarda l'étranger avec hardiesse, tout en s'appuyant avec plus de force contre la porte par laquelle il fallait passer pour se rendre à l'appartement de mademoiselle de Scudéry.

— Laissez-moi aller trouver votre maîtresse, vous dis-je, s'écria encore une fois l'étranger.

—Faites ce que vous voudrez, répliqua la Martinière, je ne bouge pas de

cette place. Mais si vous accomplissez la mauvaise action que vous avez tenté de faire, vous finirez sur la place de Grève, comme tous vos maudits complices.

— Ah ! vous avez raison, la Martinière ! s'écria l'homme : j'ai l'air d'un voleur et je suis armé comme un assassin ; mais tous ceux que vous nommez mes complices, ne sont pas exécutés, oh ! non, ils ne le sont pas.

En parlant ainsi, il lança des regards terribles à la pauvre servante, et tira son poignard.

— Jésus ! s'écria-t-elle, attendant le coup de la mort ; mais au même instant un cliquetis d'armes et des pas de chevaux se firent entendre dans la rue.

— La maréchaussée, la maréchaussée ! Au secours, au secours ! s'écria la Martinière.

— Maudite femme, veux-tu me perdre! — Maintenant, tout est fini, tout est fini! Prends, prends! Remets ceci à ta maîtresse cette nuit même. — Demain, si tu veux.

Tout en prononçant ces paroles à voix basse, l'étranger avait arraché le flambeau à la Martinière, il avait éteint la bougie, et il avait glissé une petite cassette dans les mains de la femme de chambre.

— Pour le salut de ton âme, remets cette cassette à ta maîtresse, lui dit l'étranger; et il s'élança hors de la maison.

La Martinière était tombée sur le plancher; elle se releva avec peine et se retira en tâtonnant à travers les ténèbres dans sa chambre, où elle se jeta dans un fauteuil, épuisée et hors d'état de prononcer une parole. Tout-à-coup, elle entendit tourner les clés qu'elle

avait laissées dans la serrure de la porte principale. On ferma la maison, et des pas légers et incertains s'approchèrent de sa chambre. Puissamment attachée sur son siège, incapable de faire un mouvement, la Martinière s'attendit à tout ce qu'il y a de plus horrible; mais quelle fut sa surprise, lorsque la porte de la chambre s'ouvrant, elle reconnut à la clarté de la lampe de nuit, l'honnête Baptiste, qui lui parut pâle et défait.

— Au nom de tous les saints! dites donc ce qui s'est passé, dame Martinière. Ah! quelle inquiétude, quelle inquiétude! Je ne sais pas ce que c'était, mais cela m'a fait partir malgré moi hier soir de la nôce. — J'arrive dans la nuit. — Dame Martinière, me dis-je, a un sommeil léger, elle m'entendra bien si je frappe doucement à la porte. Voilà qu'une forte patrouille

arrive sur moi, des cavaliers, des fantassins, armés jusqu'aux dents; et l'on me retient sans vouloir me laisser aller. Mais heureusement que Desgrais, le lieutenant de maréchaussée, qui me connaît bien, se trouvait avec la troupe. — Eh! c'est toi, Baptiste, me dit-il en me tenant une lanterne sous le nez; d'où viens-tu par cette nuit noire? Reste sagement à la maison et garde-la bien, il ne fait pas bon ici, nous espérons y faire une bonne prise. Vous ne vous figurez pas, dame Martinière, comme ces paroles m'ont remué le cœur. Je m'approche de notre porte, un homme enveloppé d'un manteau en sort, un poignard étincelant à la main, et me renverse. La maison est ouverte, les clés dans la serrure; dites-moi que signifie tout cela?

La Martinière, délivrée de sa frayeur mortelle, lui raconta comme tout s'é-

tait passé. Elle et Baptiste se rendirent dans le vestibule, et trouvèrent le flambeau sur les degrés où l'étranger l'avait jeté en fuyant.

— Il n'est que trop certain que notre demoiselle devait être volée ou égorgée cette nuit, dit Baptiste. Cet homme savait, comme vous le dites, que vous étiez seule avec mademoiselle, et même qu'elle veillait encore en écrivant; il est sûr que c'est un de ces scélérats qui pénètrent jusque dans l'intérieur des maisons, et qui prennent note de tout ce qui peut les aider à exécuter leurs projets diaboliques. Et cette petite cassette, dame Martinière, moi, je pense que nous ferions bien de la jeter dans la Seine, à l'endroit le plus profond. Qui nous répond qu'on ne machine pas quelque chose contre la vie de notre bonne demoiselle, et qu'en ouvrant la cassette,

elle ne tombera pas morte, comme le marquis de Tournay, en décachetant la lettre qu'il avait reçue d'une main inconnue!

Après avoir long-temps conféré ensemble, les deux fidèles serviteurs résolurent de tout conter le lendemain à mademoiselle de Scudéry, et de lui remettre la cassette mystérieuse, en lui recommandant de l'ouvrir avec précaution. Ils repassèrent ensemble toutes les circonstances de l'apparition de l'étranger suspect, et se convainquirent qu'il y avait en jeu, un secret important que leur maîtresse seule pourrait découvrir.

CHAPITRE II.

Les craintes de Baptiste étaient bien fondées. Justement à cette époque, Paris était le théâtre des plus horribles attentats, dont toutes les ressources d'un art infernal combinaient l'exécution.

Glazer, un apothicaire allemand, le meilleur chimiste de son temps, s'était beaucoup occupé d'essais d'alchymie, comme avaient coutume de le faire les gens de sa profession. Il travaillait à la recherche de la pierre philosophale; et il était aidé dans ses expériences par un Italien, nommé Exili; mais pour ce dernier, l'alchymie n'était qu'une feinte et un prétexte. Il voulut seulement apprendre l'art de mélanger et de préparer les matières pernicieuses dont se servait Glazer pour ses opérations; et il parvint enfin à savoir composer ce poison subtil, qui tarit subitement ou lentement les sources de la vie, sans laisser aucune trace dans le corps humain, et qui échappe à toutes les investigations des médecins. Avec quelque prudence que procédât Exili, il fut néanmoins soupçonné d'avoir vendu des poisons, et mis à la Bastille. Dans la

chambre qu'il habitait, on ne tarda pas à enfermer un certain capitaine Godin de Sainte-Croix. Cet homme avait longtemps entretenu avec la marquise de Brinvilliers un commerce intime qui avait occasioné un grand scandale dans cette famille; comme le marquis de Brinvilliers s'était montré fort indifférent à son déshonneur, Dreux d'Aubray, lieutenant-civil à Paris, s'était vu forcé de lancer une lettre de cachet contre le capitaine, pour mettre fin aux désordres de sa fille. Emporté, sans caractère, feignant la dévotion, et dressé dès son enfance à tous les crimes, jaloux d'ailleurs et vindicatif à l'excès, le capitaine dut s'estimer heureux de connaître Exili et ses secrets qui lui donnaient le moyen d'anéantir tous ses ennemis. Il se fit l'élève zélé de l'Italien, et bientôt il égala si bien son maître, qu'après l'élargissement de celui-ci, il

se trouva en état de travailler seul.

La Brinvilliers était une femme immorale, Sainte-Croix en fit un monstre. Il la décida peu à peu à empoisonner son propre père chez qui elle vivait et qu'elle soignait dans sa vieillesse avec une horrible sollicitude, puis ses deux frères et enfin sa sœur; elle accomplit son premier meurtre par esprit de vengeance; les autres par avidité, dans l'espoir d'une riche succession. L'histoire de plusieurs procès fournit la preuve affligeante que les crimes de cette nature deviennent souvent un besoin et une passion irrésistible; et, l'on a vu des empoisonneurs faire périr une foule de gens dont la vie ou la mort leur étaient également indifférens, sans but ultérieur, par un attrait naturel, entraînés par le plaisir que trouve un chimiste dans ses expériences. La Brinvilliers fit sans doute de longues études,

car la mort subite de plusieurs pauvres de l'Hôtel-Dieu, éveilla plus tard le soupçon que les biscuits qu'elle faisait distribuer chaque semaine par bienfaisance et par pitié, avaient été empoisonnés par elle. Il est certain toutefois qu'elle prépara des pâtés de perdrix qu'elle servait à ses convives, et que le chevalier du Guet, ainsi que quelques autres personnes, moururent victimes de ses infernales invitations. Sainte-Croix, son complice La Chaussée, et la Brinvilliers surent long-temps cacher leurs forfaits d'un voile impénétrable; mais la puissance divine avait arrêté qu'elle punirait leurs crimes dès cette vie! Les poisons que préparait Sainte-Croix étaient si subtils, qu'en aspirant une seule exhalaison de sa poudre (les Parisiens la nommaient *poudre de succession*) on se donnait la mort. Ainsi Sainte-Croix se couvrait toujours le

visage d'un masque de verre lorsqu'il se livrait à ses opérations. Un jour, tandis qu'il secouait dans une fiole la poudre qu'il venait de confectionner, son masque tomba et se brisa; la commotion fit voler quelques particules du poison sur le visage de Sainte-Croix qui périt aussitôt.

Comme il était mort sans héritiers, les gens de justice vinrent apposer les scellés sur sa succession. On trouva dans un coffre fermé tout l'arsenal de meurtre de cet assassin, ainsi que les lettres de la Brinvilliers qui ne laissaient pas douter de leurs crimes. Elle s'enfuit à Liège où elle se cacha dans un cloître. Desgrais, sergent de la maréchaussée, fut envoyé à sa poursuite, et se présenta dans le couvent, vêtu en ecclésiastique. Il parvint à lier une intrigue d'amour avec cette épouvantable créature, et à l'entraîner à un ren-

dez-vous secret dans un jardin retiré, situé près des portes de la ville. Dès qu'elle s'y fut rendue, elle se vit saisie par les estafiers de Desgrais; l'amant clerc se changea subitement en officier de maréchaussée, et la contraignit de monter dans une voiture qui se dirigea vers Paris, entourée d'une bonne escorte. Lachaussée avait déjà été décapité; la Brinvilliers subit le même supplice. Son corps fut brûlé après l'exécution, et l'on jeta ses cendres aux vents.

Les Parisiens respirèrent, lorsque ce monstre, qui immolait impunément amis et ennemis, eut disparu de la terre; mais bientôt le bruit se répandit que les secrets de l'infâme Sainte-Croix avaient passé en d'autres mains. Le meurtre se glissait comme un fantôme invisible dans le cercle le plus intime, sous les liens de la parenté, de

l'amour, de l'amitié, et ne saisissait ses victimes que plus sûrement et avec plus de célérité. Tel qu'on voyait un jour dans une santé florissante, errait le lendemain d'un pas chancelant, pâle et miné par un mal dévorant, et tout l'art des médecins ne pouvait l'arracher à la mort. La richesse, un emploi important, une femme trop jeune, trop belle peut-être, étaient autant de titres pour mourir. Une cruelle défiance brisait les liens les plus sacrés. Le mari tremblait devant sa femme, le père fuyait son fils, la sœur craignait son frère. Dans les repas qu'un ami donnait à ses amis, les mets, les vins restaient intacts, et où régnaient autrefois la joie et une gaîté folâtre, on ne rencontrait que des regards inquiets qui cherchaient à percer le masque d'un assassin. Des pères de famille allaient eux-mêmes chercher leurs pro-

visions aux marchés les plus éloignés, et les préparaient dans un coin obscur, pour se mettre à l'abri des tentatives de la trahison : souvent encore, toutes ces précautions se trouvaient inutiles.

Pour remédier au mal qui croissait sans cesse, le roi nomma une cour de justice spéciale, qu'il investit du droit de rechercher et de punir ces crimes secrets. Ce fut la chambre ardente, que présida La Reynie, et qui tint ses séances non loin de la Bastille, mais tous les efforts de ce tribunal, pour trouver des coupables, restèrent sans fruit; il était réservé à Desgrais de les découvrir.

Dans le faubourg Saint-Germain, demeurait une vieille femme nommée la Voisin. Elle faisait profession de prédire l'avenir et de conjurer les morts; et, à l'aide de ses coadjuteurs Lesage

et la Vigoureux, elle savait inspirer l'effroi même à des gens qui passaient pour n'être ni faibles ni superstitieux. Mais elle faisait plus. Elève d'Exili, comme Sainte-Croix, elle préparait comme lui un poison subtil qui ne laissait pas de traces; et aidait ainsi à des fils pervers à hériter avant le temps, à des femmes sans frein à convoler à de plus rians hymens. Desgrais pénétra ce mystère, elle avoua tout, fut condamnée par la chambre ardente, et exécutée sur la place de Grève. On trouva chez elle une liste de toutes les personnes qui avaient eu recours à son ministère, et non-seulement il arriva qu'il s'en suivit exécution sur exécution, mais de graves soupçons planèrent sur des personnages du plus haut rang. Ainsi l'on pensa que le cardinal de Bonzy avait trouvé chez la Voisin, le moyen de se débarrasser en

peu de temps de toutes les personnes auxquelles il avait des pensions à payer, en sa qualité d'archevêque de Narbonne. La duchesse de Bouillon, la comtesse de Soissons, dont les noms furent trouvés sur cette liste, furent accusées d'avoir eu recours à cette infâme Locuste, et le noble nom de François-Henri de Montmorency, duc de Luxembourg, pair et maréchal de France, ne sortit pas sans souillure de cette enquête. La terrible chambre ardente le poursuivit également, et il se consigna lui-même prisonnier à la Bastille où la haine de Louvois et de La Reynie, le confina dans un cachot de six pieds carrés. Il se passa plusieurs mois avant qu'une commission déclarât que son crime ne méritait pas ce châtiment : il s'était fait dire une fois son horoscope par la Voisin.

Il est certain que le zèle aveugle du

président La Reynie donna lieu à des abus de pouvoir et à des cruautés. Ce tribunal prit le caractère de l'inquisition; le plus léger soupçon suffisait pour motiver un emprisonnement rigoureux, et souvent c'était au hasard qu'on laissait le soin de prouver l'innocence du condamné. En outre, La Reynie avait un extérieur repoussant et des formes si acerbes, qu'il s'attirait la haine de ceux dont il devait être, par ses fonctions, le vengeur et le soutien. La duchesse de Bouillon, interrogée par lui si elle avait vu le diable, répondit : « Il me semble que je le vois en ce moment! »

Tant que le sang des coupables et des suspects coula à flots sur la place de Grève, les empoisonnemens devinrent de plus en plus rares; mais bientôt un nouveau fléau vint répandre l'épouvante dans la ville. Une bande de vo-

leurs semblait avoir pris à tâche de s'assurer la possession de tous les bijoux. A peine achetée, une riche parure disparaissait d'une manière inconcevable, quelque précaution qu'on employât pour la garder. Mais, ce qui était plus effrayant, c'est que quiconque se hasardait à sortir pendant la nuit avec des joyaux, était infailliblement attaqué, et souvent assassiné. Ceux qui avaient échappé à ce danger, rapportaient qu'un coup violent les avait renversés, comme un éclat de foudre, et qu'en reprenant leurs sens, ils s'étaient trouvés dépouillés de leurs bijoux, et dans un tout autre lieu que celui où ils avaient été frappés. Les cadavres que l'on trouvait chaque matin dans les rues et même dans les maisons, portaient tous la même blessure; un coup de poignard au cœur, si sûrement dirigé, disaient les médecins, que le

blessé avait dû expirer sans proférer une seule plainte. A la molle et somptueuse cour de Louis XIV, qui n'avait une secrète affaire de cœur, et qui ne se glissait quelquefois la nuit chez sa dame, pour lui porter un présent? — Il semblait que les assassins eussent un pacte avec les esprits invisibles, tant ils étaient instruits de toutes ces circonstances. Souvent le malheureux n'atteignait pas la maison où il espérait trouver toutes les joies de l'amour; souvent il tombait sur le seuil, ou même devant la porte de la chambre de sa maîtresse, qui heurtait avec effroi son cadavre sanglant.

En vain d'Argenson, le lieutenant de police, fit-il arrêter tous les gens sans aveu qui se trouvaient dans Paris; en vain La Reynie fit-il rage pour arracher des aveux aux accusés; vainement doubla-t-on les sentinelles, les patrouilles, on

ne trouva nulle trace des malfaiteurs. La seule précaution de s'armer jusqu'aux dents, et de faire porter un flambeau devant soi, réussissait à préserver du danger. Il arriva cependant que le laquais qui portait la torche fut assailli à coups de pierres, et au même instant le maître était assassiné et volé.

On remarqua surtout que toutes les recherches qu'on fit dans les lieux où l'on trafique des pierres précieuses, ne firent pas retrouver le moindre des bijoux enlevés de la sorte; on ne trouvait ainsi aucun indice qui pût déceler les coupables.

Desgrais écumait de fureur en voyant que les brigands se riaient de tous ses stratagêmes. Lorsqu'il se trouvait dans un quartier de la ville, tout y restait paisible; tandis que dans les autres, les meurtriers faisaient un riche butin. Il imagina alors de créer plusieurs De-

grais, si parfaitement semblables l'un à l'autre, par la marche, l'attitude, le langage, le costume et la figure, que les gens de la police eux-mêmes ignoraient quel était le véritable. Pendant ce temps, il se glissait, au risque de sa vie, dans les quartiers les plus retirés, et suivait de loin quelqu'un qui portait par son ordre de riches joyaux. Mais celui qui le précédait ainsi n'était jamais attaqué; ainsi les malfaiteurs étaient informés de ses mesures les plus secrètes. Desgrais était au désespoir.

Un matin, Desgrais vint trouver le président La Reynie; il était pâle, défait, hors de lui. — Qu'avez-vous? Quelles nouvelles apportez-vous? Avez-vous découvert quelques traces? lui demanda le président dès qu'il le vit.

— Ah! monseigneur, s'écria Desgrais balbutiant de rage; hier soir le

marquis de La Fare a été attaqué en ma présence.

— Ciel et terre, dit La Reynie plein de joie, nous les tenons, enfin!

— Écoutez comme la chose s'est passée, dit Desgrais en souriant amèrement. — Je me poste et je surveille en les maudissant de tout mon cœur, les démons incarnés qui se rient de moi. Voilà que je vois s'avancer avec précaution une figure qui passe tout près de moi, sans m'apercevoir. A la clarté de la lune, je reconnais le marquis de la Fare. Je pouvais l'attendre là, je savais où il se rendait si secrètement. A peine se trouve-t-il à dix ou douze pas, qu'une figure s'élance comme de dessous la terre, le renverse et se jette sur lui. Surpris, confondu de la rapidité de ce mouvement, je pousse un cri et je m'élance de ma retraite; mais en ce moment, je m'em-

barrasse dans mon manteau et je tombe. Je vois l'homme s'enfuir comme s'il était porté sur les ailes du vent, je me relève, je le poursuis; tout en courant je sonne de mon cor; les sifflets des archers me répondent de loin; tout s'émeut; de tous côtés retentissent le bruit des sabres sur le pavé, le piètinement des chevaux. — A moi! A moi! Desgrais! Desgrais! voilà les cris dont je fais retentir toutes les rues. Je vois toujours devant moi l'homme que dessine la clarté de la lune; je suis distinctement tous les circuits qu'il fait pour me tromper; nous arrivons dans la rue Saint-Nicaise; alors ses forces semblent épuisées, les miennes redoublent; il a tout au plus une avance de quinze pas....

— Vous l'atteignez, vous l'arrêtez et les archers arrivent! s'écria La Reynie, les yeux étincelans, en serrant forte-

ment le bras de Desgrais, comme s'il eût saisi le meurtrier lui-même.

— A quinze pas de moi, reprit Desgrais d'une voix sourde et reprenant péniblement haleine, à quinze pas de moi, l'homme fait un bond de côté dans l'ombre, et disparait à travers la muraille.

— Il disparaît ? — A travers un mur! — Êtes-vous fou ? dit La Reynie en reculant de deux pas, et en frappant ses mains l'une contre l'autre.

— Monseigneur, reprit Desgrais en se frottant le front comme un homme assailli par de funestes pensées, traitez-moi de visionnaire; ce que je vous ai dit n'est pas moins exact. J'étais encore pétrifié devant la muraille, lorsque plusieurs archers arrivèrent hors d'haleine; le marquis de la Fare qui s'était relevé, était avec eux, l'épée à la main. Nous allumons des flambeaux, nous

frappons de tous côtés sur le mur; pas la trace d'une porte, d'une fenêtre, d'une ouverture. C'est une épaisse muraille, en pierres de taille, qui tient à une maison où demeurent des gens contre lesquels on ne peut nourrir le moindre soupçon. Ce matin encore, au grand jour, j'ai tout examiné. C'est le diable lui-même qui nous joue!

L'histoire de Desgrais fut bientôt connue de tout Paris. Toutes les têtes étaient remplies d'enchantemens, de sorcelleries, de pactes avec le diable, contractés par la Voisin, par la Vigoureux et par le fameux prêtre Lesage; et comme le veut éternellement notre nature qui étouffe toujours notre raison par la disposition que nous conservons pour le merveilleux, on ne douta pas, comme l'avait dit Desgrais dans son découragement, que ce fût le diable en personne qui protégeait ceux qui lui

vouaient leur âme. Une complainte en tête de laquelle se trouvait une belle gravure en bois, représentant un démon effroyable qui s'abîmait dans la terre devant Desgrais épouvanté, se débita à tous les coins de rue ; bref, tout contribua à intimider le peuple et à ravir tout courage aux archers qui ne marchaient plus la nuit qu'en tremblant, après s'être munis préalablement d'eau bénite et d'amulettes.

Le lieutenant criminel voyant échouer les efforts de la Chambre Ardente, pria le roi de créer un nouveau tribunal, investi de prérogatives plus étendues pour rechercher les crimes ; mais le roi, qui se reprochait d'avoir déjà donné trop de pouvoir à la Chambre Ardente, et frappé des nombreux supplices que La Reynie avait ordonnés, repoussa cette proposition. On imagina alors un autre moyen pour la faire agréer au roi.

Un soir, dans l'appartement de madame de Maintenon où le roi passait l'après-midi, et où il travaillait quelquefois avec ses ministres, jusque bien avant dans la nuit, on présenta à Louis XIV, une pièce de vers au nom des Amans en péril, qui se plaignaient de ne pouvoir offrir un riche présent à leurs maîtresses, sans exposer leur vie. L'honneur et l'amour, disaient-ils, voulaient jadis qu'on versât son sang en champ clos pour sa bien-aimée, vis-à-vis de nobles adversaires, mais non qu'on s'exposât au poignard de vils assassins. C'était donc au grand Louis, l'astre de la galanterie et de l'amour, de dissiper par ses rayons cette nuit funeste; il appartenait au demi-dieu qui avait foudroyé tous ses ennemis, d'écraser, comme Hercule, cette hydre de Lerne; nouveau Thésée, de combattre ce minotaure qui dévorait les amans

et changeaient leurs joies en un deuil éternel.

Quelque grave que fût le sujet, cette composition ne manquait pas de traits ingénieux, et l'on y avait peint avec art les craintes de l'amant se glissant chez sa maîtresse, l'effroi dissipant l'amour, la galanterie réduite aux abois. Comme ce petit poème se terminait par le plus exagéré panégyrique des vertus de Louis XIV, il ne manqua pas d'obtenir l'assentiment du roi qui le lut avec une satisfaction visible. Lorsqu'il en eut achevé la lecture, il se tourna vivement vers madame de Maintenon et lui demanda en souriant agréablement ce qu'elle pensait des plaintes de ces amans. Fidèle à la gravité de ses mœurs, et conservant toujours une certaine teinte de pruderie, madame de Maintenon répondit que ce n'était pas au roi de protéger les rendez-vous

interdits par la morale; mais que les crimes horribles qui épouvantaient la cour et la ville demandaient une vengeance prompte et éclatante. Le roi, mécontent de cette réponse, referma le papier et se disposait à passer dans la chambre voisine, où l'attendait un des secrétaires d'état, lorsque ses regards tombèrent sur mademoiselle de Scudéry qui était venue faire sa cour à madame de Maintenon. Il s'avança tout-à-coup vers elle, et le sourire qui avait disparu de ses lèvres, s'y montra de nouveau.

—La marquise refuse une fois pour toutes d'entendre parler de galanterie, dit le roi, mais vous, mademoiselle, que pensez-vous de cette supplique?

Mademoiselle de Scudéry s'inclina avec respect, une légère rougeur, semblable à la pourpre du crépuscule, couvrit les joues pâles de la vénérable

dame ; et, les yeux baissés, elle prononça ces deux vers :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour *.

Surpris de l'esprit chevaleresque qui régnait dans ce peu de mots, et qui effaçait d'un trait toute la tirade de vers qu'il venait de lire, Louis s'écria : — Vous avez raison, mademoiselle ! point de rigueurs nouvelles qui confondent l'innocent avec le coupable. Que La Reynie fasse son devoir !

* Ces deux vers sont en français dans le conte d'Hoffmann. (Tr.)

CHAPITRE III.

La Martinière raconta le lendemain à sa maîtresse, ce qui s'était passé dans la nuit, et lui remit en tremblant la cassette mystérieuse. Elle supplia au nom de tous les saints mademoiselle de Scudéry de n'ouvrir cette boîte qu'a-

vec les précautions les plus grandes, et Baptiste, pâle et retiré à l'extrémité de la chambre, joignit ses instances à celles de la chambrière. Mademoiselle de Scudéry souleva la cassette et leur répondit en riant : Vous êtes deux fous ! les voleurs qui connaissent si bien l'intérieur des maisons, comme vous le dites vous-mêmes, savent fort bien que je ne suis pas riche, et qu'il ne se trouve pas chez moi des trésors qui vaillent un assassinat. On en voudrait à ma vie ? A qui pourrait servir la mort d'une personne de soixante-treize ans qui n'a jamais attaqué de brigands et de larrons que ceux qu'elle a créés dans ses romans, ce qui ne laissera à ses héritiers que les atours d'une vieille demoiselle, et quelques douzaines de volumes passablement reliés et dorés sur tranche ? Va, ma bonne Martinière, tu as beau décrire l'étran-

ger de cette nuit d'une façon terrible, tu ne me feras pas croire qu'il a eu de méchans desseins. Ainsi.....

La Martinière recula trois pas, et Baptiste poussa un cri, en voyant mademoiselle de Scudéry faire jouer un bouton d'acier qui brillait sur la boîte dont le couvercle s'ouvrit avec bruit.

Quel fut l'étonnement de mademoiselle de Scudéry, en voyant étinceler, du fond de la boîte, deux bracelets richement garnis de diamans, et un collier plus magnifique encore. Elle prit les joyaux dans ses mains, et, tandis qu'elle en admirait le travail infini, la Martinière contemplait les bracelets, et jurait que madame de Montespan elle-même n'en possédait pas d'aussi beaux.

— Mais, que signifie cet envoi? demanda mademoiselle de Scudéry.

En parlant ainsi, elle aperçut un

petit billet placé au fond de la boîte. Elle le prit aussitôt dans l'espoir d'y trouver l'explication de ce mystère; mais à peine l'eut-elle lu, qu'il échappa à ses mains tremblantes. Elle éleva les yeux au ciel et tomba presque évanouie dans un fauteuil! La Martinière et Baptiste la soutinrent fort effrayés.

— Oh! quelle insulte! quelle profonde humiliation! s'écria-t-elle d'une voix étouffée par les larmes. A mon âge, devais-je m'attendre à être avilie de la sorte! Ai-je donc jamais agi avec légèreté, pour être traitée aujourd'hui comme une créature sans vertu. Oh! Dieu, des paroles échappées en plaisantant, ont-elles reçu une interprétation aussi horrible! M'accuser d'un pacte infâme, moi qui depuis mon enfance, me suis montrée fidèle à la vertu et à la piété.

Mademoiselle de Scudéry avait cou-

vert ses yeux de son mouchoir, et pleurait si amèrement, que la Martinière et Baptiste ne savaient comment o ulager la douleur de leur bonne maîtresse, dont ils ignoraient la cause.

La Martinière avait ramassé le billet que mademoiselle de Scudéry avait laissé tomber. On y lisait :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour.

« Très-honorée dame,

» Votre esprit pénétrant nous a préser-
» vés d'une grande persécution, nous
» qui exerçons le droit de la force con-
» tre la faiblesse et la lâcheté, et qui
» nous approprions des trésors qui se-
» raient indignement prodigués. Ac-
» ceptez cette parure comme un té-
» moignage de notre reconnaissance.
» C'est le plus précieux butin qui soit

» tombé dans nos mains depuis long-
» temps. Bien que vous méritiez de
» porter de plus beaux ornemens, di-
» gne dame, nous vous prions de ne
» pas refuser ceux-ci; daignez ne pas
» nous retirer votre amitié, et nous
» garder un gracieux souvenir.

» LES INVISIBLES. »

— Est-il possible qu'on porte l'audace aussi loin! s'écria mademoiselle de Scudéry, lorsqu'elle fut un peu remise de son agitation. Le soleil perçait à traver les rideaux de damas cramoisi qui garnissaient la croisée, et les diamans qui étaient restés sur la table, éclataient d'une teinte rougeâtre. Mademoiselle de Scudéry détourna les yeux avec horreur, et commanda à la Martinière d'emporter cette horrible parure, encore teinte du sang des victi-

mes dont elle avait causé le meurtre. La Martinière renferma les pierreries dans la cassette, et dit qu'il serait prudent de les porter au lieutenant-criminel et de lui confier les circonstances qui avaient accompagné l'inquiétante apparition du jeune homme de la nuit passée.

Mademoiselle de Scudéry se leva en silence et parcourut plusieurs fois la chambre, comme réfléchissant à ce qu'elle devait faire. Puis elle ordonna à Baptiste d'aller lui chercher une chaise à porteur, et se fit habiller par la Martinière, car elle voulait se rendre à l'instant même chez la marquise de Maintenon. Elle se fit porter chez la marquise. Elle savait qu'à cette heure là, elle la trouverait seule dans ses appartemens, et emporta la cassette avec elle.

La marquise fut fort étonnée à la

vue de la pâleur et de la marche incertaine de mademoiselle de Scudéry, qui, en dépit de sa vieillesse, avait conservé une dignité extrême, une constante amabilité et un maintien plein de charme.

—Que vous est-il donc arrivé, au nom du ciel? cria du plus loin la marquise à la vieille dame, qui eut à peine la force de gagner le siège qu'on lui offrait. Enfin, lorsqu'elle retrouva la faculté de parler, elle dit quelle profonde et douloureuse insulte lui avait attirée la réponse à la supplique des amoureux; mais la marquise, après l'avoir écoutée avec beaucoup d'attention, prétendit que mademoiselle de Scudéry prenait trop vivement cette singulière aventure; que le mépris de quelques misérables ne pouvait atteindre une âme aussi élevée; et enfin elle demanda à voir les pierreries.

Mademoiselle de Scudéry remit la cassette à la marquise, qui ne put retenir un cri d'admiration, à la vue de cette splendide parure. Elle tira le collier, puis les bracelets, et s'approcha de la fenêtre où elle fit jouer les chatons aux rayons du soleil, s'émerveillant tantôt de leur beauté excessive et tantôt de l'art avec lequel l'or était travaillé.

Tout-à-coup, la marquise se tourna vers mademoiselle de Scudéry, et s'écria: —Savez-vous que ce collier et ces diamans ne peuvent avoir été faits que par René Cardillac?

René Cardillac était alors le plus habile orfèvre de Paris, un des hommes les plus adroits et les plus singuliers de son temps. D'une petite stature, mais large d'épaules et d'une structure musculeuse, Cardillac à cinquante ans, avait conservé toute la vigueur et l'a-

gilité d'un jeune homme. Des cheveux roux, épais et crépus, un visage saillant et coloré, témoignaient de sa vigueur peu ordinaire. Si Cardillac n'eût pas été connu dans tout Paris, pour un homme d'honneur, franc, ouvert, désintéressé, toujours prêt à assister les autres, le regard singulier qui s'échappait de ses petits yeux gris, enfoncés et étincelans, eût suffi pour le faire accuser de méchanceté et de noirceur. Cardillac était, comme je l'ai dit, l'homme le plus habile dans son art, qui existât non pas seulement à Paris, mais dans toute l'Europe. Parfaitement initié à la connaissance des pierres précieuses, il savait les enchâsser avec tant de goût, que des joyaux qui n'avaient que peu de valeur, acquéraient un éclat extrême au sortir de ses mains. Il acceptait toutes les commandes avec une ardeur sans égale, et le prix qu'il

mettait à son travail quelque léger qu'il fût, était encore d'une modicité extrême. Alors, il ne prenait aucun repos, on l'entendait jour et nuit faire retentir son marteau dans son atelier; et souvent, au moment où sa tâche allait être achevée, la parure lui semblait-elle peu gracieuse, les pierres mal encadrées, trouvait-il un chaînon défectueux, il remettait tout l'or au creuset, et recommençait sur nouveaux frais. Aussi, il ne sortait de son atelier que des chefs-d'œuvre sans pareils, qui excitaient au plus haut degré la surprise des personnes auxquelles ils étaient destinés; mais il était presque impossible d'obtenir de lui qu'il terminât un travail. Il renvoyait ses pratiques sous mille prétextes, de semaine en semaine, de mois en mois. En vain, lui offrait-on le double du prix stipulé, il ne voulait jamais accepter un louis au-delà de ce

qu'il avait demandé; enfin, lorsqu'il était forcé de céder aux instances de quelqu'un et de rendre une parure, il ne pouvait se défendre de donner tous les signes d'un profond chagrin, et même d'une colère mal réprimée. Mais s'il lui fallait livrer un ouvrage d'une grande richesse, précieux par le travail de l'orfèvrerie, par le nombre et par la beauté des pièces, on le voyait courir çà et là comme un forcené, maudissant son état, se maudissant lui-même et furieux contre ceux qui l'entouraient. Alors quelqu'un accourait-il chez lui, en disant : René Cardillac, voulez-vous me faire un collier pour ma fiancée, des bracelets pour ma maîtresse? il s'arrêtait tout-à-coup, lui lançait des regards brillans et demandait en se frottant les mains : — Que m'apportez-vous là? — Ce sont, lui répondait-on, des bijoux communs,

des pierres de peu de valeur, mais dans vos mains..... Cardillac ne le laissait pas achever, il lui arrachait la boîte, en tirait les bijoux qui souvent avaient réellement peu de valeur, les élevait vers la lumière, s'écriait avec ravissement : — Oh ! oh ! des bijoux communs, dites - vous ? Nullement. Ce sont de belles pierres, des pierres magnifiques, laissez - moi seulement faire ! Et si vous ne regardez pas à une poignée de louis, je vous y ajouterai quelques rubis qui étincelleront comme le soleil. — Répondait-on : Je vous laisse maître d'agir à votre gré, maître René, et je vous payerai ce que vous demanderez ! Alors sans s'inquiéter s'il avait affaire à un riche bourgeois ou à un seigneur de la cour, Cardillac se jetait à son cou avec impétuosité, le serrait dans ses bras, l'embrassait et s'écriait qu'il était enfin heu-

reux et qu'il lui rendrait sa parure dans huit jours. Il parcourait alors toute sa maison, puis courait se renfermer dans son atelier, travaillait sans relâche, et en huit jours, il avait fait un chef-d'œuvre. Mais dès que celui qui lui avait commandé cet ouvrage, revenait, l'argent à la main, chercher la parure qui se trouvait achevée, Cardillac se montrait sombre, insolent, grossier.

— Mais songez donc, maître Cardillac, que je me marie demain.

— Que m'importe votre nôce; revenez dans quinze jours.

— La parure est terminée; voici l'argent; il faut que j'emporte mon collier.

— Et moi, je vous dis qu'il y a encore plusieurs choses à changer à cette parure, et que vous ne pouvez la recevoir aujourd'hui.

— Et moi, je vous dis, que si vous ne remettez sur-le-champ ce collier

dont je suis prêt à vous payer la façon le double de sa valeur, vous me verrez venir la chercher avec les soldats du guet et les gens du Châtelet.

— Eh bien, que le diable vous serre de ses tenailles brûlantes, et, puisse ce collier, étrangler celle qui le portera! En parlant ainsi, Cardillac mettait la parure dans le pourpoint de l'impatient fiancé, le prenait par le bras, et le poussait si violemment hors de la chambre qu'il roulait jusqu'au bas de l'escalier; puis il se mettait à la croisée et riait de tout son cœur d'un rire infernal, en le voyant s'éloigner le mouchoir sur le nez, sanglant et éclopé. La conduite de Cardillac était inexplicable. Souvent après avoir entrepris un travail avec enthousiasme, il suppliait celui qui l'avait demandé de lui permettre de ne pas le lui rendre, et il donnait toutes les marques de l'afflic-

tion la plus vive, priant et conjurant au nom de la Sainte-Vierge qu'on eût pitié de lui. Plusieurs personnages du plus haut rang avaient en vain offert des sommes considérables pour obtenir de lui le moindre de ses ouvrages. Il se jeta aux pieds du roi, et lui demanda comme une faveur d'être dispensé de travailler pour sa personne; il se refusa également à faire une parure pour madame de Maintenon, et repoussa avec une sorte d'horreur et d'effroi, la commission qu'elle lui donna un jour de confectionner une petite bague, ornée des emblêmes des arts, qu'elle destinait à Racine.

—Je gage, dit madame de Maintenon, que si j'envoie chez Cardillac pour savoir à qui il a livré cette parure, il refusera de venir, tant il craint que je le contraigne de travailler pour moi, bien que depuis quelque temps il se soit

beaucoup amendé, dit-on, et qu'il livre exactement ses commandes, non sans humeur et sans chagrin toutefois.

Mais mademoiselle de Scudéry qui désirait ardemment que l'auteur du présent qui lui avait été fait, fût dévoilé, et que les diamans fussent rendus à leur propriétaire légitime, insista pour qu'on fît venir cet étrange personnage. On envoya donc chez Cardillac, et comme s'il eût été déjà en route pour se rendre chez la marquise, il se présenta devant elle quelques momens après.

A la vue de mademoiselle de Scudéry, il parut frappé d'émotion, et s'inclina respectueusement devant elle avant que de saluer la marquise, comme quelqu'un à qui une sensation imprévue fait oublier les convenances. Madame de Maintenon lui montrant du doigt les pierreries qui étaient restées sur le tapis de la table, lui demanda si c était là son ouvrage? A peine

Cardillac y eut-il jeté un regard, que tournant les yeux vers la marquise, il remit la parure dans l'écrin, le referma et le repoussa loin de lui avec violence. Puis, il se mit à sourire affreusement et dit en contractant son visage bourgeonné : Madame la marquise, il faudrait bien peu connaître l'ouvrage de René Cardillac pour croire un seul instant qu'il existe dans le monde un joaillier capable de confectionner une semblable parure. Oui sans doute, ce travail est de moi.

— Alors vous nous direz pour qui vous l'avez exécuté.

— Pour moi seul, répondit Cardillac. Oui, ajouta-t-il en voyant que madame de Maintenon et mademoiselle de Scudéry se regardaient avec étonnement, l'une d'un air de défiance, l'autre avec une expression d'anxiété et d'effroi; oui, madame la marquise, vous pouvez trou-

ver cela singulier, mais il en est ainsi. J'ai rassemblé mes plus belles pierres, uniquement dans le dessein de faire un ouvrage parfait, et j'y ai travaillé avec un zèle et une satisfaction sans égales. Il y a quelque temps, cette parure disparut de mon magasin, d'une façon inconcevable.

— Le ciel soit loué! s'écria mademoiselle de Scudéry les yeux brillans de joie; et se levant avec la vivacité et la prestesse d'une jeune fille, elle s'avança vers Cardillac : Maître René, lui dit-elle en appuyant une de ses mains sur ses épaules, reprenez votre bien, que des scélérats audacieux vous avaient dérobé. — Elle lui raconta alors la manière dont elle avait reçu ces pierreries. Cardillac l'écouta les yeux baissés et en silence; de temps en temps seulement, il laissait échapper une petite exclamation inintelligible, comme : — Ah! ah ah!

oh! oh! tantôt il joignait ses mains derrière son dos, tantôt il se frottait les joues et le menton. Lorsque mademoiselle de Scudéry eut achevé de parler, Cardillac sembla combattre quelque temps des idées confuses. Il se frotta le front, il soupira, il passa sa main sur ses yeux comme pour essuyer une larme; enfin il saisit la cassette que lui rendait mademoiselle de Scudéry, s'agenouilla lentement, et lui dit: Le sort vous avait destiné ces joyaux, mademoiselle, maintenant je vois que c'était à vous que je songeais en les confectionnant, que je travaillais pour vous seule. Ne refusez pas d'accepter et de porter cette parure, la plus belle de toutes celles que j'ai terminées depuis longtemps.

— Y songez-vous, répondit mademoiselle de Scudéry en souriant agréablement, me convient-il à mon âge de

porter des diamans? Et quel droit avez-vous à me faire de si riches présens? Allez, allez, maître René, si j'étais riche et belle comme la marquise de Fontange, vraiment je ne laisserais pas sortir ces bijoux de mes mains; mais cette vaine parure conviendrait mal à ces bras amaigris et un brillant collier figurerait mal sur cette gorge voilée.

Cardillac, qui s'était levé, tendait toujours la cassette à mademoiselle de Scudéry. Il lui dit d'un air farouche et comme hors de lui : — Par pitié, mademoiselle, prenez cette parure. Vous ne vous figurez pas combien j'honore profondément vos vertus, combien mon cœur est touché de vos qualités éminentes ! Acceptez donc mon faible présent, comme un témoignage des sentimens intimes que je voudrais vous témoigner.

Comme mademoiselle de Scudéry hésitait encore, madame de Maintenon prit l'écrin des mains de Cardillac. — Au nom du ciel, mademoiselle, vous parlez toujours de votre grand âge, qu'avons-nous l'une et l'autre de commun avec les années et leurs poids ! Ne faites-vous pas ici comme une jeune créature bien honteuse, qui voudrait bien atteindre à de doux fruits défendus, si elle pouvait le faire sans y porter les mains et les doigts. Ne refusez pas ce brave maître René qui vous offre ce que tant d'autres ne pourraient obtenir ni par or, ni par supplications.

Tout en parlant ainsi, madame de Maintenon avait placé l'écrin dans les mains de mademoiselle de Scudéry. Cardillac se jeta encore à ses pieds, baisa sa robe, ses mains, supplia, soupira, pleura, gémit, se leva et s'échappa comme un insensé, renversant les

sièges et les tables d'où la porcelaine et les cristaux tombèrent à grand bruit.

Tout effrayée, mademoiselle de Scudéry s'écria : Au nom de tous les saints, qu'est-il arrivé à cet homme! Mais la marquise qui se trouvait ce jour-là, fort contrairement à ses habitudes, d'une humeur joviale, fit un grand éclat de rire et s'écria : — Nous tenons le mot, mademoiselle, maître René est amoureux de vous à en mourir, et il débute conformément aux bonnes et vieilles coutumes de la galanterie, en assiégeant votre cœur par de riches présens.

Madame de Maintenon continua cette plaisanterie en conseillant à mademoiselle de Scudéry de ne point se montrer trop cruelle envers ce pauvre amant désespéré, et celle-ci donnant un libre cours à sa gaîté naturelle, se laissa entraîner à débiter mille idées folles. Elle dit que puisque les choses en

étaient venues là, elle ne pouvait résister plus long-temps, et donnerait au monde l'exemple inouï d'une fille de haute naissance, fiancée, à l'âge de soixante-treize ans, à un orfèvre. Madame de Maintenon s'offrit à tresser la couronne de la fiancée, et à l'instruire des devoirs d'une mère de famille, qu'une petite fille inexpérimentée comme elle, devait nécessairement ignorer.

En dépit de ces joyeux propos, mademoiselle de Scudéry redevint sérieuse au moment de prendre congé de la marquise, et jeta un coup-d'œil sur l'écrin qui était resté dans ses mains. — Je ne me servirai cependant jamais de cette parure, madame la marquise? dit-elle. De quelque manière qu'elle me soit parvenue, elle a été en la possession de ces monstres qui volent et assassinent avec l'audace du dé-

mon, qui a peut-être fait un pacte avec eux. Je frémis en les voyant, car ils me semblent teints de sang, au milieu de leur éclat. Et, je dois l'avouer, la conduite de ce Cardillac a quelque chose d'inquiétant et de funeste. Je ne puis me défendre d'un sombre pressentiment; il me dit qu'un horrible, qu'un effroyable mystère est caché sous cet événement; j'ai beau me remettre chaque circonstance sous les yeux, je ne puis m'expliquer, en quoi ce mystère consiste, et pourquoi l'honnête et digne maître René, le type d'un bon et pieux bourgeois, me semble recéler des projets criminels, des desseins condamnables.

La marquise assura que c'était pousser trop loin le scrupule, mais lorsque mademoiselle de Scudéry lui demanda sur sa conscience ce qu'elle ferait en sa place, la marquise répondit d'un air

grave et sérieux : — Plutôt jeter cette parure dans la Seine que jamais la porter !

L'entrevue de maître René avec mademoiselle de Scudéry, inspira à celle-ci des vers fort agréables, qu'elle lut le lendemain au roi dans les appartemens de madame de Maintenon. Il se peut que malgré la terreur que lui causaient ses pressentimens, elle eût présenté sous de vives couleurs le tableau réjouissant d'une fiancée de soixante-treize ans. Bref, le roi rit beaucoup, et jura que Boileau Despréaux avait trouvé son maître.

CHAPITRE IV.

Plusieurs mois s'étaient écoulés, lorsque le hasard voulut que mademoiselle de Scudéry passât sur le Pont-Neuf dans le carrosse à glaces de la duchesse de Montausier. L'invention des élégans carrosses à glaces était encore

si nouvelle, qu'un peuple de curieux se pressait dans les rues dès qu'une voiture de ce genre y paraissait. Aussi, une multitude de badauds s'assembla sur le Pont-Neuf, et environna le carrosse de madame de Montausier, de manière à empêcher les chevaux d'avancer. Tout-à-coup mademoiselle de Scudéry entendit un grand bruit, des malédictions et des juremens, et elle aperçut un homme qui se frayait de force un chemin à travers les rangs épais de la foule. Il s'approcha du carrosse, et les regards de mademoiselle de Scudéry rencontrèrent ceux d'un jeune homme pâle et défait, dont les yeux étaient étincelans. Il ne cessa pas de la regarder, tout en se défendant contre les curieux qui voulaient le repousser; enfin il atteignit au marchepied du carrosse, s'y élança avec impétuosité, jeta un billet sur le sein de

mademoiselle de Scudéry, et disparut comme il était venu, en frappant indistinctement autour de lui pour se frayer un passage. La Martinière, qui se trouvait auprès de sa maîtresse, avait poussé un cri d'effroi dès que cet homme avait paru à la portière, et s'était laissée aller évanouie au fond du carrosse. En vain mademoiselle de Scudéry tira le cordon du cocher; celui-ci, comme pressé par un malin esprit, fouettait à outrance les chevaux qui, faisant jaillir l'écume autour d'eux, piétinèrent avec bruit, se dressèrent, et franchirent enfin d'un galop rapide le pont qui retentissait sourdement sous leurs pas. Mademoiselle de Scudéry versa toutes ses eaux de senteur sur la pauvre femme de chambre, qui ouvrit enfin les yeux, et murmura péniblement, la pâleur et l'effroi sur son visage : Au nom de la bien-

heureuse Vierge-Marie, que nous voulait cet homme terrible? — Ah! c'était bien lui, c'était le même qui vous apporta la cassette dans cette épouvantable nuit! — Mademoiselle de Scudéry la tranquillisa en lui représentant qu'il n'était rien arrivé de fâcheux, et qu'il ne s'agissait que de lire un billet. Elle ouvrit le papier et y trouva ces mots :

« Un destin funeste, que vous pouvez » détourner, me précipite dans l'abîme! » — Je vous supplie, comme un fils » supplierait sa mère, avec toute l'ardeur » d'un amour filial, de faire porter chez » maître René Cardillac (que ce soit » par quelque prétexte qu'il vous plaise » d'imaginer, comme pour y faire un » changement ou une réparation), le » collier et les bracelets que vous avez » reçus de moi; votre bien-être, votre » vie en dépendent. Si vous ne le faites,

» d'ici à après-demain, je pénètre dans
» votre maison, et je me tue à vos
» yeux. »

— Il est bien certain, dit mademoiselle de Scudéry après la lecture du billet, il est bien certain que l'homme mystérieux, fût-il de la bande des assassins, ne médite rien contre moi. S'il était parvenu à me parler dans la nuit, qui sait s'il ne m'aurait pas révélé maintes choses que je m'efforce vainement d'expliquer. Mais quoi qu'il en soit, je ferai ce qu'on me demande dans cette lettre, ne fût-ce que pour être délivrée de ces malheureux diamans qui me semblent un talisman infernal. Cardillac, fidèle à ses vieilles habitudes, ne les laissera plus si facilement sortir de ses mains.

Le lendemain déjà, mademoiselle de Scudéry s'occupait à se rendre avec la parure, chez l'orfèvre; mais, comme si

tous les beaux-esprits de Paris se fussent donné rendez-vous chez elle, elle fut assiégée durant toute la matinée, de vers, de comédies et d'anecdotes. A peine Chapelle avait-il achevé la lecture d'une scène de tragédie, en assurant malignement qu'il avait bien le projet de battre complètement Racine, que celui-ci entra et le réduisit au silence par une tirade pathétique, jusqu'à ce que Boileau vînt à son tour éclaircir le noir horizon tragique par les étincelles jaillissantes de son humeur caustique, et faire cesser les longs récits sur la colonnade du Louvre, qu'avait entamés le médecin-architecte Perrault.

La matinée était avancée, mademoiselle de Scudéry fut forcée de se rendre chez madame de Montausier; il fallut bien remettre au lendemain la visite chez maître René Cardillac.

Mademoiselle de Scudéry se sentait

tourmentée d'une inquiétude extrême. Le jeune homme qu'elle avait vu était sans cesse devant ses yeux, et un souvenir confus, qui s'élevait du fond de son cœur, lui disait que ce n'était pas la première fois qu'elle avait contemplé ses traits. Elle ne put prendre le moindre repos; il lui semblait qu'elle avait agi avec légèreté, et qu'elle était coupable de n'avoir pas offert une main secourable au malheureux qui lui tendait la sienne du bord de l'abîme; elle se reprochait déjà de n'avoir pas prévenu un événement funeste, un crime horrible peut-être! Dès le matin, elle se fit habiller, et, munie de l'écrin, elle se fit conduire en voiture chez l'orfèvre.

Vers la rue Saint-Nicaise où demeurait Cardillac, s'était assemblée une grande multitude; on se pressait, même devant sa porte. On criait, on mena-

çait, on tempêtait. On voulait briser la porte, et la maréchaussée, qui cernait la maison, avait peine à contenir le peuple. Au milieu du tumulte et du bruit, des voix furieuses s'écriaient : — Déchirez, coupez en quartiers ce maudit assassin ! Enfin Desgrais parut avec une troupe nombreuse qui perça une avenue à travers la foule. La porte de la maison s'ouvrit, et un homme chargé de fers fut amené et entraîné au milieu des malédictions du peuple en furie. Au même instant, mademoiselle de Scudéry presque évanouie de terreur, et saisie d'un affreux pressentiment, entendit un cri perçant. — Avancez ! Avancez toujours ! cria-t-elle au cocher qui, tournant subitement et avec adresse, dispersa la foule et arrêta ses chevaux tout proche de la porte de Cardillac. Mademoiselle de Scudéry aperçut alors Desgrais, et à ses pieds,

une jeune fille, belle comme le jour, les cheveux épars, demi-vêtue, le désespoir dans les traits; elle tenait les genoux de Desgrais embrassés, et s'écriait avec l'accent d'une douleur mortelle : — Il est innocent! Il est innocent! En vain, Desgrais et ses soldats s'efforçaient-ils de s'éloigner et de la faire relever. Enfin un homme vigoureux et rustique la saisit de ses lourdes mains, l'arracha avec force des genoux de Desgrais; mais, ébranlé lui-même par cet effort, il la laissa échapper le long des marches du perron, au pied duquel elle tomba sur le pavé; sans voix et sans mouvement. Mademoiselle de Scudéry ne put se contenir plus long-temps.

— Au nom de Jésus-Christ, qu'est-il arrivé? Que se passe-t-il ici? s'écrie-t-elle en ouvrant vivement la portière, et en descendant.

Le peuple s'écarta respectueusement devant la vénérable dame qui, voyant quelques femmes compâtissantes relever la jeune fille, la placer sur les marches et lui frotter le front avec une eau spiritueuse, s'approcha de Desgrais, et lui renouvela avec vivacité sa demande.

— Il est arrivé quelque chose d'épouvantable, répondit Desgrais. René Cardillac a été trouvé assassiné ce matin, d'un coup de poignard. Le meurtrier est son apprenti, Olivier Brusson. On vient de l'emmener en prison.

— Et cette jeune fille, s'écria mademoiselle de Scudéry.

— C'est Madelon, la fille de Cardillac. A présent elle pleure et elle gémit, et elle crie qu'Olivier est innocent, entièrement innocent. Après tout, elle a peut-être pris part à cette affaire, et il faudra que je la fasse aussi conduire

à la Conciergerie. En parlant ainsi, Desgrais jeta sur la jeune fille un regard qui fit frémir mademoiselle de Scudéry.

La jeune fille commençait à respirer; mais, hors d'état de prononcer une parole, de faire un mouvement, les yeux fermés, elle restait sans vie, et on ne savait s'il fallait la transporter dans la maison ou continuer de lui prodiguer des soins. Mademoiselle de Scudéry contemplait avec émotion ce visage innocent; tout-à-coup un bruit sourd retentit sur les marches, on apportait le cadavre de Cardillac. Mademoiselle de Scudéry prit aussitôt sa résolution : — J'emmène cette jeune fille avec moi, dit-elle; Desgrais, chargez-vous du reste! Un sourd murmure de satisfaction se prolongea parmi le peuple. Les femmes relevèrent la jeune fille, mille bras s'efforcèrent de la sou-

tenir, et elle fut portée dans le carrosse, comme à travers les airs, au milieu des bénédictions qui s'échappaient de toutes les bouches en faveur de mademoiselle de Scudéry, dont la générosité arrachait cet enfant au tribunal de sang.

Grâce aux soins de Séron *, le plus célèbre médecin de Paris, Madelon, qui était restée quelque temps dans un état d'insensibilité complète, fut enfin rappelée à elle-même. Mademoiselle de Scudéry acheva ce que le médecin avait commencé, en répandant de douces consolations dans l'âme de la jeune fille, jusqu'à ce qu'enfin un violent torrent de larmes s'échappât de ses yeux et soulageât son cœur. Elle essayait quelquefois de raconter

* Nous traduisons littéralement le texte. C'est sans doute Fagon, le médecin du roi, dont il est question.

ce qui s'était passé, mais toujours la douleur étouffait ses paroles.

A minuit, elle avait été réveillée par plusieurs légers coups frappés à la porte de sa chambre; et elle avait entendu la voix d'Olivier qui la conjurait de se lever sur-le-champ, parce que son père était sur le point de mourir. Elle s'était élancée de son lit avec épouvante, et avait ouvert la porte. Olivier, pâle, tremblant, baigné de sueur, s'était dirigé d'un pas vacillant, une lumière à la main, vers l'atelier; elle l'avait suivi. Là, elle avait trouvé son père, les yeux fixes, râlant péniblement et se débattant avec la mort. Elle s'était jetée sur lui en gémissant, et alors seulement, elle avait aperçu sa chemise souillée de sang. Olivier l'avait doucement éloignée, et s'était alors occupé de laver avec du baume vulnéraire et de panser une

blessure que portait son père, au côté gauche du sein. Pendant ce temps, son père avait repris l'usage de ses sens, ses râlemens avaient cessé; il avait jeté alors des regards attendris sur elle, puis sur Olivier, et prenant la main de sa fille, il l'avait placée dans celle de son apprenti, en les serrant toutes deux avec force. Tous deux, Olivier et elle, s'étaient agenouillés devant le lit où se trouvait Cardillac, il s'était relevé en poussant un cri perçant, mais il était retombé aussitôt et il avait rendu l'âme avec un profond soupir. Ils s'étaient mis alors à pleurer ensemble et à gémir. Olivier lui avait raconté comme maître René avait été assassiné en sa présence, dans une course où il l'avait accompagné pendant la nuit, par son ordre; et comme il avait porté jusqu'au logis, avec la plus grande fatigue, son maître qui était fort

grand et fort lourd, et qu'il ne croyait pas mortellement blessé. Dès le point du jour, les gens de la maison étaient montés et les avaient trouvés encore à genoux devant le corps de Cardillac, et dans une désolation profonde. Un grand bruit s'était fait entendre : c'était la maréchaussée qui arrivait. Elle avait arrêté Olivier que l'on accusait de la mort de son maître. Madelon ajouta le tableau le plus touchant de la vertu, de la piété et de la fidélité de son cher Olivier; elle dit comme il avait honoré son maître de même que s'il eût été son père, comme celui-ci lui rendait sa tendresse avec usure, et comme il l'avait choisi pour son gendre, malgré sa pauvreté, parce que son habileté égalait sa fidélité et ses nobles sentimens. Madelon raconta tout cela du plus profond de son cœur, et conclut en disant que si Olivier avait enfoncé,

en sa présence, un poignard dans le sein de son père, elle regarderait cet événement comme un prestige du diable, plutôt que de croire Olivier capable d'un crime aussi inouï et aussi horrible.

Mademoiselle de Scudéry, profondément touchée des peines de Madelon, et entièrement portée à croire à l'innocence du pauvre Olivier, prit des informations qui confirmèrent tout ce que Madelon lui avait dit au sujet des relations du maître avec son apprenti. Les gens de la maison, les voisins vantaient tout d'une voix Olivier, comme un modèle de bonnes mœurs, de dévotion et d'assiduité; et cependant, était-il question du crime, chacun haussait les épaules et disait qu'il y avait là-dedans quelque chose d'inconcevable.

Amené devant la chambre ardente,

Olivier nia tout avec la plus grande fermeté, avec l'indépendance d'un innocent, et assura que son maître avait été attaqué dans la rue, en sa présence, et assassiné; et qu'il l'avait emporté dans sa maison où il avait bientôt expiré. Cette déclaration s'accordait avec celle de Madelon.

Mademoiselle de Scudéry se faisait sans cesse raconter les plus petites circonstances de cet horrible événement. Elle s'informa exactement si jamais une querelle s'était élevée entre le maître et le compagnon, si peut-être Olivier n'était pas entièrement maître de ces emportemens qui s'emparent souvent des hommes les plus doux, et les entraînent à des actes que leur volonté semble repousser; mais plus elle répétait ses demandes, plus Madelon lui parlait avec enthousiasme du tranquille bonheur domestique où

vivaient trois personnes liées par la tendresse la plus vive, et plus s'évanouissait l'ombre du soupçon d'un meurtre commis par Olivier. En examinant tout avec attention, en admettant qu'en dépit de tout ce qui attestait l'innocence d'Olivier, il fût néanmoins coupable du meurtre de Cardillac, mademoiselle de Scudéry ne pouvait trouver dans toutes ses dépositions, aucun motif qui eût pu entraîner ce jeune homme à un crime dont le premier résultat était de troubler tout son bonheur. — Il est pauvre; mais habile, il pouvait gagner l'amitié du maître le plus célèbre, il aime sa fille, le maître favorise son amour! le bonheur, l'aisance lui sont assurés pour le reste de ses jours! — Mais soit qu'Olivier, irrité, Dieu sait pour quels motifs, ait attaqué traîtreusement son bienfaiteur, son père; quelle dissimulation

maudite l'a porté à se conduire après le crime, comme il l'a fait! — Fermement convaincue de l'innocence d'Olivier, mademoiselle de Scudéry prit la résolution de sauver ce jeune homme à quelque prix que ce fût.

Il lui sembla prudent, avant que de recourir à la clémence du roi lui-même, de s'adresser au président La Reynie, d'éveiller son attention sur toutes les circonstances qui parlaient en faveur d'Olivier, et de faire naître, s'il était possible, dans l'âme du président, une conviction intérieure qui devait se communiquer aux autres juges.

La Reynie reçut mademoiselle de Scudéry avec tout le respect auquel la digne dame, honorée de la bienveillance du roi, avait droit de prétendre. Il écouta avec calme ce qu'elle lui rapporta au sujet du crime, des rapports d'Olivier avec son maître et de son ca-

ractère. Mademoiselle de Scudéry lui répéta, plusieurs fois interrompue par ses larmes, que loin d'être l'ennemi des accusés, un juge devait écouter tout ce qui était en leur faveur; et un sourire fin, presque ironique, témoigna seul qu'elle n'adressait pas ce discours à des oreilles complètement sourdes. Lorsqu'elle eut enfin tout dit, et qu'elle eut essuyé ses larmes, La Reynie répondit : — Il est digne de votre excellent cœur de vous laisser abuser par les larmes d'une jeune fille amoureuse, mademoiselle; et il est tout naturel que vous ne puissiez admettre la pensée d'un semblable crime; mais il en est autrement d'un juge qui est habitué à arracher le masque aux scélérats. Mon emploi ne m'oblige pas à dévoiler, à quiconque m'interroge, la marche d'un procès criminel. Mademoiselle! je fais mon devoir, peu m'importe le juge-

ment du monde. Les criminels doivent trembler devant la chambre ardente, qui ne connaît d'autres peines que le feu et le sang. Mais devant vous, ma digne demoiselle, je ne voudrais pas passer pour un monstre de dureté et de cruauté ; permettez donc que je montre clairement à vos yeux, en peu de mots, l'action sanguinaire de l'assassin, qui, grâce au ciel, expiera son crime. Votre esprit pénétrant rejettera alors cette bienveillance qui vous fait honneur, mais qui ne me siérait pas. — Un matin, on trouve René Cardillac assassiné d'un coup de poignard. Personne n'est auprès de lui, que son apprenti Olivier Brusson et sa fille. Entre autres choses, on trouve dans la chambre d'Olivier un poignard fraîchement teint de sang, qui s'ajuste parfaitement à la blessure. — Cardillac, dit Olivier, a été assassiné dans la nuit, devant mes

yeux. — Voulait-on le voler? — Je l'ignore. — Tu étais avec lui, et tu n'as pas pu t'opposer à l'assassin,... le retenir, appeler du secours? — Le maître marchait à quinze ou vingt pas devant moi, je le suivais. — Mais au nom du ciel, pourquoi te tenir si éloigné? — Le maître le voulait ainsi. — Qu'avait donc à faire maître Cardillac si tard dans les rues? — Je ne puis le dire. D'ordinaire, il ne sortait jamais de la maison, après neuf heures. Ici, Olivier s'embarrasse, il est confondu, il soupire, il répand des larmes, il jure par tout ce qu'il y a de plus sacré que Cardillac est réellement sorti dans la nuit, et qu'il a trouvé la mort. Mais remarquez bien ceci, mademoiselle. Il est prouvé jusqu'à l'évidence la plus complète, que Cardillac n'a point quitté sa maison cette nuit-là; ainsi l'assertion d'Olivier qui prétend être sorti avec lui, n'est

qu'un audacieux mensonge. La porte de la maison est pourvue d'une lourde serrure qui fait un bruit aigu lorsqu'on l'ouvre et lorsqu'on la ferme; puis les battans de la porte roulent sur leurs gonds en criant et en gémissant, ainsi que des essais réitérés l'ont prouvé, de sorte que ce bruit retentit jusqu'à l'étage le plus élevé de la maison. Or, à l'étage le plus bas, ainsi tout près de la porte, demeure le vieux maître Claude Patru, avec sa gouvernante, personne âgée d'environ quatre-vingts ans, mais encore vive et alerte. Ces deux personnes ont entendu Cardillac descendre l'escalier à neuf heures précises, selon sa coutume, fermer la porte à grand bruit, remonter, lire à haute voix la prière du soir, et puis se retirer dans sa chambre à coucher, comme on a pu l'entendre au craquement de la porte. Maître Claude est affligé d'insomnie,

comme il arrive aux vieilles gens. Il était à peu près dix heures, lorsque sa gouvernante traversa le vestibule pour aller prendre de la lumière dans la cuisine; elle revint s'asseoir auprès de maître Claude et lui lut une ancienne chronique, tandis que le vieillard se livrant à ses pensées, tantôt se jetait dans un fauteuil, tantôt se relevait et se promenait lentement dans la chambre, pour gagner de la fatigue et du sommeil. Tout resta paisible et silencieux jusqu'après minuit. Ils entendirent alors au dessus de leur tête des pas pesans, une chute lourde comme si un fardeau fût tombé sur le plancher, et aussitôt après, de sourds gémissemens. Ils furent tous deux saisis d'un effroi et d'une stupeur sans égales. L'idée d'un crime qui se commettait en cet instant, passa dans leur esprit. Puis le matin éclaircit ce qui avait eu lieu dans les ténèbres.

— Mais, au nom du ciel, dit mademoiselle de Scudéry, après tout ce que je vous ai raconté fort à la hâte, pouvez-vous imaginer le motif qui a donné lieu à ce crime infernal?

— Hem! répondit La Reynie, Cardillac n'était pas pauvre. — Il possédait des pierreries admirables.

— Sa fille, reprit mademoiselle de Scudéry, ne devait-elle pas hériter de tout cela? Vous oubliez qu'Olivier allait devenir le gendre de Cardillac?

— Il devait peut-être partager, ou même assassiner pour d'autres, dit La Reynie.

— Partager, assassiner pour d'autres! s'écria mademoiselle de Scudéry, frappée d'étonnement.

— Savez-vous, Mademoiselle, continua le président, qu'Olivier aurait déjà versé son sang sur la place de Grève, si son attentat n'était point lié

au mystère profond qui plane depuis si long-temps sur Paris. Olivier appartient indubitablement à la bande d'assassins qui, se jouant de toute la vigilance, de tous les efforts, de toutes les recherches des cours de justice, sait porter ses coups en sûreté et avec impunité. Par lui tout s'éclaircira, tout doit s'éclaircir. La blessure de Cardillac est entièrement semblable à celle que portaient toutes les personnes qui ont été assassinées dans les rues et dans les maisons. Mais ce qui est plus décisif encore, depuis qu'Olivier Brusson est arrêté, tous les meurtres, tous les brigandages ont cessé; les rues sont sûres la nuit comme le jour : preuve suffisante qu'Olivier était à la tête des bandits. Il ne veut encore rien avouer, mais il est des moyens de le faire parler malgré lui.

— Et Madelon, s'écria mademoiselle

de Scudéry; la fidèle, l'innocente colombe!

—Eh! qui me répond qu'elle n'a pas trempé dans ce complot, dit La Reynie en souriant méchamment, que lui importe son père, elle n'a de larmes que pour cet assassin.

—Que dites-vous! Il n'est pas possible! son père! une fille!!!

— Oh! continua La Reynie, songez seulement à la Brinvilliers! Vous me pardonnerez, si je me vois peut-être bientôt forcé de vous arracher votre protégée, et de la faire jeter à la Conciergerie.

Un frisson glaça le sang de mademoiselle de Scudéry, à ce soupçon. Elle vit que devant cet homme terrible il n'était pas de loyauté, pas de vertu; il cherchait le meurtre et les crimes au fond de tous les cœurs. Elle se leva.— Soyez humain! c'est là tout ce qu'elle

put dire. Au moment de descendre les degrés jusqu'où le président l'avait reconduite avec une cérémonieuse politesse, il lui vint, sans qu'elle pût s'en rendre compte, une pensée singulière.

— Me sera-t-il permis de voir le malheureux Olivier Brusson? demanda-t-elle au président, en se retournant vivement vers lui.

Celui-ci l'examina d'un air pensif, et sa figure prit ce sourire repoussant qui lui était propre. — Vous voulez sans doute, vous fiant plus à vos sensations et à une voix intérieure qu'à nos yeux, sonder vous-même la culpabilité ou l'innocence d'Olivier. Si le séjour du crime ne vous épouvante pas, si le tableau de l'abjection dans ses derniers degrés, ne vous cause pas d'horreur, dans deux heures la Conciergerie vous sera ouverte. On vous montrera cet

Olivier dont le destin excite votre compassion.

En effet, mademoiselle de Scudéry ne pouvait admettre que ce jeune homme fût coupable. Tout parlait contre lui; aucun juge n'eût agi autrement que l'avait fait La Reynie, mais le tableau du bonheur domestique présenté par Madelon, sous des couleurs si vives, effaçait tous les soupçons de mademoiselle de Scudéry; elle aima mieux adopter une opinion inexplicable que d'admettre une pensée contre laquelle toute son âme se révoltait.

Elle résolut de se faire encore raconter par Olivier tout ce qui s'était passé dans la fameuse nuit, et de pénétrer autant qu'il serait possible, un secret qui n'avait pas été révélé aux juges, uniquement peut-être parce qu'ils avaient négligé de le sonder.

Arrivée à la Conciergerie, on condui-

sit mademoiselle de Scudéry, dans une grande chambre, fort claire. Peu de momens après, elle entendit un bruit de chaînes. On amenait Olivier Brusson. Mais dès qu'il eut passé la porte, mademoiselle de Scudéry tomba évanouie. Lorsqu'elle revint à elle, Olivier avait disparu. Elle demanda avec violence qu'on la reconduisît à sa voiture, et elle voulut quitter aussitôt ce repaire de scélérats. Hélas! elle avait reconnu, au premier coup-d'œil, dans Olivier Brusson, le jeune homme qui, sur le Pont-Neuf, avait jeté un billet dans sa voiture, celui qui lui avait apporté la cassette de pierreries.

CHAPITRE V.

Tous les doutes de mademoiselle de Scudéry étaient dissipés; les terribles soupçons de La Réynie se trouvaient confirmés. Olivier Brusson appartenait à cette terrible bande d'assassins; il avait certainement égorgé son

maître! — Et Madelon?..... Jamais mademoiselle de Scudéry n'avait été plus amèrement trompée dans ses sentimens intimes; mortellement atteinte sur la terre par les puissances infernales dont elle avait nié l'existence, elle doutait alors de toutes les vérités. Elle ouvrit son âme aux plus affreux soupçons; elle crut même que Madelon pouvait avoir trempé dans ce crime et avoir pris part au meurtre; et comme il arrive toujours à l'esprit humain qui, dès qu'il réveille une image, cherche avidement des couleurs pour en charger les traits, mademoiselle de Scudéry trouva, dans la conduite de Madelon, mille circonstances qui devaient nourrir ses soupçons. Ainsi, maintes choses qui avaient passé à ses yeux jusqu'alors comme un témoignage d'innocence et de pureté, lui devinrent un indice certain d'audace et de méchan-

ceté. Ces gémissemens, ces larmes de sang pouvaient lui avoir été arrachées par l'effroi mortel de voir son amant périr sur l'échafaud, par la crainte même de tomber à son tour sous la main du bourreau. Arracher de son sein la vipère qu'elle y avait recueillie, ce fut la pensée qui occupa mademoiselle de Scudéry en sortant de sa voiture. Quand elle rentra dans sa chambre, Madelon accourut se jeter à ses pieds les yeux levés vers elle, ceux des anges de Dieu ne sont pas plus purs; les mains jointes, elle lui demandait du secours et des consolations. Mademoiselle de Scudéry se contenant avec peine, et cherchant à donner à sa voix le plus de gravité et de calme possible, lui répondit : — Va, va! console-toi de la mort d'un assassin qui va recevoir le prix de ses crimes. Que la Sainte-Vierge te garde, et te préserve toi-

même d'être convaincue d'un horrible crime !

— Ah ! maintenant tout est perdu ! Madelon poussa alors un cri perçant et tomba sans mouvement sur le plancher. Mademoiselle de Scudéry abandonna la jeune fille aux soins de la Martinière, et se retira dans une autre chambre.

Le cœur déchiré, arrachée à toutes les illusions de la terre, mademoiselle de Scudéry souhaitait de quitter la vie, de ne plus rester dans un monde trompeur et perverti. Elle se plaignait du sort dont la faveur amère lui avait accordé tant d'années pour se fortifier dans sa croyance en la loyauté et en la vertu, et qui anéantissait, dans ses derniers jours, cette belle illusion qui avait répandu tant de charmes sur sa vie.

Elle entendit la Martinière rassurer

Madelon qui soupirait doucement et gémissait. — Ah! disait-elle, elle aussi! — Elle aussi; les cruels l'ont trompée. Malheureuse que je suis! — Pauvre, pauvre Olivier! Ces accens pénétrèrent jusqu'au fond du cœur de mademoiselle de Scudéry, et il s'y éleva de nouveau le pressentiment d'un mystère, la foi en l'innocence d'Olivier. Assiégée par les sentimens les plus contradictoires, hors d'elle-même, mademoiselle de Scudéry s'écria : Quel génie infernal m'a donc enveloppée dans cette horrible intrigue qui me coûtera la vie!

En ce moment, Baptiste entra, pâle et effrayé, disant que Desgrais était là dehors. Depuis l'épouvantable procès de la Voisin, l'apparition de Desgrais dans une maison était un indice certain d'une accusation criminelle; de là la terreur de Baptiste. Aussi, sa maîtresse lui demanda en souriant :

— Qu'as-tu, Baptiste? allons, dis-moi le? le nom de Scudéry s'est aussi trouvé sur la liste de la Voisin ?

— Jésus ! s'écria Baptiste, tremblant de tous ses membres, comment pouvez-vous dire des choses semblables? Mais Desgrais m'a paru si mystérieux ; il semble ne pouvoir prendre patience jusqu'au moment de vous parler.

— Eh bien, Baptiste, dit mademoiselle de Scudéry, fais donc entrer tout de suite cet homme qui est si terrible pour vous, et qui, pour moi, ne saurait me causer d'inquiétude.

— Le président La Reynie, dit Desgrais en entrant, m'envoie vers vous, Mademoiselle, avec une prière à laquelle il n'espérerait pas vous voir accéder, s'il ne connaissait votre vertu et votre courage; si ce dernier moyen qui lui reste de dévoiler un crime n'était dans vos mains, et si vous n'aviez

pas déjà pris part à ce procès qui nous tient tous en haleine, nous et la chambre ardente. Olivier Brusson, depuis qu'il vous a vue, est presque fou. Autant il semblait disposé à un aveu, autant il montre de résistance maintenant; il jure de nouveau par Jésus-Christ et par tous les saints, qu'il est entièrement innocent du meurtre de Cardillac, bien qu'il soit prêt à subir la mort qu'il a méritée. Remarquez, Mademoiselle, que ces derniers mots se rapportent évidemment à d'autres crimes qui pèsent sur lui. Mais tous les efforts pour tirer de lui un mot de plus sont inutiles; la menace même de la torture n'a produit aucun résultat. Il nous supplie, il nous conjure de lui procurer un entretien avec vous; à vous, à vous seule, il veut tout avouer. Daignez, Mademoiselle, recevoir les aveux de Brusson.

—Quoi! s'écria mademoiselle de Scudéry outrée d'indignation, dois-je servir d'organe à un tribunal de sang, dois-je abuser de la confiance d'un malheureux pour le conduire à l'échafaud! — Non, Desgrais! quelque infâme que soit un assassin, il ne me sera jamais possible de le tromper avec tant de scélératesse. Je ne veux rien savoir de ses secrets qui resteraient renfermés dans mon sein, comme une sainte confession.

—Peut-être, Mademoiselle, répliqua Desgrais en souriant finement, peut-être vos dispositions changeraient-elles, si vous aviez entendu Brusson. N'avez-vous pas prié vous-même le président d'être humain? Il se montre tel, en cédant à la folle exigence de Brusson, et en essayant d'un dernier moyen, avant de lui faire donner la question pour laquelle il est mûr depuis long-temps.

Mademoiselle de Scudéry frissonna.

—Ne craignez pas, ma digne demoiselle, qu'on exige que vous entriez encore une fois dans ces sombres cachots qui vous remplissent d'horreur et d'épouvante. Olivier sera conduit chez vous, comme s'il était en liberté, dans le silence de la nuit, sans aucun appareil. Bien gardé, mais sans qu'on l'écoute, il pourra tout vous avouer sans contrainte. Je vous réponds sur ma vie, que vous n'avez rien à craindre pour vous-même de ce misérable. Il parle de vous avec un respect profond et sincère. Il jure que le destin, qui l'a empêché de vous voir plutôt, a seul causé sa mort. Et d'ailleurs, il vous sera permis de taire ce que Brusson vous aura révélé. Peut-on moins vous contraindre?

Mademoiselle de Scudéry resta quelques momens pensive et les yeux baissés. Il lui semblait qu'elle dût obéir à

la providence qui la choisissait pour découvrir un secret horrible, et elle voyait bien qu'elle ne pouvait se dégager des liens merveilleux dans lesquels elle s'était involontairement enlacée. Tout-à-coup, elle parut résolue, et elle dit avec dignité : — Dieu me donnera de la force et du courage; amenez ici Brusson, je veux le voir.

Comme au temps où Brusson lui avait apporté la cassette, on frappa à la porte de la maison vers minuit. Baptiste informé de la visite nocturne, ouvrit. Un frisson glacial s'empara de mademoiselle de Scudéry, lorsqu'aux pas répétés, au bruit sourd qu'elle entendit, elle s'aperçut que les gardes qui avaient amené Brusson, se répandaient dans tous les corridors de la maison.

Enfin la porte de la chambre s'ouvrit doucement. Desgrais entra ; der-

rière lui, Olivier Brusson, sans chaînes, bien vêtu. — Mademoiselle, voici Brusson, dit Desgrais, en s'inclinant respectueusement ; et il sortit de la chambre.

Brusson tomba sur ses deux genoux devant mademoiselle de Scudéry, élevant vers elle ses mains jointes, et les yeux inondés de larmes.

Mademoiselle de Scudéry pâlit, le regarda et ne put proférer une parole. Même dans ces traits dévorés par le chagrin, par le désespoir, perçait l'expression d'une loyauté et d'une pureté extrêmes. Plus mademoiselle de Scudéry laissait reposer ses regards sur la figure de Brusson, plus le souvenir de quelque personne aimée dont elle ne pouvait se souvenir que confusément, se présentait vivement à sa mémoire. Toutes ses terreurs s'évanouirent, elle oublia que l'assassin de Cardillac était à ge-

noux devant elle, et elle lui parla avec le ton d'aménité, de bienveillance parfaite qui lui était propre.

— Eh bien, Brusson, qu'avez-vous à me dire?

Celui-ci, toujours à genoux, soupira plus douloureusement encore, et répondit: — O ma digne et vénérable demoiselle, toute trace de souvenir est-elle donc effacée?

Mademoiselle de Scudéry, le regardant plus attentivement, répondit qu'elle trouvait en effet en lui de la ressemblance avec une personne qu'elle avait chérie, et que c'était à cette ressemblance seule qu'elle devait la force qu'elle avait eue de vaincre l'horreur profonde que lui inspirait un assassin; elle ajouta qu'elle était prête à l'écouter. Profondément blessé par ces paroles, Brusson se leva vivement, et recula d'un pas, le regard sombre et bais-

sé vers la terre. Puis il dit d'une voix sourde : Avez-vous donc entièrement oublié Anne Guiot? — Votre fils Olivier, l'enfant que vous berciez souvent sur vos genoux; c'est lui, il est devant vous.

— Au nom de tous les saints ! s'écria mademoiselle de Scudéry en se couvrant le visage de ses deux mains, et retombant sur les coussins de son fauteuil. La pauvre demoiselle n'avait que trop de raisons de s'étonner ainsi. Anne Guiot, fille d'un bourgeois appauvri, avait été laissée dès son enfance chez mademoiselle de Scudéry, qui l'avait élevée avec la sollicitude et les soins d'une mère tendre. Lorsqu'elle fut devenue grande, il se trouva un beau garçon, de bonnes mœurs, nommé Claude Brusson, qui la demanda en mariage. Comme c'était un très-habile horloger, qui ne pouvait manquer

de gagner facilement sa vie à Paris; et comme, de son côté, Anne avait pris de l'affection pour lui, mademoiselle de Scudéry n'hésita pas à consentir au mariage de sa fille d'adoption. Les jeunes gens s'établirent, vécurent dans les douceurs et dans le calme du bonheur domestique, et la naissance d'un enfant merveilleusement beau, l'image fidèle de sa mère, resserra leurs nœuds.

Mademoiselle de Scudéry fit du petit Olivier son idole; elle l'enlevait à sa mère durant des heures, des jours entiers, pour le caresser. L'enfant s'accoutumait à la voir, et il restait auprès de mademoiselle de Scudéry, comme auprès de sa mère. — Trois ans s'étaient écoulés, lorsque la jalousie des confrères de Brusson vint lui nuire; chaque jour son travail diminua, et il eut enfin beaucoup de peine à pour-

voir à sa subsistance. Le désir de revoir sa belle ville natale de Genève, s'empara alors de lui, et la petite famille partit pour la Suisse, malgré les instances de mademoiselle de Scudéry qui avait promis de la soutenir. Anne écrivit plusieurs fois à sa mère adoptive, puis elle cessa d'écrire; et mademoiselle de Scudéry pensa qu'ils étaient heureux et qu'ils ne voulaient pas troubler leur bonheur par le souvenir de leurs jours de souffrance.

Vingt-trois ans accomplis s'étaient écoulés depuis que Brusson avait quitté Paris avec sa femme et son enfant, pour se retirer à Genève.

— O pensée épouvantable! s'écria mademoiselle de Scudéry, lorsqu'elle retrouva la force de parler. Tu es Olivier? le fils de ma Guiot! et aujourd'hui!....

— Sans doute, répondit Olivier avec

calme, sans doute, mademoiselle, vous n'avez jamais pensé que l'enfant à qui vous donniez les noms les plus doux, que vous balanciez sur vos genoux, se présenterait un jour chez vous, accusé d'un assassinat horrible. Je ne suis pas exempt de reproches, la chambre ardente a le droit de m'accuser d'un crime; mais aussi vrai que je veux mourir sauvé, fût-ce de la main du bourreau, je suis pur de ce sang; ce n'est pas par moi, ce n'est pas par ma faute, que celui du malheureux Cardillac a été versé !

A ces mots, un tremblement universel fit chanceler Olivier. Mademoiselle de Scudéry lui indiqua en silence un tabouret. Il y prit place lentement.

CHAPITRE VI.

— J'ai eu assez de temps, dit Olivier, pour me préparer à cette entrevue avec vous, que je regarde comme la dernière faveur du ciel réconcilié, et pour gagner le calme et la confiance dont j'ai besoin pour vous raconter l'histoire

inouïe de mes infortunes. Par compassion, écoutez-moi avec patience, quelque horreur que vous cause la découverte d'un secret auquel vous ne vous attendiez pas certainement. Ah! si mon pauvre père n'avait jamais quitté Paris! Aussi loin que s'étendent mes souvenirs de Genève, je me vis arrosé des pleurs de mes pauvres parens, et attendri jusqu'aux larmes par leurs plaintes que je ne comprenais pas. Plus tard, j'eus le sentiment distinct, la connaissance complète du besoin écrasant, de la profonde misère où vivaient mes parens. Mon père s'était vu trompé dans toutes ses espérances. Courbé sous le désespoir, succombant sous ses maux, il mourut au moment où il venait de réussir à me placer comme apprenti chez un orfèvre. Ma mère parlait beaucoup de vous, elle voulait vous confier ses douleurs;

mais quand elle voulait le faire, elle était toujours arrêtée par le découragement qui vient de la misère. Peu de mois après la mort de mon père, ma mère le suivit au tombeau.

— Pauvre Anne! pauvre Anne! s'écria mademoiselle de Scudéry pénétrée de douleur.

— Grâces, grâces éternelles soient à Dieu qui l'a fait mourir! Elle ne verra pas son fils chéri, marqué par la main infâme du bourreau! Ainsi, s'écria Olivier, en lançant vers le ciel un regard plein de fureur.

On entendit du bruit au dehors; on allait et on venait.

— Oh! oh! dit Olivier en souriant amèrement, Desgrais veille avec ses suppôts, comme si j'avais envie de fuir. Mais continuons. Je fus rudement traité par mon maître, quoique je fisse de grands progrès et que je l'eusse bientôt

surpassé lui-même. Il arriva qu'un jour un étranger entra dans notre atelier pour y acheter quelques bijoux, et voyant un beau collier auquel je travaillais, il me frappa sur l'épaule d'un air amical : Eh ! eh, mon jeune ami, dit-il, voilà un travail admirable. Je ne sais en vérité qui pourrait vous surpasser, si ce n'est René Cardillac, qui est sans contredit le premier orfèvre du monde. Vous devriez aller le trouver ; il vous recevra avec joie dans son atelier, car vous seul, vous pourriez l'assister dans ses travaux ; et de votre côté, ce n'est que près de lui que vous pourrez apprendre quelque chose. Ces paroles de l'étranger étaient restées profondément gravées dans mon âme, il n'y eut plus de repos pour moi dans Genève ; une puissance irrésistible m'entraînait loin de-là. Enfin je parvins à me dégager du contrat qui me liait

avec mon maître, et je vins à Paris. René Cardillac me reçut sèchement et d'un air farouche. Je ne me rebutai pas, et j'insistai pour qu'il me donnât de l'ouvrage quelque minime qu'il fût. C'était une petite bague à monter. Lorsque je lui rapportai mon travail, il me regarda long-temps de ses yeux étincelans, comme s'il eût voulu pénétrer jusqu'au fond de mon âme; puis il me dit : — Tu es un bon ouvrier, tu peux venir ici et m'aider dans mon atelier, je te paierai bien, tu seras content de moi. — Cardillac tint parole. J'étais déjà chez lui depuis plusieurs semaines, et je n'avais pas vu Madelon, qui, si je ne me trompe, était à la campagne chez un cousin de Cardillac. Enfin, elle vint. O puissances du ciel! que devins-je quand je vis cet ange! jamais homme a-t-il aimé ainsi! et maintenant..... O Madelon!

La douleur étouffa la voix d'Olivier. Il tint ses deux mains sur son visage, et pleura amèrement. Enfin surmontant le mal cuisant qui le déchirait, il continua :

—Madelon me regardait d'un air bienveillant. Elle se montrait de plus en plus souvent dans l'atelier. Je m'aperçus avec ravissement qu'elle m'aimait. Bien que son père nous surveillât rigoureusement, plus d'une fois nos mains se serrèrent furtivement en signe d'union secrète, et Cardillac ne vit rien. Je me disais : Quand j'aurai gagné ses bonnes grâces et les moyens d'arriver à la maîtrise, je lui demanderai la main de Madelon. Mais un matin où je me disposais à commencer mon ouvrage, Cardillac vint se placer devant moi, et me lança des regards de colère et de mépris.

— Je n'ai plus besoin de ton travail,

me dit-il, sors de la maison, à l'instant même, et ne reparais jamais devant mes yeux; je n'ai pas besoin de te dire pourquoi je ne veux plus de toi. Pauvre diable, les doux fruits que tu voudrais cueillir, sont trop haut placés pour toi. — Je voulus parler, il me saisit d'une main vigoureuse et me jeta si rudement dehors que je tombai sur le pavé, la tête et les bras ensanglantés.

Hors de moi, déchiré par la douleur, je m'éloignai de cette maison, et je trouvai enfin, à l'extrémité du faubourg Saint-Martin, un ouvrier de ma connaissance, honnête garçon, qui me recueillit dans sa mansarde. Je n'avais pas de repos, pas de relâche. La nuit je me glissais près de la maison de Cardillac, espérant que Madelon entendrait mes soupirs, mes plaintes; qu'elle parviendrait peut-être à me parler, sans être vue. Mille projets divers se croisaient dans

mon cerveau, et je concevais l'espoir de l'engager à m'aider dans leur exécution. A la maison de Cardillac, dans la rue Saint-Nicaise, se joint une haute muraille où se trouvent des niches et des statues mutilées. Une nuit, je me tenais tout près de l'une de ces statues, et je levais les yeux vers les fenêtres de la maison placées au dessus de la cour qu'enceint le mur. J'aperçois tout-à-coup de la lumière dans l'atelier de Cardillac. Il est minuit, jamais Cardillac n'est debout à cette heure; il a coutume de se coucher à neuf heures précises. Le cœur me bat d'inquiétude, je songe qu'un évènement quelconque va m'ouvrir l'entrée de cette maison; et la lumière disparaît. Je me serre contre la statue, au fond de la niche, et je me recule avec effroi en sentant un mouvement opposé au mien, comme si la statue devenait vivante. Dans l'obscurité grisâtre

de la nuit, je vois le piédestal se mouvoir lentement, une figure sombre apparaît, et s'avance avec précaution dans la rue. Je m'élance vers la statue, elle est de nouveau immobile et adossée à la muraille. Involontairement poussé par une puissance secrète, je me glisse derrière cet homme. Arrivé devant l'image d'une Vierge, il se retourne, et à la clarté de la lampe qui brûle toujours en ce lieu, j'aperçois son visage : c'est Cardillac! Une crainte indéfinissable, une terreur sinistre, s'emparent de moi. Dirigé comme par un charme, il faut que je marche, que je suive ce promeneur nocturne, ce somnambule. Car je tenais le maître pour tel, bien que nous ne fussions pas au temps de la pleine-lune, où les malades sont atteint de cette manie pendant leur sommeil. Enfin Cardillac disparaît dans l'ombre. A une petite toux que je reconnais, je m'a-

perçois qu'il s'est retiré dans l'allée d'une maison. Que signifie cette conduite? que va-t-il faire? Je m'interroge ainsi avec étonnement, et je me retire tout près des maisons. Peu de momens se sont écoulés, un homme portant sur son chapeau des plumes éclatantes, et dont les éperons retentissent fortement, arrive en chantonnant. Comme un tigre élancé de sa tannière, Cardillac fond sur cet homme, qui tombe à l'instant sur le pavé, en poussant un long gémissement. J'accours en jetant un cri d'effroi, Cardillac était sur le corps de cet infortuné, étendu sans mouvement.

— Maître Cardillac, que faites-vous? m'écriai-je à haute voix.

— Maudit! s'écrie à son tour Cardillac en rugissant; il passe devant moi avec la rapidité d'un éclair et disparaît. Hors de moi, pouvant à peine me soutenir, je m'approche de l'homme qui

est à terre. Je me mets à genoux près de lui; peut-être, pensais-je, est-il temps encore de le sauver: mais il ne reste en lui aucune trace de la vie. Dans ma terreur mortelle, je remarque à peine que la maréchaussée m'environne.

— En voilà encore un que ces diables ont jeté par terre.

—Eh! eh, jeune homme, que fais-tu là? — Es-tu de la bande? — Allons, avance!

En me parlant ainsi ils se disposaient à me saisir. Je pouvais à peine balbutier que j'étais incapable de commettre un tel crime, et que je les priais de me laisser retirer en paix, lorsqu'un d'eux me portant sa lanterne au visage, se mit à rire, en disant: C'est Olivier Brusson, le compagnon orfèvre qui travaille chez notre brave et honnête René Cardillac! ce n'est pas lui qui assassinerait dans les rues!

—Il m'a tout l'air de cela cependant, dit un autre. C'est une de ces façons de coquins qui se lamentent près du cadavre, et se font prendre pour qu'on les renvoie.

— Allons, parle, garçon. Dis-nous tout hardiment.

Je leur racontai qu'un homme s'était élancé du lieu où je passais, sur celui qui était étendu là, l'avait renversé; et qu'il s'était enfui à mes cris. Pour moi, je m'étais arrêté pour voir s'il était possible de secourir encore ce malheureux.

— Non, mon fils, dit un de ceux qui avaient soulevé le cadavre, celui-là est bien tué; le poignard a traversé le cœur, comme à l'ordinaire.

— Diable! dit un autre, nous sommes encore arrivés trop tard, comme avant-hier. A ces mots, ils s'éloignèrent emportant avec eux le cadavre.

Ce que j'éprouvais, je ne puis le dire. Je me tâtais pour bien m'assurer que je n'étais pas harcelé par un mauvais rêve; je m'attendais à me réveiller et à bien m'étonner de cette folle histoire.

— Cardillac.... le père de ma chère Madelon, un infâme assassin! J'étais tombé sans force sur les marches extérieures d'une maison. Le matin vint peu à peu dissiper la nuit. Un chapeau d'officier, richement orné de plumes, était étendu devant moi sur le pavé. L'action sanglante de Cardillac, qui avait eu lieu sur la place même où je me trouvais, se présenta vivement à ma pensée. Je m'enfuis avec horreur.

Tout troublé, hors d'état de rassembler mes pensées, j'étais assis dans mon grenier, lorsque la porte s'ouvrit, et René Cardillac entra.

— Au nom du Christ! que venez-vous faire ici? lui criai-je.

Lui, ne faisant nulle attention à mon effroi, vint à moi et me sourit avec un calme et une bonhomie qui augmentèrent encore l'horreur que j'éprouvais. Il prit un escabeau vermoulu et s'assit près de moi, car je n'avais pas la force de me soulever du lit de paille sur lequel je m'étais jeté.

— Eh bien! Olivier, dit-il, comment vas-tu, pauvre garçon? Je me suis vraiment trop pressé en te renvoyant de ma maison. Tu me manques de tous les coins et de tous les bouts. En ce moment surtout, j'ai un travail que je ne puis achever sans toi. Que dirais-tu si je te proposais de revenir travailler dans mon atelier? Tu ne dis rien? Oh! je le sais, je t'ai offensé. Je ne voulais pas te laisser ignorer que j'étais en colère contre toi, à cause de

tes amourettes avec Madelon. Mais depuis, j'ai bien pesé la chose; et j'ai trouvé qu'à cause de ton application, de ton adresse et de ta fidélité, je ne pouvais souhaiter un meilleur gendre que toi. Viens donc avec moi, et arrange-toi de manière à gagner Madelon pour femme.

Les paroles de Cardillac me perçaient le cœur, je frémissais de sa noirceur, je ne pouvais prononcer une parole.

— Tu hésites, reprit-il d'un ton rude et les yeux étincelans. Tu ne peux peut-être pas venir aujourd'hui avec moi; tu as d'autres affaires! Visiter Desgrais, ou même te faire introduire chez d'Argenson ou La Reynie. Prends garde, garçon, prends garde que les griffes que tu veux faire agir pour saisir les autres, ne te saisissent et ne te déchirent toi-même.

Alors ma fureur, long-temps conte-

nue, se fit jour.—Que ceux qui se reprochent des crimes, craignent ces noms-là, moi je ne les redoute pas, je n'ai rien à démêler avec eux! » m'écriai-je.

— Après tout, Olivier, me dit Cardillac, il y a de l'honneur pour toi à travailler dans ma maison, chez moi, le maître le plus célèbre de son temps, estimé partout à cause de sa droiture et de sa probité, au point que la calomnie contre lui retomberait sur la tête du calomniateur. Quant à ce qui concerne Madelon, je dois t'avouer que tu ne dois ma générosité qu'à elle. Elle t'aime avec une violence dont je n'aurais jamais cru la tendre enfant capable. Dès que tu fus parti, elle tomba à mes pieds, embrassa mes genoux, et m'avoua en pleurant, qu'elle ne pouvait vivre sans toi. Je pensais qu'elle se faisait cette idée, comme toutes les jeunes créatures qui veulent toutes

mourir quand le premier blanc-bec * qui les as regardées tendrement, vient à s'éloigner. Mais, en effet, Madelon devint languissante et malade, et quand je voulais la détourner de sa folie, elle répétait cent fois ton nom. Enfin, que devais-je faire ; je ne voulais pas la désespérer. Hier au soir, je lui dis que je consentais à tout, et que j'irais te chercher aujourd'hui. Aussi cette nuit, elle s'est épanouie comme une rose, elle t'attend, hors d'elle-même de plaisir et de bonheur. — Que la puissance éternelle me le pardonne; mais je ne sais pas comment il arriva que je me trouvai tout-à-coup dans la maison de Cardillac; que Madelon, criant : Olivier, mon Olivier, mon bien-aimé, mon époux! me serra dans ses bras, me pressa contre son cœur; et que moi,

* *Milchgesicht*, visage de lait. Nous traduisons religieusement le texte.

dans l'excès du plus grand ravissement, je jurai par la Sainte-Vierge et par tous les saints, que jamais, jamais je ne la quitterais!

Ému par le souvenir de ce moment si doux, Olivier s'arrêta quelques instans. Mademoiselle de Scudéry remplie d'horreur en apprenant le crime d'un homme qu'elle avait regardé comme nn modèle de vertu et de probité, s'écria: — L'horrible découverte! Quoi! René Cardillac faisait partie de cette bande d'assassins qui a fait si long-temps de notre bonne ville, un repaire de bandits?

— Que dites-vous, mademoiselle? reprit Olivier; vous parlez d'une bande d'assassins? jamais une telle bande n'a existé, c'était Cardillac seul, dont l'effroyable activité recherchait et trouvait ses victimes dans toute la ville. C'est en cela que consistait sa sécurité,

et de là l'extrême difficulté de découvrir les traces de l'assassin. Mais laissez-moi continuer, la suite vous découvrira les secrets du plus coupable et en même temps du plus malheureux de tous les hommes. On peut facilement se faire une idée de ma situation chez mon maître. J'avais fait un pas en avant, je ne pouvais plus reculer. Quelquefois il me semblait que moi-même j'étais devenu le complice de Cardillac, ce n'était que dans l'amour de Madelon que j'oubliais ma peine profonde, ce n'était qu'auprès d'elle que je parvenais à effacer jusqu'à l'apparence de la douleur sans nom qui me dévorait. Si je travaillais avec le vieil orfèvre à l'atelier, je n'osais pas le regarder en face, à peine prononcer une parole, tant j'éprouvais de terreur auprès d'un homme effroyable, qui pratiquait toutes les vertus d'un père tendre, d'un bon et

honnête bourgeois, tandis que la nuit voilait tous ses forfaits. Madelon, cette fille pieuse et céleste, idolâtrait son père. Mon cœur saignait en songeant que si la vengeance des hommes atteignait ce scélérat sous son masque, celle qu'il avait abusée par son hypocrisie infernale, succomberait infailliblement à son désespoir. Cette pensée seule m'eût fermé la bouche, eût-on dû me punir de mon silence par le supplice des scélérats. Bien que les discours de la maréchaussée m'en eussent beaucoup appris, les crimes de Cardillac, leur motif, la manière dont il les commettait, étaient une énigme pour moi. L'éclaircissement ne se fit pas longtemps attendre.

Un jour, Cardillac qui se montrait toujours de bonne humeur en travaillant, qui riait et qui raillait, (ce qui excitait encore plus mon horreur) pa-

rut sombre et abattu. Tout-à-coup, il jeta si violemment de côté les bijoux auxquels il travaillait, que les diamans et les perles tombèrent de toutes parts, et se levant brusquement il s'écria : — Olivier, cela ne peut durer ainsi plus long-temps entre nous; ces relations me sont insupportables! Ce secret que la finesse et la ruse n'ont pu faire découvrir à Desgrais et à ses gens, le hasard l'a mis dans tes mains. Tu m'as vu dans mes travaux nocturnes auxquels me pousse ma mauvaise étoile, toute résistance est impossible. Ce fut aussi ta fatale étoile qui te poussa à me suivre, qui t'enveloppa d'un voile impénétrable, qui donna tant de légèreté à tes pas, qui te rendit si bien invisible, que moi, dont les yeux percent, comme ceux du tigre, la nuit la plus profonde; qui entends au loin dans les rues le plus léger bruit, jusqu'au bourdonnement

d'un insecte, je n'ai pu te voir. Ta mauvaise étoile t'a conduit vers moi pour te faire mon compagnon. Placé comme tu l'es, tu ne peux plus songer à me trahir. Tu vas donc tout savoir.

— Jamais je ne serai ton complice, voulais-je m'écrier, mais la terreur qui s'était emparée de moi aux premiers mots de Cardillac, m'avait suffoqué. Au lieu de ces paroles, je ne pus faire entendre qu'un son inarticulé. Cardillac se remit sur sa chaise de travail; il essuya la sueur qui couvrait son front. Il semblait fortement ému des ressouvenirs du passé, et eut peine à se recueillir. Enfin il commença :

« Des hommes savans parlent beau-
» coup des impressions bizarres dont les
» femmes sont frappées durant leur
» grossesse, et de l'influence que ces im-
» pressions exercent sur l'enfant qu'elles
» portaient dans leur sein. On m'a raconté

» une merveilleuse histoire qui arriva
» à ma mère. Dans les premiers mois
» de sa grossesse, elle assistait avec
» d'autres femmes, à une fête brillante
» que la cour donnait à Trianon. Ses
» regards tombèrent sur un cavalier
» vêtu à l'espagnole, qui portait à son
» cou une chaîne de pierreries, dont
» elle ne pouvait détourner les yeux. Tout
» son être s'embrâsa d'un seul désir,
» celui de posséder cette chaîne qui lui
» semblait un objet surnaturel. Plusieurs
» années auparavant, (ma mère n'était
» pas encore mariée alors,) le même ca-
» valier avait tenté de faire succomber sa
» vertu; mais elle l'avait repoussé avec
» horreur. Ma mère le reconnut; mais
» en cet instant, au milieu de l'éclat
» de ces diamans, il lui semblait un être
» d'un ordre relevé, un modèle de beau-
» té. Le cavalier remarqua les regards
» ardens et passsionnés de ma mère;

» il se flatta d'être plus heureux auprès
» d'elle, et fit plus encore, il réussit à
» l'entraîner loin de ses amies, dans un
» lieu retiré du parc. Là, il la serra avec
» ardeur dans ses bras, ma mère porta
» involontairement les mains à la chaîne;
» mais au même moment, il tomba et
» entraîna ma mère qui tomba avec lui.
» Soit qu'il eût été subitement frappé
» d'un coup de sang, soit tout autre
» cause, bref, il était mort.

» En vain ma mère chercha-t-elle à
» se débarrasser de ces bras roidis par
» la mort, qui la serraient étroitement;
» elle poussa des cris perçans, et enfin
» on accourut à sa voix, la délivrer de
» cet effroyable amant. L'horreur qu'elle
» éprouva lui causa une longue mala-
» die. On la regarda comme perdue,
» ainsi que moi, cependant elle guérit,
» et l'accouchement fut plus heureux
» qu'on n'eût osé l'espérer. Mais l'ef-

» froi de ce terrible moment m'avait
» frappé. Ma mauvaise étoile s'était
» levée, et avait lancé sur moi une étin-
» celle qui a allumé en mon âme une
» des plus singulières et des plus fu-
» nestes passions. Déjà dès ma plus
» tendre enfance, je préférais à tous
» les diamans étincelans les bijoux d'or.
» On regarda cette manie comme un
» des nombreux penchans, communs
» aux enfans; mais il fallut en juger au-
» trement, car étant devenu plus grand,
» je volais l'or et les bijoux partout où
» je pouvais les trouver. Je distinguais
» par instinct, les faux bijoux des vé-
» ritables, comme eût pu le faire le
» connaisseur le plus exercé. Ces der-
» niers seuls excitaient ma convoitise,
» les autres, je n'y touchais pas, non
» plus qu'à l'or monnayé. Ce désir inné
» dut céder aux corrections cruelles
» que m'infligea mon père; alors pour

» manier à mon gré l'or et les pierres
» fines, je pris la profession de joaillier.
» Je travaillais avec passion, et bientôt
» je devins le premier maître dans cet
» art. Ici commence une période de ma
» vie, dans laquelle mon penchant natif,
» long-temps étouffé, triompha avec
» toute sa force, et grandit puissam-
» ment en dévorant tout ce qui s'op-
» posait à son développement. Dès que
» j'avais achevé et livré une parure, je
» tombais dans une agitation, dans un
» désespoir qui me ravissaient le som-
» meil, la santé et toutes les joies de la
» vie. — Je voyais jour et nuit, comme
» un spectre, la personne pour qui j'a-
» vais travaillé. Elle était parée de mes
» bijoux, et une voix murmurait à mon
» oreille : Ils sont à toi ! — Ils sont à toi ! —
» Prends-les donc. Que servent les dia-
» mans aux morts ?...

» Je me mis alors à commettre des

» vols. J'avais accès dans les maisons
» des grands seigneurs; je profitais les-
» tement de toutes les occasions; au-
» cune serrure ne résistait à mon habi-
» leté, et bientôt les diamans que j'a-
» vais montés, se retrouvaient dans
» mes mains. Mais cela même ne cal-
» mait pas mon agitation. Cette voix
» fatale se faisait toujours entendre,
» elle raillait et s'écriait : Oh! oh! la
» mort porte tes bijoux! Je ne savais
» comment il se faisait que je ressentisse
» une haine incroyable contre mes pra-
» tiques, et dans le fond de mon cœur
» se soulevait contre eux une ardeur
» sanguinaire qui me faisait frissonner.
» Dans ce temps, j'achetai cette mai-
» son. J'étais d'accord sur le marché avec
» le propriétaire, nous étions assis dans
» cette chambre, nous réjouissant d'a-
» voir terminé l'affaire, et nous buvions
» une bouteille de vin. La nuit était

» venue, je voulus me lever, lorsque
» l'ancien propriétaire me retint : —
» Écoutez, maître René, me dit-il ; avant
» que nous nous quittions, il faut que
» je vous fasse connaître un secret de
» cette maison. A ces mots, il ouvrit
» une armoire pratiquée dans le mur,
» fit glisser le pan du fond ; entra dans
» une petite chambre, se baissa et leva
» une trappe. Nous descendîmes un es-
» calier raide et étroit, puis nous ar-
» rivâmes devant une petite porte
» qu'il ouvrit, et nous nous trouvâmes
» dans la cour. Le vieux propriétaire
» s'avança alors vers le mur, toucha
» un bouton de fer peu saillant, et
» bientôt une partie de la muraille se
» tourna de manière à donner commo-
» dément passage à un homme pour
» descendre dans la rue. Tu verras un
» jour cette invention, Olivier, elle a
» sans doute été trouvée par les moines

» rusés qui habitaient le cloître élevé
» en ce lieu, et elle leur servait à sortir
» et à entrer furtivement. C'est une boi-
» serie, enduite en dehors de mortier
» et de chaux, dans laquelle on a placé
» une statue aussi de bois, mais par-
» faitement semblable à la pierre, et le
» tout se meut sur des gonds cachés.
» De sombres pensées s'élevèrent en
» moi à la vue de cet arrangement; il
» me semblait préparé pour accomplir
» certaines choses que j'ignorais encore.
» Je venais de livrer à un seigneur de
» la cour une riche parure qui, je le
» savais, était destinée à une danseuse de
» l'Opéra. L'aspect de la mort ne me
» quitta pas, le spectre s'attachait à tous
» mes pas, la voix du démon ne cessait
» de retentir à mon oreille! Je m'établis
» dans la maison. Baigné de sueur, le
» sang bouillonnant, je m'agitais sans
» sommeil, sur mon lit! Dans les visions

» que créait mon cerveau, j'aperçois le
» jeune seigneur se rendant secrète-
» ment avec les diamans, chez la dan-
» seuse. Je m'élance hors de mon lit,
» plein de rage, je me couvre d'un man-
» teau, je descends l'escalier secret, je
» franchis l'ouverture de la muraille, et
» je me trouve dans la rue Saint-Ni-
» caise. Il vient! Je m'élance sur lui, il
» crie, mais le saisissant fortement par
» derrière, je lui plonge un poignard
» dans le cœur. Les diamans sont à
» moi! Cela fait, j'éprouve un calme,
» une douce sérénité de l'âme, telle
» que je n'en avais jamais ressenti. Le
» spectre avait disparu, la voix du dé-
» mon avait cessé de murmurer. Je sa-
» vais désormais ce que voulait ma
» mauvaise étoile, il fallait lui céder
» ou périr! Maintenant, Olivier, tu
» comprends toute ma conduite, toutes
» mes actions! Ne pense pas qu'en obéis-

» sant à une impulsion plus forte que
» ma volonté, j'aie renoncé à tous sen-
» timens de compassion et d'humanité.
» Tu sais avec quelle peine je rends
» les diamans qu'on m'a confiés; tu n'i-
» gnores pas que je refuse de travailler
» pour ceux dont je ne veux pas la
» mort; souvent aussi, bien que je sa-
» che que le sang seul éloignera le len-
» demain mon fantôme, je me contente
» d'étourdir par un coup violent le pos-
» sesseur des bijoux que je veux re-
» prendre. »

—Après m'avoir parlé ainsi, Cardillac me conduisit dans un souterrain caché, et me permit de contempler ses trésors. Ceux du roi ne sont pas aussi riches. Sur chaque bijou était un petit billet où se trouvaient désignés le nom de la personne qui l'avait commandé, et l'époque où il lui avait été repris par un vol ou par un assassinat.

— « Le jour de ton mariage, dit Car-
» dillac d'une voix sourde et solennelle,
» tu me jureras, la main sur le cruci-
» fix, de réduire toutes ces richesses
» en poussière, dès que je serai mort,
» par un procédé que je t'indiquerai.
» Je ne veux pas qu'une créature hu-
» maine, et surtout toi et Madelon,
» vienne en possession d'un bien acheté
» au prix de tant de sang ! »

— Renfermé dans ce labyrinthe d'atrocités, déchiré d'amour et d'horreur, de bonheur et d'effroi, j'étais semblable au damné qu'un ange appelle par un doux sourire, tandis que Satan le retient dans ses griffes brûlantes, et pour qui ce sourire céleste, où se réfléchissent toutes les joies des cieux, est le plus affreux de ses tourmens. — Je songeais à fuir, — à me tuer. — Mais Madelon !... Blâmez-moi, blâmez-moi, ma digne demoiselle, d'avoir été trop

faible pour combattre une passion qui me liait au crime; mais ne vais-je pas faire pénitence de ma faute par une mort infâme?

Un jour, Cardillac revint à la maison plus gai que de coutume. Il caressa Madelon; il me lança des regards d'amitié, but à table une bouteille de bon vin, ce qu'il ne faisait qu'aux jours de grande fête, chanta, débita des histoires joviales. Madelon nous avait quittés; je voulus retourner à l'atelier: « — Reste-là, mon garçon, dit Cardillac, » plus de travail aujourd'hui. Buvons à » la santé de la plus digne et de la » plus excellente femme qui soit dans » Paris. » — Après avoir trinqué avec lui, et qu'il eut vidé son plein verre, il ajouta : « — Dis-moi, Olivier, comment » trouves-tu ces deux vers :

Un amant qui craint les voleurs,
N'est point digne d'amour.

Alors il me raconta ce qui s'était passé dans les appartemens de madame de Maintenon entre le roi et vous. Il assura qu'il vous avait toujours honorée par-dessus toutes les créatures humaines, et dit que vous étiez douée de si grandes vertus que la force de sa mauvaise étoile disparaissait devant votre influence, tellement qu'il vous verrait parée de ses plus beaux diamans, sans concevoir en son âme l'idée d'un meurtre. — « Écoute, » Olivier, me dit-il, sache quelle réso- » lution j'ai prise. Depuis long-tems je » devais faire un collier et des brace- » lets pour madame Henriette d'Angle- » terre, et fournir moi-même les dia- » mans. Ce travail me réussit mieux » qu'aucun autre; mais mon cœur se dé- » chirait lorsque je songeais qu'il fau- » drait me séparer de cette parure que » je chérissais tant. Tu connais la mort » malheureuse de la princesse. Je gar-

» dai la parure, et je veux l'envoyer au-
» jourd'hui à mademoiselle de Scudéry
» comme un hommage d'estime et de
» respect, au nom de toute la bande
» persécutée. Outre que ce sera un té-
» moignage de son triomphe, je me
» moquerai ainsi de Desgrais et de ses
» archers qui le méritent bien. — C'est
» toi qui lui porteras ces diamans. » Dès que Cardillac eut prononcé votre nom, mademoiselle, il me sembla qu'un voile sombre tombait de mes yeux, et que la belle et lumineuse image de mon heureuse et première enfance se ranimait dans toutes ses vives et éclatantes couleurs. Une consolation merveilleuse vint dans mon âme; c'était comme un rayon d'espoir devant lequel disparaissaient les sombres esprits de la nuit. Cardillac remarqua l'impression que produisaient sur moi ses paroles, et l'interpréta à sa manière.

« — Mon projet te plaît, ce me sem-
» ble, dit-il. Je conviens qu'une voix
» profonde de mon cœur, bien différente
» de celle qui me demande sans cesse du
» sang, m'a ordonné de faire ce que je
» fais. Quelquefois j'éprouve un senti-
» ment singulier; une inquiétude inté-
» rieure, la crainte de quelque chose
» d'effroyable suspendu sur ma tête me
» saisissent puissamment; il me semble
» même alors comme si les crimes que
» ma mauvaise étoile a exécutés par moi,
» pourraient bien être imputés à mon âme
» immortelle, qui n'y a pris aucune part. »

» C'est dans un de ces momens là que
» je résolus de faire une belle couronne
» de diamans pour la bonne Vierge de
» l'église Saint-Eustache; mais cette
» crainte incompréhensible dont je te
» parle me saisissait chaque fois que je
» voulais me mettre à l'ouvrage, et je
» laissai-là ce travail. En ce moment, il

» me semble que je rends hommage à la
» vertu et à la piété, et que j'ai recours
» à une patrone puissante, en offrant à
» mademoiselle de Scudéry ces bijoux,
» les plus beaux que j'aie jamais montés.»

— Cardillac était parfaitement instruit de votre manière de vivre, mademoiselle, il m'indiqua la manière de pénétrer chez vous, et l'heure d'aller vous remettre ces diamans qu'il renferma dans une jolie cassette. J'étais ravi de bonheur, car le ciel lui-même m'avait montré, par le criminel Cardillac, le chemin pour me sauver de l'enfer où je me plongeais comme un misérable pécheur. C'était là ma pensée. Je voulais pénétrer jusqu'à vous, contre la volonté de Cardillac.—Je suis le fils d'Anne Brusson, son protégé, me disais-je, je me jetterai à ses pieds, et je lui avouerai tout. Touchée du malheur inouï qui eût menacé la pauvre et innocente

Madelon, si le mystère eût été dévoilé, vous eussiez gardé le secret; mais votre esprit élevé et pénétrant eût certainement trouvé moyen de réduire la scélératesse de Cardillac à l'impuissance, sans avoir recours à un éclat. Ne me demandez pas en quoi devaient consister ces moyens, je l'ignore, mais que vous deviez me sauver ainsi que Madelon, c'était une croyance aussi fermement établie en mon âme, que ma foi en la bienheureuse Vierge dont j'attends les secours et la consolation. — Vous savez, mademoiselle, que dans cette nuit-là, mon projet échoua. Je ne perdis pas l'espoir d'être plus heureux une autre fois; mais tout-à-coup, Cardillac perdit toute sa bonne humeur. Il errait tristement dans sa maison, regardait fixément devant lui, murmurait des paroles inintelligibles, étendait la main comme pour éloigner

un ennemi, enfin son esprit semblait tourmenté de sinistres pensées. Il venait de passer toute une matinée de la sorte, lorsqu'il s'assit à sa table de travail, se releva d'un air découragé, regarda à travers la fenêtre, et dit d'une voix sourde : — Je voudrais pourtant que madame Henriette d'Angleterrre eût porté mes diamans !

Ces paroles me remplirent d'horreur. Je compris alors que son esprit était de nouveau sous la puissance du spectre qui l'obsédait, et que la voix du démon retentissait de nouveau à ses oreilles. Je vis vos jours menacés par cet effroyable scélérat ; je pensai que vous seriez sauvée, s'il rentrait en possession de ses diamans. Le danger croissait à chaque instant. Je vous rencontrai en passant sur le Pont-Neuf, je me fis passage jusqu'à votre carrosse, et je vous jetai ce billet par lequel je

vous suppliais de remettre les pierreries dans les mains de Cardillac. Mon inquiétude alla jusqu'au désespoir lorsque le lendemain, Cardillac ne parla d'autre chose que de cette précieuse parure qui avait brillé à ses yeux, durant toute la nuit. Je fus bientôt convaincu qu'il méditait un assassinat; peut-être songeait-il à l'exécuter cette nuit même? Je devais vous sauver, dût-il en coûter la vie à Cardillac. Dès qu'il se fut renfermé selon sa coutume, après la prière du soir, je descendis par une croisée dans la cour, et passant par l'ouverture de la muraille, j'allai me placer non loin de là, dans un angle obscur. Peu de momens s'étaient écoulés, lorsque Cardillac parut, et se glissa doucement le long de la rue; moi, toujours derrière lui. Il se dirigea vers la rue Saint-Honoré : le cœur me battait bien fort. Tout-à-coup, Cardillac dispa-

raît. Je prends aussitôt la résolution de me placer devant la porte de votre maison. Alors, comme je l'avais déjà vu une fois, lorsque le hasard me rendit témoin d'un assassinat commis par Cardillac, s'avance en chantonnant un officier qui passe devant moi sans m'appercevoir. Mais au même instant, une longue figure noire s'élance sur lui. C'est Cardillac. Je veux empêcher ce meurtre; en deux bonds je me trouve près de l'assassin. Ce n'est pas l'officier, c'est Cardillac qui vient de tomber sur le pavé en gémissant. L'officier jette son poignard, tire son épée du fourreau, se met en défense, me prenant sans doute pour un complice du meurtrier, mais il s'échappe en voyant que je me jette sur le mourant pour le secourir.

Cardillac vivait encore; je le pris sur mes épaules, après avoir ramassé le poignard que l'officier avait laissé tom-

ber, et je l'emporte à grand'peine jusque dans l'atelier, par le passage secret. — Le reste vous est connu.

— Vous voyez, mademoiselle, que mon crime est de n'avoir pas dénoncé le père de Madelon. Je ne me suis pas souillé de sang. Aucune torture ne m'arrachera le secret des crimes de Cardillac. Je ne veux pas agir contre les décrets de la providence qui a voilé la scélératesse de René aux yeux de sa fille; je ne veux pas que par moi, elle voie déterrer le cadavre de son père et le bourreau marquer d'un fer brûlant ses ossemens desséchés. — Non! ma bien-aimée pleurera celui qui tombe innocent, le temps adoucira sa douleur, mais le désespoir que lui causeraient les crimes abominables de son père, serait éternel!

Olivier se tut, mais un torrent de larmes s'échappa de ses yeux, il se jeta

aux pieds de mademoiselle de Scudéry, en disant : — Vous êtes convaincue de mon innocence. Oh ! certainement, vous en êtes convaincue ! Ayez pitié de moi, et dites-moi ce qu'est devenue Madelon.

Mademoiselle de Scudéry appela la Martinière, et quelques instans après Madelon accourut se jeter dans les bras d'Olivier.

— Tout est bien maintenant, puisque te voilà. Je savais bien que cette excellente dame te sauverait ! Ainsi s'écria, à plusieurs reprises, Madelon, et Olivier oubliant le sort qui le menaçait, était libre et heureux. Ils se plaignirent tous deux de la façon la plus touchante, de ce qu'ils avaient souffert l'un pour l'autre, et ils s'embrassèrent alors de nouveau, et ils pleurèrent de ravissement de s'être retrouvés.

Si déjà mademoiselle de Scudéry

n'eût été convaincue de l'innocence d'Olivier, elle eût acquis cette conviction, en les voyant tous deux, oubliant dans la félicité de leur amour, et le monde et leur misère et leurs douleurs inouies.

Les rayons du jour pénétrèrent à travers les croisées. Desgrais frappa doucement à la porte de la chambre, et rappela qu'il était temps d'emmener Brusson. On se peint facilement le désespoir de Madelon, en apprenant l'affreuse vérité. Enfin on les sépara, et Desgrais emmena son prisonnier.

CHAPITRE VII.

Les sombres pressentimens auxquels mademoiselle de Scudéry s'était livrée depuis la première venue d'Olivier dans sa maison, s'étaient réalisés d'une manière terrible. Elle voyait le fils de sa chère Anne enveloppé dans une ac-

cusation d'assassinat, et presque certainement dévoué à une mort infâme, malgré son innocence. Elle honorait la résolution héroïque du jeune homme qui consentait à mourir, chargé d'un crime, plutôt que de dévoiler un secret qui eût donné la mort à Madelon. Elle ne voyait pas la moindre possibilité d'arracher le pauvre enfant au tribunal de sang; et cependant elle avait bien résolu dans son cœur, de ne reculer devant aucun sacrifice pour détourner cette criante iniquité qu'on était sur le point de commettre. Elle se tourmentait de mille plans et de mille projets qui allaient jusqu'à l'extravagance, et qu'elle rejetait l'un après l'autre, dès qu'elle les avait conçus. Peu à peu, toutes ces lueurs d'espérance s'éteignirent, et le désespoir s'empara d'elle. Mais la confiance enfantine, la pieuse candeur de Madelon, la foi presque religieuse avec laquelle

elle parlait de son bien-aimé qu'elle devait bientôt embrasser et retrouver absous du crime qu'on lui imputait, tout cela fit rentrer le courage dans l'âme de mademoiselle de Scudéry, et elle s'éleva au niveau de l'exaltation de la jeune fille.

D'abord, mademoiselle de Scudéry écrivit une longue lettre à La Reynie; elle disait au président qu'Olivier Brusson lui avait prouvé son innocence de la manière la plus claire, et que l'héroïque résolution d'emporter au tombeau un secret dont la découverte atteindrait l'innocence et la vertu même, le retenait de faire au tribunal un aveu qui le justifierait, non pas seulement de la mort de Cardillac, mais même du soupçon d'avoir appartenu à la bande des assassins. Tout ce qu'un zèle ardent, tout ce que l'éloquence du cœur ont de forces, elle les employa

pour toucher l'âme impitoyable de La Reynie. La Reynie répondit quelques heures après, qu'il se réjouissait grandement de ce qu'Olivier Brusson se fût si complètement justifié auprès de sa digne protectrice. Quant à l'héroïque résolution qu'il avait prise d'emporter au tombeau un secret relatif au meurtre, il était fâché que la chambre ardente ne pût l'honorer, que son devoir était au contraire de briser par les moyens les plus violens, les héroïsmes de ce genre. Il espérait en trois jours être en possession de ce secret merveilleux, qui mettrait vraisemblablement au jour des miracles.

Mademoiselle de Scudéry ne comprit que trop bien ce que le terrible La Reynie voulait dire, en parlant des moyens violens qui devaient briser l'héroïsme de Brusson. Il était bien évident que la torture attendait ce malheureux.

Dans son effroi, elle imagina que les conseils d'un jurisconsulte éclairé pourraient faire au moins obtenir quelque délai. Pierre Arnaud d'Andilly était alors un des plus célèbres avocats de Paris. Sa science profonde, son intelligence étendue, égalaient sa probité et sa vertu. Mademoiselle de Scudéry se rendit auprès de lui, et lui dit tout ce qu'elle put dire, sans dévoiler le secret d'Olivier. Elle pensait que d'Andilly allait prendre avec chaleur le parti de l'innocent; mais son espoir fut amèrement déçu. D'Andilly l'avait écoutée fort attentivement; il répondit, en souriant, par ces paroles de Boileau :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable *.

Il démontra à mademoiselle de Scudéry que les présomptions les plus fortes planaient sur Olivier, que la con-

* Ce vers est en français dans le conte d'Hoffmann.

duite de La Reynie n'était ni cruelle, ni précipitée, mais toute juridique, et qu'il ne pouvait agir autrement sans manquer aux devoirs d'un juge. Lui, d'Andilly, n'espérait pas pouvoir sauver Olivier de la torture. Brusson seul pouvait l'éviter, en avouant sincèrement son crime, ou du moins en racontant exactement tous les détails de la mort de Cardillac; ce qui devait entraîner de nouvelles recherches.

— Alors, dit mademoiselle de Scudéry hors d'elle-même et presqu'étouffée par ses larmes, j'irai me jeter aux genoux du roi, et lui demander grâce.

— Au nom du ciel, n'en faites rien, mademoiselle! s'écria d'Andilly. Ménagez cette dernière ressource, qui, une fois manquée, sera perdue pour toujours. Le roi ne fera jamais grâce à un criminel de ce genre; les repro-

ches du peuple irrité l'atteindraient jusque sur son trône. Il est possible que Brusson, en découvrant son secret, trouve moyen d'affaiblir les soupçons qui s'élèvent contre lui. Alors il sera temps de recourir à la clémence du roi qui ne s'informera pas de ce qu'on aura prouvé devant le tribunal, mais qui ne consultera que sa conviction.

Mademoiselle de Scudéry dut céder à l'expérience consommée de d'Andilly. Plongée dans un chagrin profond, pensant et pensant encore à quel saint elle pourrait recourir pour sauver le malheureux Brusson, elle était un soir fort tard dans son appartement, lorsque la Martinière entra et annonça le comte de Miossens, colonel de la garde du roi, qui demandait avec instances à parler à mademoiselle de Scudéry.

— Pardonnez-moi, mademoiselle,

dit Miossens en faisant un salut militaire. Je viens vous déranger un peu tard, et à une heure inaccoutumée. Nous autres soldats, nous ne choisissons pas nos momens de loisir, et en deux mots, vous saurez mon excuse. Olivier Brusson m'amène vers vous.

Mademoiselle de Scudéry était dans une attente extrême. — Olivier Brusson? le plus malheureux des hommes? Qu'avez-vous de commun avec lui?

— Je savais bien, dit Miossens en souriant, que le nom de votre protégé suffirait pour me procurer un accueil favorable. Tout le monde est convaincu du crime de Brusson. Je sais que vous avez une autre opinion; vous la devez, m'a-t-on dit, aux assurances de l'accusé lui-même. Quant à moi, il n'en est pas ainsi. Personne ne peut être mieux convaincu que moi de son innocence, et plus certain que je ne le suis, qu'il n'a

pris aucune part au meurtre de Cardillac.

— Parlez! oh! parlez! s'écrie mademoiselle de Scudéry dont les yeux brillaient de ravissement.

— C'est moi, dit Miossens, qui frappai le vieil orfèvre, dans la rue Saint-Honoré, tout près de votre maison.

— Vous! au nom de tous les saints, vous!

— Et je vous jure, mademoiselle, que je suis fier de ce que j'ai fait, reprit Miossens : sachez que Cardillac était le scélérat hypocrite qui assassinait au milieu de la nuit, et qui a échappé si long-temps à tous les pièges. Je ne sais comment un soupçon s'éleva en moi contre ce vieux coquin, lorsqu'il vint, dans un trouble visible, m'apporter les bijoux que je lui avais commandés, et lorsqu'il s'informa exactement de la personne à qui je les des-

tinais; questionnant avec adresse mon valet-de-chambre pour savoir l'heure où je rendais ordinairement visite à une certaine dame? Depuis long-temps, j'avais été frappé de l'idée que les malheureuses victimes de ces brigands portaient toutes la même blessure. J'étais convaincu que le meurtrier s'était long-temps exercé à porter ce coup qui tuait sur-le-champ, et qu'il comptait sur son habileté. S'il le manquait, le combat devenait égal. Cette pensée me fit employer une précaution si simple, que je ne conçois pas qu'elle n'ait pas été prise par d'autres avant moi. Je portai une légère cuirasse sous mon pourpoint. Cardillac m'attaqua par derrière. Il me saisit avec une force extraordinaire, mais le coup porté avec assurance, glissa sur le fer. Au même moment, je me débarrassai de ses mains, et je lui

plongai dans le sein un poignard dont je m'étais muni.

—Et vous gardez le silence, dit mademoiselle de Scudéry. Vous ne déclarez pas aux tribunaux ce qui est arrivé ?

— Permettez-moi, mademoiselle, de vous faire observer qu'une telle déclaration pourrait entraîner, sinon ma ruine, du moins le procès le plus fâcheux pour moi. La Reynie qui flaire partout des crimes, m'eût-il accordé croyance si j'avais accusé l'honnête Cardillac, ce modèle de piété et de vertu, comme l'assassin qu'on cherchait partout? La pointe de l'épée de la justice aurait fort bien pu se tourner contre moi!

— Cela n'est pas possible, dit mademoiselle de Scudéry. Votre naissance, votre rang....

—Oh! reprit Miossens, pensez au ma-

réchal de Luxembourg que l'idée de se faire dire la bonne aventure par la Voisin a conduit à la Bastille, sous le poids d'une accusation d'empoisonnement. Non, par saint Denis! je ne mettrais pas une heure de ma liberté, ni le bout de mes oreilles, dans les mains de cet enragé La Reynie qui nous porterait volontiers son couteau sous la gorge, à tous!

— Mais, de la sorte, vous conduirez l'innocent Brusson à l'échafaud?

— Innocent, mademoiselle! répondit Miossens. Nommez-vous innocent l'infâme complice de Cardillac, celui qui l'assistait dans tous ses crimes, celui qui a mérité tant de fois la mort? Non, celui-là doit périr aussi, et si je vous ai découvert le véritable état des choses, c'est avec la pensée que vous en tirerez parti pour votre protégé quel

qu'il soit, sans me nuire auprès de la chambre ardente.

Mademoiselle de Scudéry, ravie de voir se confirmer d'une manière décisive le récit d'Olivier, n'hésita pas à tout révéler au comte qui connaissait déjà les crimes de Cardillac, et elle le sollicita de se rendre avec elle auprès de d'Andilly.

D'Andilly se fit répéter plusieurs fois l'aventure du comte; il lui demanda surtout s'il était bien convaincu d'avoir été attaqué par Cardillac, et s'il reconnaîtrait Olivier Brusson pour celui qui avait emporté le cadavre.

— Outre que je reconnus fort bien le joaillier à la clarté de la lune, répondit Miossens, j'ai vu chez La Reynie le poignard avec lequel Cardillac avait été frappé; c'est le mien, il est remarquable par le travail curieux de la poignée. Je ne me trouvais qu'à un pas du jeune

homme dont le chapeau était tombé, et je le reconnaîtrais facilement.

D'Andilly regarda quelques momens devant lui en silence, et dit enfin : — Il ne faut pas songer à sauver Brusson des mains de la justice, par les voies ordinaires. Il ne veut pas dénoncer Cardillac, à cause de Madelon. Il peut persister, car, alors même qu'il réussirait à prouver les crimes de son maître, par la découverte du passage secret et par les trésors amassés dans sa maison, la mort ne l'attendrait pas moins, comme complice. La même circonstance se reproduit, si M. le comte dévoile aux juges son aventure avec Cardillac, telle qu'elle se passa. Un sursis est la seule chose que nous devons tâcher d'obtenir. Puis nous verrons. Que M. le comte se rende à la Conciergerie, qu'il se fasse montrer Olivier Brusson, et qu'il le reconnaisse pour celui qui a emporté le ca-

davre de Cardillac. Il ira chez La Reynie, et lui dira : J'ai vu assassiner un homme dans la rue Saint-Honoré, je me trouvais tout près du cadavre, lorsqu'un autre homme accourut, se baissa pour voir si le blessé respirait encore, et l'emporta sur ses épaules. J'ai reconnu cet homme dans Olivier Brusson. Cette déclaration nécessitera un nouvel interrogatoire, une confrontation avec monsieur le comte; bref, la question sera suspendue et l'on procèdera à de nouvelles enquêtes. Alors il sera temps de s'adresser au roi. Je laisse à votre sagacité, mademoiselle, le soin de le faire de la manière la plus convenable. A mon sens, il serait bien de tout conter au roi. Les aveux de Brusson se trouveront confirmés par la déclaration de M. le comte de Miossens, par les recherches secrètes qu'on fera dans la maison de Cardillac; et la décision du roi, fondée sur

une conviction intérieure peut faire grâce là où un juge doit punir. — Le comte suivit exactement les conseils de d'Andilly, les choses se passèrent ainsi que les avait prévues le prudent avocat.

CHAPITRE VIII.

Il s'agissait alors de s'adresser au roi, et c'était le point le plus difficile, car il avait témoigné tant d'horreur pour Brusson, regardé comme l'unique assassin qui avait si long-temps répandu l'effroi dans Paris, que le moindre

mot relatif à ce fameux procès, le jetait dans une violente colère. Madame de Maintenon, fidèle au principe qu'elle suivait de ne jamais parler au roi de choses désagréables, rejeta toute médiation : ainsi la destinée de Brusson reposait toute entière dans les mains de mademoiselle de Scudéry. Elle conçut enfin un projet qu'elle exécuta sur-le-champ. Elle s'habilla d'une longue robe de soie noire, se para des précieux bijoux de Cardillac, et se présenta dans les appartemens de madame de Maintenon à l'heure où le roi s'y trouvait. Le noble maintien de la vénérable demoiselle avait, dans cet habillement solennel, une majesté qui réveilla le respect, même dans ce peuple léger, qui encombrait les antichambres royales. Tous les courtisans lui firent place, et le roi lui-même s'avança vers elle. Les diamans précieux

qu'elle portait, attirèrent ses regards : et il ne put s'empêcher de dire : Vraiment, ce sont les bijoux de Cardillac! et se penchant vers madame de Maintenon, il ajouta en souriant agréablement : — Voyez-donc, madame la marquise, notre fiancée porte le deuil de son époux.

— Eh! Sire, dit mademoiselle de Scudéry, comme en continuant cette plaisanterie, conviendrait-il à une veuve affligée de se parer avec tant d'éclat? Non, je me suis entièrement dégagée du joaillier, et je ne penserais plus à lui si l'affreuse image de son corps assassiné, qu'on emporta devant moi, ne se présentait quelquefois à mes yeux.

— Quoi! dit le roi. Vous l'avez vu, ce pauvre diable?

Mademoiselle de Scudéry raconta alors brièvement (sans faire encore

mention de Brusson), comme le hasard l'avait conduite devant la maison de Brusson, lorsque le meurtre fut découvert. Elle peignit la douleur violente de Madelon, la profonde impression que cette jeune fille avait produite sur elle, et comment elle l'avait arrachée des mains de Desgrais, aux applaudissemens du peuple. Elle retraça avec un intérêt toujours croissant, les scènes qui s'étaient passées avec La Reynie, avec Desgrais, avec Olivier Brusson lui-même. Le roi entraîné par la vivacité des couleurs qui brillaient dans le discours de mademoiselle de Scudéry, ne s'aperçut pas qu'il était question de l'odieux procès de Brusson; il pouvait à peine proférer une parole, et l'émotion de son âme ne se faisait jour de temps en temps que par une exclamation involontaire. Avant qu'il fût revenu à lui-même, lorsqu'il était encore sous l'im-

pression de cette aventure inouïe, mademoiselle de Scudéry tomba à ses pieds et lui demanda grâce pour Olivier.

— Que faites-vous, mademoiselle? s'écria le roi en se débarrassant de ses mains, et en la forçant de se relever. Vous me surprenez étrangement! C'est là une épouvantable histoire! Qui me répond de la vérité de l'aventure romanesque de Brusson?

— La déposition de Miossens, les recherches qu'on fera dans la maison de Cardillac, votre conviction, Sire! Hélas! et le cœur vertueux de Madelon qui a trouvé la même vertu dans le malheureux Brusson!

Le roi se disposait à répondre; mais il aperçut Louvois qui travaillait dans une chambre voisine et qui s'était avancé dans le salon, en le regardant d'un air soucieux. Le roi se leva et passa avec

Louvois, dans l'autre chambre. Mademoiselle de Scudéry et madame de Maintenon regardèrent cette interruption comme très-fâcheuse, car le roi pouvait se garder de se laisser surprendre de nouveau. Mais après quelques instans, le roi reparut, il marcha quelque temps dans la chambre, les mains derrière le dos, et s'arrêtant devant mademoiselle de Scudéry, il lui dit d'une voix douce, mais sans la regarder : Je voudrais bien voir votre Madelon.

— Ah, Sire! de quel bonheur vous comblez la pauvre, la malheureuse enfant! Il ne faut qu'un signe de Votre Majesté, pour que vous la voyez à vos pieds.

Trottant alors, aussi vite qu'elle le put, vers la porte, la vieille demoiselle alla dire que le roi demandait à voir Madelon Cardillac, et revint en

pleurant de joie et d'attendrissement. Mademoiselle de Scudéry avait pressenti cette faveur, et avait amené avec elle Madelon qui attendait chez la femme-de-chambre de la marquise, en tenant dans ses mains une supplique rédigée par d'Andilly. En peu de momens, elle se trouva aux pieds du roi, mais hors d'état de proférer une parole. L'effroi, la surprise, le respect, les craintes de l'amour, faisaient circuler avec violence le sang dans les veines de la pauvre fille. Ses joues étaient couvertes d'une pourpre brûlante, ses yeux brillaient de larmes qui tombaient une à une le long de ses paupières de soie, sur son sein blanc et gracieux. Le roi parut touché de la beauté de cette enfant angélique. Il la releva doucement, et fit un mouvement comme pour la baiser au front; mais il laissa retomber sa main

qu'il avait prise et la regarda d'un air ému.

Madame de Maintenon dit à voix basse à mademoiselle de Scudéry : Ne ressemble-t-elle pas, trait pour trait, à mademoiselle de La Vallière, cette petite créature? Le roi s'est livré aux plus doux souvenirs. Vous avez partie gagnée.

Bien que ces paroles eussent été dites à voix basse, le roi sembla les avoir entendues. Une profonde rougeur couvrit son visage, il lança un regard à madame de Maintenon, lut la supplique que Madelon lui avait remise, et dit avec bonté : — Je veux bien croire, ma chère enfant, que tu es convaincue de l'innocence de ton amant, mais il faut que nous entendions ce qu'en dit la chambre ardente! Et, d'un léger mouvement de la main, il congédia la petite, prête à fondre en larmes.

Mademoiselle de Scudéry s'était

aperçue, à son effroi, que le souvenir de mademoiselle de La Vallière, d'abord favorable à la jeune fille, s'était changé en une impression fâcheuse, dès que madame de Maintenon avait prononcé ce nom. Le roi se sentit averti, sans doute d'une façon peu délicate, qu'il était sur le point de sacrifier la justice à la beauté; ou bien lui arriva-t-il comme au dormeur qui voit évanouir, à la voix brusque qui le réveille, le doux fantôme qu'il allait saisir. Peut-être aussi ne vit-il plus devant lui sa charmante La Vallière, et ne songea-t-il plus qu'à la sœur Louise de la Miséricorde qui le tourmentait de ses dévôts scrupules et de sa pénitence.

Cependant la déposition du comte Miossens, devant la chambre ardente, était connue ; et comme il arrive souvent que le peuple passe d'un extrême à l'autre, celui qu'on maudissait comme

un abominable assassin, et qu'on menaçait de déchirer, même avant qu'il montât sur l'échafaud, excita la compassion générale, comme la victime innocente d'un tribunal barbare. Les voisins de la maison de Cardillac se souvinrent alors de l'honnêteté de sa conduite, de son amour pour Madelon, et du dévouement sans égal qu'il avait toujours témoigné au vieux joaillier. —Des bandes de peuple s'assemblaient souvent devant l'hôtel de La Reynie, et criaient d'une voix menaçante: Rendez-nous Brusson! il est innocent! On en vint même à lancer des pierres contre les fenêtres, et La Reynie se vit contraint de requérir la protection de la maréchaussée contre la populace irritée.

Plusieurs jours se passèrent, et mademoiselle de Scudéry n'apprit pas la moindre particularité du procès d'Oli-

vier Brusson. Elle se présenta, fort affligée, chez madame de Maintenon, qui lui assura que le roi gardait le silence sur cette affaire; elle ajouta qu'il ne serait pas prudent de la lui rappeler. Puis, elle lui demanda, en souriant singulièrement, ce qu'était devenue sa petite La Vallière. — Mademoiselle de Scudéry ne put douter que cette femme orgueilleuse s'inquiétât secrètement d'une circonstance qui pouvait ramener le roi si facile à séduire, dans une région dont elle n'avait jamais compris les enchantemens. Il n'y avait donc rien à espérer de madame de Maintenon.

Mademoiselle de Scudéry parvint enfin à découvrir, à l'aide d'Arnaud d'Andilly, que le roi avait eu un entretien secret avec le comte Miossens; que Bontemps, valet de chambre du roi et son homme d'affaires, s'était

rendu à la Conciergerie pour parler avec Brusson, et que, dans la nuit, ce même Bontemps avait pénétré avec plusieurs personnes dans la maison de Cardillac, où il était resté quelque-temps. Claude Patru, qui habitait le plus bas étage, assurait qu'il avait entendu, pendant toute la nuit, des voix au-dessus de sa tête, et qu'Olivier se trouvait certainement parmi ces gens-là, car il l'avait entendu parler. Il était donc certain que le roi voulait connaître l'affaire par lui-même. Cependant le retard qu'elle éprouvait était inexplicable. La Reynie faisait sans doute tous ses efforts pour retenir entre ses dents, la victime qu'on voulait lui arracher; cette crainte étouffait toutes les espérances.

Un mois plus tard, madame de Maintenon fit dire à mademoiselle de Scu-

déry que le roi voulait la voir, le soir même.

Le cœur battit bien fort à la pauvre demoiselle; elle savait que le sort de Brusson allait être décidé. Elle dit à Madelon de prier la Vierge et tous les saints de faire naître dans l'âme du roi la conviction de l'innocence d'Olivier.

Et cependant le roi semblait avoir oublié toute cette affaire, car il s'entretint agréablement, comme il le faisait d'ordinaire, avec madame de Maintenon et mademoiselle de Scudéry, et ne prononça pas une syllabe qui eût rapport au malheureux Olivier. Enfin parut Bontemps; il s'approcha du roi, et lui dit bas à l'oreille quelques paroles que les deux dames ne purent entendre. — Mademoiselle de Scudéry frissonna. Le roi s'approcha de mademoiselle de Scudéry, et lui dit: Soyez

heureuse, mademoiselle! votre protégé, Olivier Brusson, est libre!

Mademoiselle de Scudéry fondit en larmes, et voulut se jeter aux genoux du roi; mais il la retint en disant: — Allez, allez, mademoiselle, vous devriez vous faire avocat au parlement et plaider mes affaires; car, par saint Denis! personne ne pourrait résister à votre éloquence. — Mais, ajouta-t-il sévèrement, celui-là même que la vertu défend, n'est pas toujours à l'abri des fâcheux soupçons et de la chambre ardente.

Mademoiselle de Scudéry ne trouva pas de paroles pour exprimer sa reconnaissance. Le roi l'interrompit en lui disant que des remercîmens bien plus vifs que ceux qu'il espérait d'elle l'attendaient dans sa maison, où, dans ce moment, l'heureux Olivier embrassait sa Madelon.

— Bontemps vous comptera mille louis que vous remettrez en mon nom à la petite, pour son présent de noces, dit-il enfin : qu'elle épouse son Brusson qui ne mérite pas ce bonheur; mais qu'ils s'éloignent à l'instant de Paris. Telle est ma volonté.

La Martinière vint au-devant de mademoiselle de Scudéry; elle était suivie de Baptiste. Tous deux lui crièrent : Il est ici! il est libre! — Oh! les pauvres jeunes gens! L'heureux couple tomba aux pieds de mademoiselle de Scudéry.

— Oh! je l'avais bien pressenti que vous, vous seule, sauveriez Olivier! s'écria Madelon. Et ils arrosèrent de leurs larmes les mains de la bonne demoiselle, en jurant que ce moment effaçait toutes leurs douleurs passées. Ils furent unis quelques jours après; et, aussitôt après leur mariage, ils parti-

rent, suivis des vœux de mademoiselle de Scudéry, pour Genève, où la dot de Madelon, augmentée par l'habileté d'Olivier, leur procura une douce tranquillité.

Un an s'était écoulé depuis le départ de Brusson, lorsqu'un avis signé par Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, et par Pierre-Amand d'Andilly, avocat au parlement, fit connaître qu'un pécheur venait de remettre à l'église, sous le sceau de la confession, un trésor composé de bijoux et de diamans volés. Tous ceux qui avaient été dépouillés d'objets précieux, et particulièrement attaqués en pleine rue, jusqu'à la fin de l'année 1680, pouvaient réclamer leur bien chez d'Andilly, en décrivant les joyaux. — Un grand nombre de personnes, désignées sur la liste de Cardillac comme n'ayant pas été assassinées, se présentèrent

chez l'avocat, et retrouvèrent, à leur grande surprise, les diamans qui leur avaient été volés. Le reste échut au trésor de l'église de Saint-Eustache.

FIN DE MADEMOISELLE DE SCUDÉRY.

NOTE D'HOFFMANN.

Je me souviens d'avoir lu quelque part l'histoire d'un vieux cordonnier de Venise, que toute la ville regardait comme un homme dévot et laborieux, et qui était un assassin et un bandit abominable. Ainsi que Cardillac, il se glissait pendant la nuit, hors de sa demeure, et s'introduisait dans les palais des grands. Son coup de poignard atteignait si sû-

rement dans les ténèbres ceux qu'il voulait voler, qu'ils tombaient sans proférer une parole. Tous les efforts de la police la plus active et la plus rusée du monde, pour découvrir ce meurtrier, qui faisait trembler tout Venise, furent sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une circonstance singulière la mit sur les traces du cordonnier. Il tomba malade, et l'on remarqua que, tant que son mal le retint au lit, les assassinats cessèrent; ils recommencèrent dès que la santé lui revint. On l'emprisonna sous un léger prétexte, et ce qu'on avait prévu arriva. Aussi long-temps que le cordonnier resta en prison, les palais furent en sûreté; dès qu'on l'eut relâché, il se commit de nouveaux crimes. Enfin la torture lui arracha des aveux, et il fut mené au supplice. Il est à imaginer qu'il ne faisait aucun usage des richesses qu'il avait volées; on les retrouva toutes sous le plancher de sa chambre. Le drôle assurait fort naïvement qu'il avait fait vœu à saint Roch, son saint patron, de ne pas voler au-delà d'une certaine somme ronde, puis de vivre honnêtement; il était malheureux pour lui, disait-il, qu'on l'eût découvert avant qu'il n'eût amassé cette somme.

Si l'on doit indiquer *honnêtement*, comme disait le cordonnier de Venise, les sources auxquelles on a puisé, je dirai que les paroles de mademoiselle de Scudéry : *Un amant qui craint les voleurs, etc.*, ont été réellement prononcées par elle, dans les circonstances que j'ai rapportées. L'histoire du présent fait au nom des brigands n'est pas non plus l'enfantement d'un poète fécondé par un vent favorable. Vous en trouverez le récit dans un livre où vous ne le chercheriez certainement pas, à savoir dans les Chroniques de Nuremberg, par Wagenseil. Le vieil historien y parle entre autres choses d'une visite qu'il rendit à mademoiselle de Scudéry, durant le séjour qu'il fit à Paris ; et si je suis parvenu à représenter dignement cette femme auteur, je dois en rendre grâce à l'agréable courtoisie avec laquelle Wagenseil parle de l'illustre demoiselle.

ZACHARIAS WERNER.

ZACHARIAS WERNER.

Nous causions :

—Rien ne m'afflige plus, dit Sylvestre, que de voir, au lieu d'une comédie, où tout se rattache à un même fil, où toute l'action tend régulièrement à la formation d'un tout, que de voir, dis-

je, une suite de circonstances capricieuses et de situations isolées. Il est fâcheux que ce soit l'un de nos plus vigoureux écrivains dramatiques de ces dernières années qui ait donné le signal de cette manière légère de traiter la comédie. Du temps des anciens auteurs, dans lesquels on ne saurait méconnaître une étude sérieuse de l'art dramatique, le poète s'efforçait toujours de créer un plan substantiel d'où sortaient naturellement les traits comiques, grotesques et spirituels, parce que cela était indispensable : Junger, qui nous semble souvent faible et mou, a toujours travaillé de la sorte, et Bretzner lui-même connaît l'art de faire jaillir l'esprit comique des combinaisons d'un plan ; aussi, je l'estime fort.

—Pour moi, dit Lothaire, ses opéras l'ont entièrement perdu dans mon es-

prit ; ce sont des modèles de ce qu'il ne faut pas faire.

—Vous, qui parlez de règles dramatiques, s'écria Vincent, vous perdez votre temps à raisonner sur une nullité, et l'on peut vous dire, comme Roméo à Mercutio : « Silence, ô silence, » mes braves gens ! Vous parlez d'un » rien ! » Je suis d'avis que nous ne verrons jamais représenter une bonne pièce, par le simple motif que les vieux ouvrages ne conviennent plus du tout à la faiblesse de notre constitution, et que nous ne pourrions les digérer ; et, quant aux nouveaux, on n'en saurait écrire de bons. D'où cela vient-il ? J'ai dessein de le dire dans un traité de quarante feuilles, tout au moins ; mais pour le moment, je vous le résumerai en deux mots : nos mœurs pâles et prosaïques nous ont ôté l'esprit qui consiste à jouer avec soi-même, et l'é-

galité sociale, qui a mis tous nos travers en commun, nous a ôté le goût d'en rire.

— *Dixi*, s'écria Sylvestre en riant, et là-dessous le grand nom de Vincent, avec scel et paraphe ! J'ai remarqué, au contraire, que les pièces de bas comique diminuent, et dans ce nombre je compte surtout les pièces dites à *tiroirs*, dans lesquelles un habile coquin trompe un bon homme d'oncle, ou un directeur de spectacle, par d'absurdes travestissemens. Cependant, il y a peu d'années, cette nourriture maigre et peu substantielle était le pain quotidien de chaque théâtre.

—Elles continueront d'abonder tant qu'il y aura des comédiens bouffis de vanité, dit Lothaire, et auxquels rien au monde ne semble plus intéressant que de se montrer, dans la même soirée, sous des soubrevestes et des perruques de couleurs diverses, et de se

faire admirer comme des merveilles du genre caméléon. J'ai toujours ri en moi-même de cette suffisance qui se donne son apothéose, et qui convertit un homme en marionnette, en le faisant renoncer à son moi, sans lequel il n'est pas d'art comique. C'est d'ordinaire un monsieur bien pincé, bien turbulent, mais sans verve, agile sans nécessité, qui se déploie devant le public afin qu'on l'admire, sans aucunement s'occuper du pauvre comédien qui joue le rôle de compère. Si un emploi peut forcer celui qui le remplit, comme nous le voyons dans *Wilhelm-Meister*, de Goëthe, à prendre tous les rôles dans lesquels il y a des coups à recevoir, chaque théâtre devrait avoir un semblable sujet pour jouer les directeurs de spectacle qu'on bafoue; et il aurait fort à faire, car il n'est pas de comédien qui ne voyage avec un tel

rôle dans sa poche, comme passe-port et comme lettre de crédit.

— Je me souviens à ce propos, dit Théodore *, d'un homme bien singulier, que je vis dans une petite ville du midi de l'Allemagne, au milieu d'une troupe de comédiens. C'était le portrait vivant de l'admirable pédant du roman de Goëthe. Bien qu'il fût insupportable sur le théâtre, où il psalmodiait ses petits rôles avec une monotonie fatigante, on disait que, dans ses jeunes années, il avait été excellent comédien, et qu'il avait surtout admirablement joué ces rôles d'hôtes fripons, qui revenaient presque dans chaque comédie, et dont l'hôte de l'auberge dans le *Monde renversé*, de Tieck, déplore si vivement la disparition sur la scène. Lorsque je le vis, il me sembla avoir parfaitement pris son parti sur le destin qui l'avait

* Hoffmann se met lui-même en scène sous ce nom.

sans doute poursuivi rudement; et, plongé dans une apathie totale, il n'attachait plus de valeur à rien au monde, et particulièrement à lui-même. Rien ne pouvait traverser l'épaisse enveloppe d'indifférence qu'une vie misérable et vulgaire avait formée autour de lui, et il s'y complaisait avec délices. Souvent, cependant, un éclair de génie scintillait du fond de ses yeux creusés, et une expression satirique se répandait sur ses traits, en sorte que sous la manière humble et soumise à l'excès qu'il affectait envers tout le monde, et surtout envers son directeur, homme puéril et vain, perçait une ironie sanglante. Le dimanche, il avait coutume de venir s'asseoir au bas bout de la table d'hôte de la première auberge de la ville, dans un vêtement propre et bien brossé, mais dont la couleur fantasque et la coupe plus fantasque encore annon-

çaient le comédien des temps passés. Là, il tâchait de bien vivre, et se livrait au plaisir de la table sans proférer une seule parole, bien qu'il se montrât fort modéré sur le chapitre du vin, vidant à peine la bouteille qu'on plaçait devant lui. A chaque verre qu'il se versait, il s'inclinait humblement devant l'hôte, qui l'agréait le dimanche à sa table, en récompense des leçons d'écriture qu'il donnait à ses enfans. Un dimanche, il arriva que toutes les places se trouvèrent prises à la table d'hôte; il s'en trouvait une seule auprès du vieux comédien, et zeste, je m'y glissai dans l'espoir de faire paraître au grand jour l'esprit supérieur que mon homme cachait avec tant de sollicitude. Il était difficile, presque impossible, d'approcher du comédien; quand on croyait le tenir, il se baissait sous vos mains et vous échappait à force

d'humilité et de soumission. Enfin, après l'avoir forcé, à grand'peine, à se laisser verser deux verres d'un vin capiteux, il parut se dilater un peu, et parla avec une émotion visible du bon vieux temps du théâtre, qui avait disparu et qui ne reviendrait jamais. A la fin du repas deux de mes amis vinrent à moi, et le comédien voulut se retirer. Je le retins ferme, bien qu'il protestât du ton le plus misérable « qu'un pauvre » comédien usé n'était pas une société » digne de messieurs aussi honorables; » qu'il n'était nullement convenable qu'il » restât; que ce n'était pas sa place, et » qu'on ne le souffrait à cette table que » pour le petit peu de nourriture qu'on » voulait bien lui donner, etc. » — Enfin il céda, mais je dois moins l'attribuer à la persuasion de mon éloquence, qu'à l'appât irrésistible d'une tasse de café et d'une pipe d'excellent tabac turc

que je lui offris. Il resta donc, et parla avec esprit et vivacité de l'ancienne scène : il avait vu jouer Eckhof et Schœder; bref, il se découvrit à nous, et nous vîmes que son état d'abattement provenait des regrets du passé, que ce temps écoulé était le paradis perdu pour lui où il respirait, où il vivait encore, et que, jeté hors de là, il flottait sans soutien, et ne savait plus à quoi se prendre. Que cet homme nous surprit, lorsque, devenu enfin joyeux et ouvert, il nous récita, avec une énergie d'expression qui pénétra nos âmes, le récit du fantôme dans *Hamlet*, tel que Schrœder l'a traduit! (Il n'avait jamais entendu parler de la traduction de Schlegel.) Nous ne pûmes lui refuser de lui exprimer toute notre admiration, lorsqu'il prononça quelques passages du rôle de Polonius d'une manière qui nous fit voir de-

vant nos yeux le courtisan que la vie des cours a rendu puéril, sans lui ôter entièrement les principes de sagesse humaine qui réveillent de temps en temps sa raison. Mais tout cela n'était que le prologue d'une scène telle que je n'en vis jamais, et qui ne s'effacera plus de ma mémoire. J'arrive maintenant au point de notre conversation qui m'a fait souvenir de mon vieux comédien, et je vous prie de me pardonner ce long préambule. Le pauvre homme était forcé de jouer les misérables rôles de compère, dont nous parlions tout-à-l'heure, et il devait, dans peu de jours, jouer *le Directeur de spectacle dans l'embarras*, avec le directeur du théâtre lui-même, qui s'attendait à briller dans le rôle du comédien mystificateur. Soit que ce jour, son ancien esprit (celui qu'il s'efforçait toujours de mortifier) se fût ré-

veillé en lui; soit que, contre son habitude, il eût eu recours au vin pour soutenir sa verve, dès son entrée en scène, il se montra tout autre qu'on ne l'avait vu jusqu'alors : ses yeux étincelaient, et la voix sourde et tremblante du vieil hypocondre s'était changée en une basse pleine et sonore, comme en ont au théâtre les oncles riches que la justice poétique amène à la fin des comédies pour punir la folie et récompenser la sagesse. Au reste, les choses se passèrent comme d'ordinaire. Mais quel fut l'étonnement du public, lorsqu'après les premières scènes de travestissement, étant seul, cet homme singulier s'avança sur le bord du théâtre, le sarcasme sur les lèvres, et lui parla à peu près en ces termes : « Est-il bien possible qu'on » veuille fonder l'illusion sur un habit » taillé de telle ou telle manière, sur

» une perruque plus ou moins frisée,
» et soutenir par ces moyens-là un mi-
» sérable talent que n'anime pas un
» esprit original? Le jeune homme qui
» a voulu de la sorte se faire passer à
» mes yeux pour un artiste à expédiens,
» pour un génie transformateur, n'au-
» rait pas dû gesticuler si immodéré-
» ment, puis retomber sur lui-même
» comme un couteau de poche, et rou-
» ler les *r* d'une façon si fatale à l'o-
» reille; alors peut-être le public et
» moi-même n'aurions-nous pas recon-
» nu aussitôt notre petit directeur,
» comme la chose vient d'arriver à faire
» pitié! — Mais comme la pièce doit
» durer encore une demi-heure, je
» vais pendant tout ce temps faire com-
» me si je n'avais rien remarqué, bien
» que cela m'ennuie furieusement et me
» dérange fort. » Bref, à chaque entrée
du directeur, le vieux comédien lui

donnait sa réplique d'un air incrédule et d'une façon si divertissante, que la salle retentissait des éclats de rire des spectateurs. Rien n'était plus plaisant que de voir le directeur, tout occupé de ses travestissemens, continuer son rôle jusqu'à la fin, sans se douter du tour qu'on lui jouait sur la scène. Il se pouvait que le vieux comédien fût d'accord, pour son méchant complot, avec l'habilleur du théâtre; toujours est-il que le malheureux directeur était fort long à se vêtir, et les intervalles des scènes que le vieux comédien devait remplir duraient plus long-temps que d'ordinaire. Aussi avait-il le loisir de lancer les brocards les plus amers contre le pauvre directeur, et d'imiter avec une vérite foudroyante son jeu et son langage, ce qui faisait pâmer les spectateurs. Toute la comédie fut ainsi inversée, et les scènes ac-

cessoires devinrent les scènes principales, scènes ravissantes et inouïes. Je me rappelle surtout que le vieux comédien annonçait quelquefois au public de quelle manière le directeur allait paraître, imitant d'avance sa mine et ses attitudes, et que celui-ci attribuait à l'expression comique de ses traits les rires bruyans qui l'accueillaient, et qui s'adressaient à l'imitation parfaite que l'autre venait d'en faire. Enfin le directeur apprit ce qui s'était passé; le vieux comédien eut peine à se soustraire aux mauvais traitemens dont il le menaçait, et la scène lui fut interdite; en revanche, le public le prit en affection, et le défendit si chaudement, que le directeur, poursuivi chaque soir par les huées des spectateurs, se vit forcé de fermer son théâtre et d'aller s'établir dans une autre ville. Quelques citoyens honorables, à la tête desquels se trou-

vait l'hôte de l'auberge, se réunirent pour assurer au vieillard un petit revenu, afin de lui procurer une vie honorable et tranquille. Mais un comédien est un être inexplicable! Un an s'était à peine écoulé, lorsqu'il disparut subitement. Depuis, on le rencontra, courant le pays avec une troupe ambulante, plus misérable et plus mal content que jamais.

— Cette anecdote, dit Ottmar, pourrait trouver place dans un livre de morale à l'usage des comédiens et de ceux qui veulent le devenir.

Pendant que nous causions ainsi, Cyprien s'était levé en silence; et après avoir fait quelques pas dans la chambre, il s'était établi près de sa fenêtre, derrière les rideaux qui étaient tirés. Au moment où Ottmar se tut, un tourbillon de vent vint mugir dans la chambre, les lumières menacèrent de s'éteindre,

tout le pupitre de Théodore devint vivant, mille papiers volèrent çà et là dans la chambre, et les cordes du forte-piano qui était resté ouvert rendirent un son prolongé.

— Eh! Cyprien, que fais-tu? s'écria Théodore, en voyant ses notes littéraires abandonnées à la furie du vent d'hiver. Et chacun s'efforça de sauver les lumières, et de se préserver des flocons de neige qui pénétraient de toutes parts.

— Il est vrai, dit Cyprien en refermant la fenêtre, il est vrai que le temps ne permet pas que l'on contemple la nature.

Sylvestre prit par les deux mains Cyprien, qui, dans sa distraction, se laissa reconduire à sa place, qu'il avait quittée. — Dis-moi, lui demanda Sylvestre, dans quelles régions inconnues tu t'es égaré; car ton esprit variable t'avait

certainement transporté bien loin de nous.

— Je n'étais pas si loin de vous que tu peux le penser, répondit Cyprien; et c'est votre entretien même qui m'avait ouvert la porte pour m'échapper. Au moment où vous parliez si longuement de comédie, et où Vincent remarquait judicieusement que nous avions perdu de cet esprit qui joue de soi-même, je songeais, moi, que, dans ces temps nouveaux, la tragédie avait révélé plus d'un noble talent. A cette pensée, j'avais été frappé par le souvenir d'un poète qui débuta en prenant l'essor du génie le plus audacieux, mais dont l'esprit, voilé par de sombres nuages, s'affaissa de plus en plus.

— Tu combats ici directement le principe de Lothaire, dit Ottmar; il prétend que le génie véritable ne baisse jamais.

— Et Lothaire a raison, continua Cyprien, s'il prétend que les plus violens orages de la vie ne peuvent éteindre la flamme sublime qui jaillit de nos âmes; que les déboires les plus amers, que les événemens les plus accablans, luttent vainement contre la puissance divine de l'esprit; que l'arc ne se tend que davantage; que la flèche ne part qu'avec plus de rapidité. Mais il en est autrement lorsque l'embryon porte en lui le ver envenimé qui se développe avec sa sève, qui s'attache aux plus belles fleurs de sa vie : l'arbre recèle en lui-même son principe de mort; il n'est pas besoin de tourmente pour l'abattre.

— Alors il manquait au génie dont tu parles, la première des qualités indispensables au poète tragique, qui doit pénétrer avec force et liberté dans la vie. Pour moi, je pense qu'une âme de

poète doit être saine en tous points, libre de toute contrainte, et affranchie de ces faiblesses, ou pour parler comme toi, de ce venin inné qui la ronge sourdement. Où se trouva jamais une âme plus saine et plus libre que celle de notre père sublime, de Goëthe? C'est avec de telles âmes qu'on crée des *Goetz de Berlichingen*, des *Egmont*. — Et si l'on ne peut accorder à notre Schiller cette force de demi-dieu, ce calme intellectuel parfait; la pure auréole de génie qui environne ses héros, et qui nous réchauffe de ses rayons, atteste un esprit créateur. N'oublions pas son brigand *Moor*, que Tieck nomme avec raison une création titanique. Mais nous voici bien loin de ton poète, Cyprien, et je voudrais que tu nous disses, sans plus de façon, de qui tu veux parler, bien que je croie le deviner.

— Au risque de m'entendre dire, comme vous l'avez fait souvent, que je me jette à travers votre conversation, avec des paroles que vous ne pouvez vous expliquer, parce que je ne vous ouvre pas le champ de mes rêves, s'écria Cyprien, je ne craindrai pas de dire : Non, depuis le temps de Shakspeare, jamais un être semblable à ce terrible vieillard ne se montra sur la scène! et afin que vous ne demeuriez pas un seul instant en doute, j'ajouterai que nul poète moderne ne peut se vanter d'avoir produit une conception aussi puissante et aussi tragique que le drame des *Fils de la Vallée* de Zacharias Werner.

Nous nous regardâmes avec étonnement; on repassa rapidement les traits principaux des poésies de Zacharias Werner, et l'on convint qu'on trouvait partout quelque chose de grand,

de vraiment fort et tragique, mêlé à des idées bizarres, aventureuses, quelquefois vulgaires qui témoignaient que le poète n'avait jamais pu parvenir à voir nettement son héros, et qu'il lui manquait cette santé intellectuelle, cette sérénité intérieure sans laquelle, selon Lothaire, il n'est pas de poète tragique.

Théodore avait ri en lui-même, comme s'il eût été d'une autre opinion.— Arrêtez, mes amis, point de précipitation, s'écria-t-il; je sais, et seul de vous tous je puis savoir, que Cyprien parle d'un poème que le poète n'acheva pas, et qui doit rester inconnu, bien que les amis du poète, que ceux qui vivaient dans son intimité, et à qui il avait communiqué les scènes principales, fussent convaincus de la supériorité de cette œuvre, non pas seulement sur les autres compositions de

l'auteur, mais sur toutes les tragédies des temps modernes. *

— Je parlais, dit Cyprien, de la seconde partie de *la Croix à la Baltique*, où paraît cette création gigantesque du vieux roi de Prusse, Waidewuthis. Il

* Hoffmann était un de ces amis qui vivaient dans l'intimité de l'auteur de la tragédie de *Luther*, du *Vingt-quatre février*, et de *la Croix à la Baltique*, demi-drame, demi-opéra dont Hoffmann fit la musique. Il n'est ici question que d'un des écrits de Werner. Hitzig a publié la vie de cet écrivain, dont l'existence rêveuse et agitée ne fut pas moins bizarre que celle d'Hoffmann, et qui, après avoir idéalisé le luthéranisme dans ses poésies, alla se faire moine à Venise, et mourut en léguant sa plume au trésor de la Vierge à Mariazel. Sa vie entière, et les contradictions qui la remplirent, peuvent s'expliquer par un même motif; il fut toujours guidé par l'idée qu'il avait une mission divine, pensée qui le jeta dans un état d'aliénation complète. — Cette conversation est fort curieuse en ce qu'elle révèle cette pensée de Werner, et qu'elle fait connaître la fin d'un ouvrage qu'il n'a pas terminé. Les fragmens qu'on en cite n'existaient plus que dans la mémoire d'Hoffmann, qui heureusement les a consignés sur le papier avant que de mourir. Le Tr.

me serait impossible de vous dépeindre clairement ce caractère, que le poète semble avoir évoqué du fond des profondeurs de la terre; bornons-nous à entrevoir le mécanisme qui met en jeu ce personnage. — Les traditions historiques attribuent la première culture des anciens peuples de la Prusse à leur roi Waïdewuthis. Il établit les droits de la propriété; les champs furent limités; il fit prospérer l'agriculture, et il donna un culte religieux à son peuple, en taillant lui-même trois idoles, auxquelles on faisait des sacrifices sous un chêne antique où il les avait suspendues. Mais une puissance funeste s'empare de lui alors qu'il se croit lui-même le dieu du peuple qu'il gouverne. Ces raides et grossières idoles qu'il a taillées de ses propres mains, afin que la force et la volonté se courbent devant cette représentation ina-

nimée de la puissance d'en-haut, s'animent tout-à-coup, et s'éveillent à la vie. Ces esclaves soulevés contre leur maître, ces créatures révoltées contre leur créateur, tournent contre lui les armes dont il les a munis, et alors commence une lutte inouïe entre le principe surnaturel et le principe humain. — Je ne sais si je me suis expliqué bien clairement, et si j'ai réussi à vous faire comprendre l'idée colossale du poète; mais pour moi je ne puis me défendre d'une secrète épouvante en songeant à ce Waidewuthis.

— En effet, dit Théodore, notre ami Cyprien vient de pâlir, et sa frayeur nous prouve combien il a été frappé de ce tableau merveilleux dont il ne nous montre que quelques traits. Pour Waidewuthis, le poète l'a peint avec une vigueur miraculeuse, et il l'a fait assez fort et assez gigantesque

pour qu'il soit digne de la lutte, et pour que la victoire que remporte sur lui le christianisme nous paraisse plus grande et plus belle. Dans quelques scènes, ce vieux roi m'a semblé comme s'il était, pour parler comme Dante, *l'imperador del doloro regno* lui-même, qui vient errer sur la terre. Mais quant à la manière dont le poète a voulu terminer son ouvrage, il est difficile de le pressentir. Rien du moins ne me l'a fait deviner.

— Pour moi, dit Vincent, Il me semble qu'il est arrivé au poète avec sa tragédie comme au roi Waidewuthis avec ses idoles : son ouvrage a grandi au-dessus de sa tête, et il n'a pas eu assez de forces pour le maîtriser. En général, s'il est vrai, comme le pense Cyprien, que le vieux roi avait les meilleures dispositions pour devenir un satan accompli, je ne vois pas alors

comment on peut assez le rattacher à la terre pour faire de l'intérêt dramatique. Pour cela, il faudrait que ce satan fût un véritable héros de royauté.

— Et cela est en effet, répliqua Cyprien. Pour le prouver, il faudrait savoir par cœur plusieurs scènes que le poète nous communiqua. Je me souviens encore vivement d'un passage qui me parut admirable. Le roi Waidewuthis prévoit qu'aucun de ses fils ne pourra hériter de sa couronne. Il élève, pour en faire son héritier, un enfant qui paraît, je crois, dans la tragédie, d'abord à l'âge de douze ans. Dans la nuit, ils sont assis tous deux, Waidewuthis et l'enfant, auprès d'un feu; et le roi s'efforce d'enflammer son élève aux idées de puissance divine et absolue des despotes. — Ce discours de Waidewuthis, qui me sembla fort beau,

était entièrement écrit. L'enfant, tenant dans ses bras un jeune loup, fidèle camarade de ses jeux, qu'il a élevé, écoute attentivement les paroles du vieillard; et lorsque celui-ci lui demande s'il sacrifierait bien son loup pour obtenir une telle puissance, l'enfant le regarde fixement, saisit son loup, et le jette sans rien dire dans les flammes.

—Je sais, dit Théodore, en voyant Vincent sourire, je sais ce que vous allez dire; j'entends déjà le jugement sévère par lequel vous allez condamner le poète, et je vous avoue qu'il y a peu de jours, je me serais joint à vous, moins par conviction que par le chagrin de voir Werner égaré sur une route qui nous éloigne à jamais de lui, et qui ne peut nous laisser le désir de le voir revenir à nous *. Mais mainte-

* Il s'était fait jésuite. Le Tr.

nant je suis désarmé, entièrement désarmé, car j'ai lu la préface de sa tragédie *la Mère des Machabées*, morceau qui ne saurait être compris que par le petit nombre d'amis que le poète avait rassemblés autour de lui, dans les bonnes années de son génie, et qui renferme la plus touchante confession de sa faiblesse coupable, les plaintes les plus douloureuses sur le bonheur qu'il a perdu à jamais. Peut-être cet aveu s'est-il involontairement échappé de son âme, et lui-même n'a-t-il pas compris l'intention profonde qui se dévoilait dans ses paroles aux amis qu'il avait abandonnés. Il me semblait, en lisant cette préface remarquable, que les rayons lumineux du génie de Werner apparaissaient à moi du milieu d'un nuage : et le poète s'offrait à mes yeux comme un monomane à qui son idée fixe laisse des momens lucides,

où, au lieu de déplorer ses faiblesses et ses erreurs, il s'efforce d'entasser d'ingénieux sophismes pour les faire excuser. Dans ce discours, Werner parle de cette seconde partie de *la Croix à la Baltique*, qui nous occupe en cet instant, et il avoue... Ne fais pas d'aussi folles grimaces, Lothaire; ne t'agite pas ainsi sur ta chaise, Ottmar; l'auteur des *Fils de la Vallée* mérite bien que nous parlions de lui avec quelque ferveur. Mon cœur est plein de cet homme, et il faut que je donne un libre cours à ma pensée qui déborde!

—Tu auras beau te fâcher, trépigner, m'injurier et me maudire, mon pauvre Théodore, s'écria Vincent; il faut que je lance au milieu de tes méditations une petite anecdote qui jettera, du moins pendant quelques minutes, un rayon de clarté sur toutes ces figures sombres. — Notre poète avait invité

quelques amis à venir entendre la lecture du manuscrit de *la Croix à la Baltique*, dont ils connaissaient des fragmens qui avaient excité leur curiosité au plus haut degré. Assis, comme d'usage, au milieu du cercle, près d'une petite table sur laquelle brûlaient deux bougies sur de hauts flambeaux, le poète avait tiré son manuscrit de son sein et placé devant lui son mouchoir de soie, teint en bleu de Prusse, nuance vraiment vernaculaire et tout-à-fait de circonstance.—Un profond silence règne alentour! pas un souffle ne se fait entendre. —Werner se compose une de ces physionomies railleuses qui lui sont propres, et qui sont au-delà de toute description; et il commence!—Vous vous souvenez sans doute qu'à la première scène, au lever du rideau, les Prussiens sont assemblés sur les bords de la mer Baltique, et invoquent, par leurs noms, les divinités

sauvages qu'ils viennent adorer. — Il commence donc :

Bankputtis! Bankputtis! Bankputtis!

Puis une pause. Alors s'élève d'un coin de la chambre la voix douce d'un des auditeurs : « Mon cher ami! mon admirable et excellent Werner! si tu as écrit tout ton poème dans ce maudit langage, le diable m'emporte si personne de nous y comprendra quelque chose; et vraiment tu ferais bien de commencer tout de suite par la traduction. »

On se mit à rire; Cyprien et Théodore restèrent seuls graves et silencieux.

— Je passe, dit Théodore, sur l'anecdote de Vincent, et je me garderai de disculper mon ami de ses bizarreries; ce serait chose insensée et de mauvais goût. Laissez-moi plutôt vous poser un problème psychique pour vous faire

comprendre par quelles circonstances singulières la sublime organisation de notre poète a dégénéré ; et en revenant à la comparaison de Cyprien, pour vous montrer que le plus bel arbre peut porter en soi, dès sa naissance, les germes de sa destruction.— Représentez-vous une mère malade, malade d'esprit; je ne parle point de cette folie puérile des femmes, qui est d'ordinaire en elles le résultat de l'affaiblissement du système nerveux; j'ai plutôt en vue cet état exagéré de l'âme où le principe psychique, exhalé en traits de flamme par l'action d'une imagination ardente, s'est changé en un poison qui dévore les sources de l'existence, et jette l'homme dans le rêve perpétuel d'une autre vie, que, dans son délire, il prend pour cette vie d'ici-bas. Une femme, pourvue d'ailleurs d'esprit et d'âme, ressemble

plus, en cet état, à une pythonisse qu'à une folle; et dans la lutte des deux principes qui s'agitent en elle, ses discours ont, à certaines oreilles, le caractère des paroles d'en haut. Figurez-vous donc une telle femme, dont l'idée fixe consiste à se croire la vierge Marie, et à tenir le fils qu'elle a enfanté, pour le Christ, pour le fils de Dieu; et chaque jour, à chaque heure, elle l'annonce à cet enfant, qu'on ne peut séparer d'elle : c'est la mère de notre poète! L'enfant est richement doté des qualités de l'âme et de l'esprit; il a surtout reçu en partage une imagination de feu. Ses parens, ses maîtres, pour lesquels il a une profonde estime, en qui il met sa confiance, tous lui disent que sa pauvre mère est folle; et il voit lui-même l'aberration de cette femme augmenter dans les diverses maisons de fous où elle séjourne. Mais

les paroles de sa mère ont profondément pénétré dans son cœur; il croit entendre des révélations d'un autre monde, et il sent vivement grandir en lui les croyances qui anéantissent la force de sa raison. Ce que sa mère lui a dit sur le train de ce monde, sur le mépris, sur les dédains que doivent endurer les élus de Dieu, revient sans cesse à sa pensée; il en trouve la confirmation dans la vie; et lorsque ses camarades de collége le sifflent ou le bafouent, il se regarde déjà comme un martyr.—Que vous dirais-je! la pensée que la prétendue folie de sa mère, dont l'esprit lui semble si élevé, si au-dessus du monde réel, n'est que l'expression prophétique de sa destinée, n'a-t-elle pas dû germer dans la tête de cet enfant? C'est un élu des puissances du ciel, un saint, un prophète? Exista-t-il jamais pour un jeune homme

à imagination bouillante, une cause plus violente d'exaltation mystique? Laissez-moi supposer encore que ce jeune homme, impressible au degré le plus funeste, est entraîné vers le péché, vers toutes les jouissances, vers toutes les corruptions de la terre. Je veux passer en détournant la vue devant l'affreux spectacle de la nature humaine en combat avec les penchans vicieux qui s'insinuent dans l'âme du malheureux jeune homme, dont le sang trop brûlant augmente encore l'ardeur du poison. Je ne veux point pénétrer plus avant dans ce mystère de contradictions, c'est le ciel et l'enfer qui luttent ensemble, et c'est ce combat mortel qui fait naître à ses yeux une pensée dont on ne peut expliquer le sens par rien de ce qui se passe en la nature humaine. — Et que devient cet enfant lorsque, mûri par l'âge, arrivé au temps

où le péché dépouillé de son brillant vernis se montre dans sa nudité dégoûtante, son imagination, qui a sucé dès le berceau, avec le lait maternel, le germe de cette folie mystique, poussée par des tourmens et des angoisses infinies, voit un culte qu'elle a fui venir au devant d'elle avec des lévites au visage riant et consolateur, avec des hymnes de joie, des chants de triomphe, des bannières d'or et de soie, et des cassolettes fumantes d'encens? Quelle révolution subite s'opère dans son âme éperdue, lorsqu'une voix pleine de douceur, imposant silence aux accens sévères de sa conscience, lui vient dire : « Tu étais frappé d'aveu-
» glement, lorsque tu voulais soutenir
» des combats intérieurs. Le voile est
» tombé, reconnais que le péché est le
» stigmate de la nature divine, de la
» vocation céleste dont la puissance

» éternelle a marqué ses élus. Ce n'est
» que lorsque tu osas résister à tes pen-
» chans mondains, à la volonté de Dieu,
» qu'il dut rejeter l'enfant rebelle, la
» créature aveuglée. Le feu épuré de
» l'enfer sert à former l'auréole de
» gloire des saints! » Ainsi ce terrible et fallacieux hypermysticisme rend le courage au malheureux, alors que les derniers débris de son être intelligent lui échappant, le rendent semblable à l'insensé dont le mal devient incurable quand il en vient à se complaire et se délecter dans sa folie.

— Assez, assez, s'écria Sylvestre; Théodore, je t'en supplie, n'en dis pas davantage. Tes dernières paroles me rappellent le dogme terrible du père Molinos et les leçons abominables du quiétisme. J'ai tremblé de tous mes membres en lisant l'une des maximes de ce dogme. « Il ne faut avoir nul

» égard aux tentations, ni leur appor-
» ter aucune résistance. Si la nature se
» meut, il faut la laisser agir; ce n'est
» que la nature *. » Cela nous con-

* Il est peut-être curieux de rapporter ici un passage qui donne une idée de cette étrange doctrine : « Toute » opération active est absolument interdite par Molinos. » C'est même offenser Dieu que de ne pas s'abandonner » à lui; que l'on soit comme un corps inanimé. De là » vient, suivant cet hérésiarque, que le vœu de faire quel- » ques bonnes œuvres est un obstacle à la perfection, » parce que l'activité naturelle est ennemie de la grâce; » c'est un obstacle aux opérations de Dieu et à la vraie » perfection, parce que Dieu veut agir en nous sans nous. » Il ne faut connaître ni lumière, ni amour, ni rési- » gnation. Pour être parfait, il ne faut pas même connaître » Dieu; il ne faut penser ni au paradis, ni à l'enfer, ni » à la mort, ni à l'éternité. On ne doit point désirer de » savoir si on marche dans la volonté de Dieu, si on est » assez résigné ou non. En un mot, il ne faut point que » l'âme connaisse ni son état, ni son néant; il faut qu'elle » soit comme un corps inanimé. Toute réflexion est nui- » sible, même celle qu'on fait sur ses propres actions et » sur ses défauts. Ainsi on ne doit point s'embarrasser du » scandale que l'on peut causer, pourvu que l'on n'ait pas

duit..... — Beaucoup trop loin! s'écria Lothaire. Trève de toutes ces folies sublimes, qui nous méneraient droit aux discussions théologiques.

Pendant ce temps, Théodore avait passé dans la chambre voisine; il revint portant un portrait voilé qu'il posa sur la table, en l'appuyant contre la muraille; et de chaque côté, il plaça deux lumières. Tous les yeux se tournèrent vers cet objet, et lors-

» intention de scandaliser; quand une fois on a donné son » libre arbitre à Dieu, on ne doit avoir aucun désir de sa » propre perfection, ni des vertus, ni de sa sanctification, » ni de son salut; il faut même se défaire de l'espérance, » parce qu'il faut abandonner à Dieu tout le soin de ce qui » nous regarde, même celui de faire en nous et sans nous » sa divine volonté; ainsi c'est une imperfection que de » demander, c'est avoir une volonté et vouloir que celle » de Dieu s'y conforme. Par la même raison, il ne faut » lui rendre grâce d'aucune chose; c'est le remercier d'a- » voir fait notre volonté, et nous n'en devons point avoir. »

Histoire du procès de La Cadière.

que Théodore enleva rapidement le voile, un léger cri s'échappa de toutes les bouches.

C'était l'auteur des *Fils de la Vallée*, peinten buste, d'une ressemblance si admirable, que l'image semblait dérobée dans le miroir.

— Oui, s'écria Ottmar avec enthousiasme, de ces touffes épaisses de sourcils bruns s'échappe le feu mystique qui entraîna la ruine du poète! Mais cette bonté qui se peint dans tous ses traits, ce rire de l'*humour* véritable qui se joue sur ses lèvres, et qui cherche vainement à se cacher sous la main qui soutient son menton alongé, tout cela m'entraîne vers le mystique, qui, plus je le regarde, me semble se rapprocher de l'humanité.

— Tu as raison, Ottmar, s'écria Vincent. Ses regards sombres s'éclaircissent; il se montre plus humain, *et*

homo factus est! Voyez, il sourit! Tout-à-l'heure, il va nous adresser des paroles réjouissantes. — Une ironie divine, un bon mot fulminant voltigent sur ses lèvres. Allons, courage, Zacharias! Ne te gêne pas, tu es au milieu de tes amis; nous t'aimons, railleur caverneux! Allons, camarades, allons, mes frères, le verre en main; notre sublime humoriste ne nous en voudra pas de faire une libation de punch devant son image, pour apaiser le dieu qui préside aux gémonies.

Les amis élevèrent leurs coupes remplies pour accomplir ce vœu.

— Permettez-moi, dit Théodore, d'ajouter encore quelques mots. N'oubliez pas que je n'ai eu d'autre but, en vous dévoilant quelques circonstances ignorées de la vie de Werner, que de faire sentir bien vivement combien il est injuste et dangereux de juger des

sensations d'un homme dont on n'a point scruté le cœur; et quel manque de générosité il y aurait à poursuivre de froides railleries un homme qui a succombé à une puissance inouïe, à laquelle on n'eût sans doute pas résisté soi-même. Qui jettera la première pierre à l'homme sans défense qui a fait lui-même couler le sang de son propre cœur? Eh bien! mon but est atteint. Vous-mêmes, ses juges inexorables, votre pensée a changé subitement, lorsque vous vous êtes trouvés face à face avec lui. Sa physionomie dit vrai. Dans ces beaux jours où il vivait amicalement à mes côtés, je le reconnaissais pour le mielleur, pour le plus aimable des hommes; et tous les écarts de son esprit, qu'il mettait plutôt en lumière par son ironie, qu'il ne cherchait à les cacher, ne firent que le présenter sous un aspect plus sédui-

sant. Non, il n'est pas possible que toutes les fleurs de cet esprit se soient flétries par un souffle empoisonné *! Non, si cette image pouvait s'animer, Werner apparaîtrait au milieu de nous avec toute sa vie et tout son génie. Puissions-nous n'avoir vu que les ténèbres qui précèdent le lever du jour! Puissent les rayons de la foi véritable se ranimer en lui! Puissent les forces de son âme, rafraîchies par une vie nouvelle, se réveiller pour mettre le sceau à une œuvre qui doit couronner sa gloire! Et maintenant, amis, choquons nos verres dans ce joyeux espoir!

Les amis choquèrent leurs verres avec fracas, et formèrent un demi-cercle autour de l'image du poète.

— Et pour moi, s'écria Vincent, je bois au divin poète, n'importe qu'il soit

* A l'époque où Hoffmann écrivit ce morceau, Werner vivait dans une maison de jésuites.

abbé, jésuite, cardinal, pape même ou évêque *in partibus infidelium*, par exemple, de Paphos.

Vincent avait, selon sa coutume, mis un terme à notre enthousiasme par une plaisanterie. Les amis reprirent leurs places, et Théodore, voilant de nouveau le portrait du poète, l'emporta en silence.

FIN DU CINQUIÈME VOLUME.

TABLE

DES

PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Page.
Préface.	5
Mademoiselle de Scudéry.	7
Note d'Hoffmann.	197
Zacharias Werner.	203

FIN DE LA TABLE.